


LIBRARY
Brigham Young University
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



DU TRANSVAAL

A L'ALASKA

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE 8.

Vincent RUGGIERI

DU TRANSVAAL

A L'ALASKA

TRADUIT DE L'ITALIEN



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1901

PRÉFACE

Mon ami Vincent Ruggieri a voulu me donner une preuve d'affectueuse estime en me chargeant non pas de présenter, car je n'en aurais pas l'autorité, mais de recommander au public qui lit, ce volume que j'appellerai un petit guide pour s'enfoncer dans la région polaire encore imparfaitement connue de l'Alaska.

Je lui en suis d'autant plus reconnaissant que le jeune et hardi explorateur s'est adressé à moi comme à l'ami d'enfance et au compatriote qui l'a vu

partir plein d'espérance, poussé par un noble but vers les impénétrables glaciers.

Je n'appuierai pas sur le but que l'auteur a si bien exposé dans la première partie et discuté dans la conclusion de ce livre de souvenirs et de précieux conseils. Je dirai seulement que tous ceux qui s'intéressent aux recherches sérieuses trouveront dans ces pages des données historiques et géographiques précises, ainsi que de curieux détails sur la vie et les mœurs des habitants du nord de l'Amérique. Et que peut-on demander de plus à un livre, aujourd'hui, que de contenir quelque bribe de nouveauté?

Pour ma part, j'espère que ce vo-

lume trouvera près du lecteur le succès légitime qu'il mérite.

Ainsi Tarente, la classique terre de la mollesse, la patrie du tendre Paisiello, pourra se vanter, après un si long laps d'années, d'avoir produit des enfants robustes et forts, ayant tenté d'audacieuses entreprises, auxquelles il est juste d'accorder comme récompense de sincères éloges.

Avocat Vincenzo FAGO.

DU TRANSVAAL
A L'ALASKA

I

LA COLONIE DU CAP

Quand la colonie du Cap passa des mains des Hollandais sous la domination anglaise, les hommes qui avaient formé cette colonie et qui étaient pour la plupart des paysans hollandais et des réfugiés français venus là, les uns parce que le terrain à cultiver leur manquait dans leur patrie, les autres pour échapper aux sanglantes répressions auxquelles les huguenots étaient en butte, ces hommes robustes et courageux, haïssant le

nouveau gouvernement étranger, contraire à leurs mœurs et à leur religion, ne pouvaient pas se soumettre. Quelques-uns restèrent, mais beaucoup entassèrent leurs familles et leurs biens dans de grands chariots et, poussant leurs bestiaux devant eux, se dirigèrent vers le centre du continent.

Arrivés dans la région qui forme actuellement l'Etat libre d'Orange, ils s'arrêtèrent, et, en peu d'années, la colonie devint florissante et la terre fertile, à force de travail. Le petit peuple, qui s'était établi là, se multiplia si rapidement que bientôt le territoire ne suffit plus aux colons et à leur bétail.

Cette raison et un dissentiment qui surgit entre les chefs de ce peuple d'agriculteurs poussèrent une partie de la population encore plus loin, à la recherche d'une nouvelle patrie, jusqu'au Transvaal, c'est-à-dire au delà du fleuve Vaal.

Ce pays aussi devint vite fertile, grâce à ces bras laborieux, et quand Pretorius, après la bataille de Bloomplaats (1848), y arriva avec un grand nombre de fugitifs, on construisit une petite capitale à laquelle fut donné le nom de Pretoria, en l'honneur de l'homme énergique qui avait servi de guide et qui fut élu président de la nouvelle République.

Mais, dans l'Orange comme dans le Transvaal, la colonisation ne se fit qu'au prix de luttes sanglantes. Les peuples sauvages, qui habitaient ces régions quand les Hollandais y arrivèrent, ne s'opposèrent pas d'abord à la colonisation, mais quand les maisons furent construites et les champs ensemencés, les indigènes assaillirent à l'improviste la nouvelle colonie, détruisirent des familles entières, volèrent les bestiaux et les meubles et se retirèrent ensuite dans les épais fourrés ou dans les bois inextricables

qui leur servaient d'abris et où il leur était impossible de les poursuivre.

Alors les Boers (boers, fermiers de la frontière) ne se livraient aux travaux des champs que le fusil sur l'épaule; ils creusaient le sillon les pieds chaussés de bottes à éperons afin d'être prêts à sauter sur le cheval qui tirait la charrue pour poursuivre l'ennemi s'il apparaissait.

On établit même un service de signaux au moyen de feux allumés pour demander secours aux voisins en cas de danger.

Cette vie d'alerte et de travail a rendu les Boers forts et infatigables au labeur et à la guerre; elle les a rendus insoucieux des richesses, de l'étude et de leurs aises, comme de tous les raffinements de la civilisation. Une vie si agitée ne permettait pas aux enfants de recevoir grande instruction; pourtant tout Boer, garçon ou fille, sait lire et écrire.

C'est le père et la mère qui se chargent de donner à leurs enfants cette instruction primaire, et, dans toute maison, la Bible a sa place d'honneur, si l'on n'y trouve guère d'autre livre.

Le Boer couche avec ses grandes bottes et s'endort le fusil sous son chevet, afin de l'avoir à portée de la main en cas d'attaque nocturne.

Ce peuple rustique, robuste et très religieux est aussi profondément affectionné au sol qu'il a conquis par tant de fatigues; il est fier du nouvel ordre qui y règne, mais il est avant tout jaloux de conserver sa liberté.

Le sol du Transvaal est très fertile là où il y a de l'eau; par malheur il n'est pas possible d'amener partout l'eau des fleuves, de sorte qu'en beaucoup de localités on attend la saison des pluies comme une bénédiction du Ciel.

Au centre et à l'ouest, se dressent des montagnes dénudées, s'étendent d'immenses plaines de végétation.

Vers le nord s'élèvent, formant ceinture, des collines ondulées que couvrent d'épaisses broussailles, des buissons, mais pas d'arbres. Ces fourrés sont appelés par les Anglais *Bushy* et sont si serrés qu'on ne peut les traverser sans se servir de la hache. C'est le refuge et la retraite des indigènes pillards.

Dans les plaines du centre, les maisons sont loin les unes des autres. Il faut souvent une journée tout entière pour aller à cheval jusqu'à l'habitation la plus voisine. On rencontre de grands troupeaux d'autruches ou de bestiaux et le pays est cultivé seulement là où les torrents, grands ou petits, fournissent l'eau nécessaire à la végétation.

Au milieu des bois, les Boers ont formé de belles factoreries avec des champs fer-

tiles, en coupant les broussailles; ils ont ouvert de nombreuses routes qu'ils ont rendues sûres contre les incursions des indigènes.

Au sud, se trouvent toutes les villes importantes, et la culture y est facile et prospère.

Là, sont les mines d'or, sur lesquelles tant d'yeux cupides sont fixés, ces mines, danger incessant pour les Boers, qui ont conquis le pays au prix de leur sueur et de leur sang.

Peu enclin à l'industrie, ce peuple patriarcal ne se soucie pas d'extraire l'or du sol; il préfère y faire pousser le blé et l'herbe des pâturages où ses bestiaux paissent. Ces hommes frustes et forts n'ont pas su tirer parti de tant de richesse et sont restés pauvres et laborieux comme ils étaient avant d'apprendre qu'ils foulaient aux pieds cet or qui corrompt et qui est la cause de tant d'iniquités.

Les capitalistes étrangers (anglais pour la plupart) ont acquis le droit de s'enrichir dans ces régions et y ont apporté le massacre et la guerre.

O peuple persécuté, lutte avec héroïsme contre l'envahisseur; défends-toi avec acharnement, si tu ne veux pas reprendre de nouveau le chemin de l'exil, si tu ne veux pas de nouveau, en poussant devant toi ta charrue et tes bœufs, être obligé d'aller chercher une autre patrie!... Hélas! il est trop tard. La force une fois encore va primer le droit.

II

LE TRANSVAAL — LES MINES

Dans le Transvaal, avant 1887, on ne voyait, en outre de la petite capitale Pretoria, que quelques villages, beaucoup de fermes tenues par les Boers et quelques groupes de cabanes de forme conique en pierres cimentées d'argile où habitaient les noirs, au milieu de vastes champs de maïs.

Quand, en 1887, furent découverts les riches filons d'or qui s'allongeaient sur des milles et des milles dans les entrailles de cette terre, des petites villes commencèrent à surgir dans les endroits où les premières mines avaient été établies.

En 1890, Johannesbourg était formé de

quelques cabanes et d'un petit hôtel, le Masonic.

A cette époque, la voie ferrée qui devait faire communiquer les deux Etats boers avec la colonie du Cap, n'était pas encore achevée et les machines ou instruments nécessaires aux mines étaient transportés sur des chariots tirés par des mulets et des bœufs.

En peu de temps, cependant, Johannesbourg, autour de laquelle s'étendaient les plus riches mines du monde, s'agrandit de façon à devenir au bout de deux ans, comme par enchantement, une belle et grande ville; des gens de tous pays y affluèrent et l'industrie minière prit un développement énorme. En 1895, on comptait soixante-deux mines d'or autour de cette ville, sur un rayon de cent milles au delà des frontières du pays zoulou et dans le territoire de la Compagnie à charte.

Le sol du Transvaal est riche en or. Les mines sont toutes semblables; les plus importantes sont à de fortes compagnies anglaises et donnent de gros bénéfices.

Par endroits, à la surface, on trouve tout de suite le quartz aurifère, et en d'autres endroits on le rencontre à quelques mètres seulement au-dessous du niveau du sol; mais la pierre riche en or descend ensuite à des profondeurs considérables, de sorte qu'on est arrivé à creuser jusqu'à deux mille pieds, et peut-être ira-t-on plus profondément encore.

La méthode de procéder est la suivante : on fait une perforation ou des trous de cinq centimètres de diamètre et profonds de plus d'un mètre avec une machine perforatrice (type Ingersoll) et l'on fait des mines en employant la gélatine et la dynamite. On ajuste à ces trous des mèches de diverses longueurs et on y met le feu. Les

mines éclatent l'une après l'autre et l'explosion ouvre des trous inégaux de la largeur d'environ vingt pieds. Alors le mineur revient au travail et le poursuit suivant un plan régulièrement incliné. Dès qu'on trouve de bons filons d'or, on en extrait tout jusqu'à épuisement. Puis on procède, toujours avec la même méthode, à l'agrandissement de la mine, et quand apparaît quelque veine riche, on l'exploite.

Une machine élévatrice avec ses cages est établie près de la mine et monte continuellement le minerai extrait, pendant qu'une forte pompe épuise l'eau qui s'amasse dans le puits et qu'un ventilateur chasse l'air corrompu et les gaz accumulés en insufflant de l'air pur pour la respiration.

Les cages, comme des ascenseurs, roulent sur des rails attachés latéralement jusqu'à l'extrémité de la carrière, où les mineurs les remplissent de blocs de pierre détachés gé-

néralement par morceaux de 50 à 60 kilos chacun; ensuite des petits chariots en fer, tirés par un câble que meut un volant mécanique, transportent ces matériaux sans que l'homme soit obligé d'aider leur marche, jusqu'aux meules, qui sont parfois très éloignées de la nouvelle carrière.

Les meules se composent de grosses et pesantes roues d'acier placées à peu de distance les unes des autres, qui tournent dans une conque également en acier, percée au milieu pour le passage de la pierre.

Les chariots, en arrivant à la première meule, où les rails forment une espèce de gradin, basculent, et les pierres tombent dans une grande vasque. Un nègre donne une poussée au chariot vide, qui, par un autre chemin, retourne au puits.

La pierre, dans la première meule, est réduite en petites pierres de cent à deux cent cinquante grammes qui, au moyen de cais-

sons, sont jetées par le même mécanisme dans la seconde meule.

Là, quatre-vingts à trois cents broyeurs mécaniques, selon l'importance et l'étendue de la mine, réduisent les cailloux en sable très fin qui est projeté avec de forts jets d'eau continus sur des toiles à plan incliné dont le fond en lamelles de cuivre est enduit de préparations chimiques où se déposent les grains d'or. La boue de quartz passe ensuite dans d'autres canaux aboutissant à une grande roue de 125 pieds de diamètre qui les mélange et les jette dans de grandes cuvettes de fer et de bois à vingt mètres et plus de la dernière meule. Au fond de ces cuvettes (*Tanks*), est adapté un tamis fin qui retient les plus petites parcelles d'or ayant passé entre les plaques de métal. L'or ainsi recueilli en poudre est fondu en pains de 25 ou 30 kilos.

Des blancs et des nègres sont employés

à ces travaux. Les blancs sont bien traités; ils touchent de 12 à 25 francs par jour en travaillant dix heures et même moins. Les sociétés leur procurent aussi une bonne chambre par deux ouvriers, qui ensuite mangent au *Boarding house* trois fois par jour en payant de 125 à 150 francs par mois.

Les travaux les plus durs sont réservés aux nègres, qui sont enrôlés et payés par des agents spéciaux. Ces ouvriers sont vendus au marché pour 20, 50 et quelquefois 100 francs l'un, quand le produit se fait rare. Par contrat, les nègres s'engagent à travailler pendant six mois; ils doivent accepter tous les travaux auxquels l'acheteur les assujettira, ils ne peuvent s'en aller avant l'expiration de leur engagement. Après, ils sont libres de rester ou de partir, et, dans ce cas, ils reprennent leur feuille de route, qui, au moment du contrat, avait

été confiée à l'acquéreur. Sans feuille de route, ils ne peuvent voyager et seraient immédiatement arrêtés.

Leur paye est de 2 fr. 50 à 2 fr. 75 par jour, en plus de la nourriture et du logement.

Pour logement, on leur donne de grandes chambres, bâties à la diable et couvertes en tôle galvanisée. Dans chaque chambrée, une cinquantaine de ces malheureux sont entassés et dorment par terre.

Leur nourriture se compose de maïs bouilli qu'on leur donne presque à discrétion.

Le travail des nègres est fixé également à dix heures par jour. Le dimanche, repos, selon l'habitude anglaise.

Les noirs employés aux mines sont vêtus à l'européenne, mais, durant le travail, ils s'enfoncent généralement dans un sac vide, où sont ménagés trois trous, un pour

la tête et deux pour les bras. Ainsi vêtus, ils font rire les nouveaux arrivants, surtout quand ces noirs se pavanent dans des sacs multicolores.

Comme ornements, ils portent aux bras et aux oreilles de gros anneaux de métal et au cou un collier de dents d'animaux, des morceaux de bois sculptés, des coraux, etc.

Dans leurs cheveux crépus, qui leur servent de poche, ils enfilent des épingles, des couteaux, leur pipe, leurs allumettes, etc.

Quand un nègre se rend en ville, il doit se vêtir décemment, autrement il est arrêté. Aucun d'eux ne peut circuler dans les rues après neuf heures du soir.

Ces pauvres nègres sont méprisés par les blancs, surtout par les Américains et les Anglais, qui les traitent comme des bêtes de somme, et souvent les maltraitent et les frappent. Et pourtant de leur travail ces Anglais retirent d'immenses richesses!

III

NOUVELLE DE LA DÉCOUVERTE DE L'OR DANS L'ALASKA ET DANS LE YUKON

Dans les premiers jours de l'année 1897, la nouvelle se répandit que de très riches gisements aurifères avaient été découverts dans l'Alaska, au nord de l'Amérique. Depuis quelque temps, on parlait des fleuves d'or de l'Alaska et du territoire du Yukon, mais en termes très vagues; et les journaux d'Amérique comme les relations de quelques explorateurs, envoyés par le gouvernement canadien, commençaient à répandre de merveilleuses histoires.

A Johannesbourg, alors, le travail marchait avec énergie; sur la certitude de

gains toujours considérables, les capitalistes anglais donnaient le plus grand développement à l'exploitation des mines qui contiennent le précieux métal dans leurs flancs.

Le Transvaal était considéré comme le pays privilégié où la nature avait voulu cacher ses trésors à condition que l'homme les extrairait à la sueur de son front, en creusant la mine, en brisant le quartz, le granit et les autres pierres les plus dures. On inventait de puissantes machines perforatrices pour atteindre à de grandes profondeurs, jusqu'à 600 mètres et plus, et pour s'avancer sous terre pendant des milles et des milles à la recherche de ces filons d'or que la nature se plaît à cacher aux yeux avides.

Cette multitude d'industriels accourus là avec les immenses capitaux nécessaires à l'achat et à l'établissement des grandes machines, peu à peu avaient acquis tout ce ter-

rain riche dont seuls ils savaient tirer profit, en exploitant l'indigène condamné à un rude labeur pour un peu de farine suffisant à peine à sa nourriture. Ils essayèrent ensuite d'imposer leur domination aux maîtres de la région; ils songèrent peut-être même à les priver de toute liberté. La cupidité atavique de l'Anglais et son activité commerciale avaient poussé là les envahisseurs afin qu'ils multipliassent leurs fortunes, en enlevant aux propriétaires du sol les trésors qu'il contenait, pour arriver à en revendiquer la propriété exclusive et absolue.

Les indigènes, qui d'abord n'avaient pas su apprécier les richesses qu'ils foulaient aux pieds, se les étaient laissé prendre. Ils travaillaient, silencieux et obéissants, sous le joug d'un petit nombre qui s'était imposé et leur enlevait toute possibilité de profiter et de jouir de leurs trésors.

Rien ne troublait l'âme de ces gros capitalistes, rien ne leur faisait tourner les regards ailleurs; il semblait que toute la force et toute la fortune du monde dussent être concentrées en leurs mains, là, à l'extrémité de l'Afrique du Sud, où ils avaient établi leur demeure.

Telle était la situation quand arriva à l'improviste la nouvelle que, dans une région à l'autre bout de la terre, dans le nord de l'Amérique, au milieu des glaces éternelles, on avait découvert un dépôt d'or bien plus considérable que chacun pouvait facilement s'approprier sans subir l'opprimante protection des capitalistes qui, au Transvaal, étaient tout-puissants.

Ce métal fascinateur ne serait plus réservé à un petit nombre, mais serait à tout homme de courage.

Il parut aux pauvres ouvriers qu'une justice supérieure venait leur annoncer que

dorénavant eux aussi pourraient jouir des trésors de la terre; des esprits légers ou exaltés rêvèrent d'anéantir ou au moins de diminuer la puissance de ceux qui s'étaient enrichis en faisant peser sur eux la poigne de fer du maître.

Cette nouvelle, d'ailleurs, impressionna fortement aussi les riches propriétaires des mines, à qui l'idée vint d'envoyer dans le Nord-Amérique des représentants et des explorateurs pour leur propre compte, certains d'avance que le riche butin tomberait ensuite entre leurs mains. Ainsi, après le premier moment de stupeur, vint le calcul calme et prévoyant.

Parmi les travailleurs, l'espérance de futures richesses alla augmentant peu à peu, au point que cela devint pour beaucoup une idée fixe, une obsession les tourmentant sans trêve. Tous auraient désiré partir à la première nouvelle, sans savoir exactement

ni où la découverte avait été faite, ni les difficultés à surmonter; sans même se rendre compte des moyens nécessaires à la réussite de l'entreprise.

Ils croyaient que la force de leur seule volonté pourrait les soutenir jusqu'à l'extrême limite septentrionale de l'Amérique, d'où venait l'écho de la découverte et où déjà ils pensaient mettre la main sur une source inépuisable de richesse, comme celle que là, dans le Transvaal, ils voyaient exploiter sous leurs yeux, sans pouvoir toucher aux bénéfices produits par leur travail exténuant.

C'étaient des espérances chimériques, c'étaient des rêves enchanteurs que tous ces pauvres gens nourrissaient et caressaient, confiants dans l'amélioration de leur destinée.

Comme au Transvaal, dans toutes les parties du monde où les ouvriers laborieux

se trouvaient réunis dans les mines, la nouvelle arriva, faisant brèche dans l'âme de beaucoup de crédules et y faisant fleurir de douces illusions. Beaucoup de malheureux mordaient à l'appât. Beaucoup abandonnèrent leur travail, leur famille, leurs amis, et, avec de petites économies réunies au prix de longues années de privations, ils se dirigèrent vers la région où ils se promettaient de faire fortune.

Ils partirent le sourire aux lèvres, l'espérance au cœur, et les dernières larmes des parents étaient adoucies par la confiance commune dans une prospérité à venir.

Hélas! beaucoup au contraire, après des fatigues et des privations indicibles, devaient être réduits à la pire misère, et d'autres, ne pouvant plus retourner dans leur patrie, devaient périr misérablement.

IV

DÉCIDÉ A PARTIR

Il y avait deux ans que je travaillais dans les mines du Transvaal comme ingénieur et je tirais de beaux bénéfices de l'installation de puissantes machines. Souvent même j'acceptais des travaux à forfait pour mon compte. Souvent aussi je m'aventurais dans les parties les moins connues de ces régions et faisais des explorations dans l'intérêt des sociétés auprès desquelles j'étais employé, escorté de quelques nègres et muni de quelques provisions qui parfois, quand nous nous égarions au retour, étaient épuisées trop tôt, ce qui nous obligeait à

nous nourrir de coco ou de quelque autre fruit sauvage.

Presque toujours mes efforts étaient largement couronnés de succès. Il arrivait même que mon travail de quelques jours produisait pour la société et pour moi des bénéfices considérables. En certains endroits que j'avais indiqués, s'implantaient de nouvelles exploitations et, sous ma direction même, les perforatrices ouvraient de nouvelles routes pour descendre à la recherche de l'or, — voies obscures et étroites par lesquelles les mineurs avançaient pour suivre et exploiter les veines aurifères.

Souvent, pendant que je me reposais des fatigues de la journée, quelque nègre venait m'annoncer un malheur, ou bien il me fallait réparer immédiatement un outil indispensable, un mécanisme abîmé. Je m'habillais à la hâte du vêtement de mineur, je courais à la cage servant d'ascenseur, et

dans l'eau, à travers les roches menaçant de s'ébouler, je conseillais et dirigeais les travaux de réparation. Souvent, je suis remonté en tenant dans mes bras le cadavre de quelque malheureuse victime des ténèbres.

C'était un travail pénible, sérieux, épuisant, quelquefois insupportable, auquel seule ma volonté de fer pouvait résister.

J'appris, moi aussi, que des mines d'or avaient été découvertes dans l'Alaska. J'étais jeune et robuste, j'avais de sérieuses économies; tout me portait aux belles espérances. Je compris immédiatement les difficultés de l'entreprise, mais elles ne me découragèrent pas; je dirai même qu'elles m'aiguillonnaient, car mon esprit, épris de nouveauté et d'audace, me portait à entreprendre le voyage.

Cette entreprise était ardue. Il s'agissait

de se rendre de l'extrémité méridionale de l'Afrique aux frontières septentrionales de l'Amérique, de la zone torride à la zone polaire, dans une région inhabitée et presque inaccessible. Il fallait traverser trois océans, parcourir des milliers de kilomètres en chemin de fer, traverser des fleuves et des lacs, et gravir de très hautes montagnes, sans même être certain de réussir et avec la probabilité d'être victime de ma témérité.

Je ne me faisais pas d'illusion sur les difficultés du voyage ; je prévoyais tout et je pesais toutes les chances pour et contre moi. Ce n'était pas le mirage de la fortune qui m'attirait ni ce délire qui poussait vers ces régions tant de pauvres ouvriers qui y restèrent. Ma décision était mûrement raisonnée. C'était une tentative étudiée et méditée, non seulement dans un but d'intérêt personnel, mais encore par amour pour ma profession, avec l'idée qu'un Italien pou-

vait, lui aussi, entreprendre quelque chose au profit de l'humanité, en allant examiner ce qu'il y avait de vrai dans toutes les nouvelles exagérées données en pâture au public.

Je me trouvais devant ce dilemme : ou bien il existait des gisements d'or que je pourrais exploiter avec des Italiens de bonne volonté, ou du moins j'éclaircirais un doute qui ne me laissait pas de repos, en établissant de façon péremptoire que tous ces bruits n'étaient qu'une colossale et inhumaine mystification.

Dans tous les cas, mon œuvre pouvait être utile, et je m'y vouai.

Je choisis, parmi tous ceux qui s'offrirent pour m'accompagner et qui voulaient joindre leurs capitaux aux miens, un seul pauvre ouvrier italien qui travaillait sous mes ordres, et je me préparai au voyage. Cet Italien, originaire d'un petit pays à quelques

lieues de Turin, était fort, robuste et tenace dans ses desseins; il pouvait m'être d'un grand secours aux moments difficiles.

Beaucoup de riches capitalistes anglais, quand ils apprirent mon projet, me proposèrent — excellente affaire — de partir pour leur compte.

Je refusai, tenant à rester absolument libre de mes actes.

V

DE JOHANNESBOURG A LONDRES

Le 14 novembre 1897, en compagnie de Pierre Rubino, l'ouvrier que j'avais choisi, je partis de Johannesbourg. J'avais obtenu la résiliation de plusieurs contrats qui me liaient, et, salué par les souhaits de mes collègues et de mes subordonnés, dont je conserve le meilleur souvenir, je commençai mon voyage.

En deux jours et trois nuits, je traversai le Transvaal, l'Etat libre d'Orange et toute la colonie anglaise de l'Afrique australe, pour arriver à Capetown, capitale de la florissante colonie du Cap, qui, parmi les richesses de son sol, compte les principales

mines de diamants, portant le nom de Kimberley, où elles se trouvent.

Capetown fut fondée vers 1652-1655 par le chirurgien hollandais Riebeck, qui, revenu quelques années auparavant d'Asie dans sa patrie, entretint la Compagnie des Indes orientales de la beauté du cap de Bonne-Espérance, célébré par Camoëns dans *les Lusiades*, et reçut la mission et les moyens de s'y rendre et de coloniser. Il débarqua peu après dans la baie de la Table, et ayant obtenu pour 30,000 florins la cession du pays par les indigènes, il pourvut à la construction d'une ville à laquelle il donna le nom de Kaapstad que les Anglais changèrent en Capetown (Ville du Cap) après la convention de Londres entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, qui reconnut à l'Angleterre la possession du cap de Bonne-Espérance (3 août 1814).

Capetown présente aujourd'hui l'aspect

des capitales modernes d'Europe et me rappela Catane, la gracieuse ville de Sicile.

Des rues larges, des avenues ombragées, des édifices remarquables, des églises pour les différents cultes, des cafés, des théâtres, des marchés, des hôtels luxueux; de plus un musée très riche, un port de commerce florissant et très important comme point d'arrêt et de ravitaillement pour tous les navires qui vont d'Amérique en Orient.

Le lendemain, je m'embarquai sur le paquebot le *Normann*, le plus grand de la société anglaise *Union Steamer Ship*, allant à Southampton. Au bout de seize jours de navigation facile, avec une courte halte à Madère, je débarquai en Angleterre, et, le 4 décembre au matin, je partais, avec mon compagnon, de Southampton pour Londres.

VI

UN VOL DE VINGT MILLE FRANCS

Une surprise désagréable m'attendait à Londres. A Southampton, je m'étais aperçu que j'étais l'objet de l'attention de deux individus qui ne me quittaient pas d'une semelle. Ne pouvant m'expliquer leur insistance, mais ne soupçonnant pas qu'ils me préparaient quelque vilain tour, je ne pris pas autrement garde à eux et je ne remarquai même pas leur présence dans le train. Ce fut seulement à Londres, à la gare de Waterloo, que je me rencontrai de nouveau avec eux. Le fait est qu'à l'hôtel de London Bridge je fus volé de 800 livres sterling (20,000 francs). Je compris alors, mais

trop tard, que les deux individus devaient être mes deux voleurs, mais il ne me restait qu'à déposer une plainte, ce que je fis sans espoir de revoir jamais mon argent.

La police anglaise, en effet, malgré toutes les recherches qu'elle fit et quoiqu'elle eût le signalement des deux élégants gentlemen, ne put les retrouver. C'est ce qui arrive généralement à Londres, où une infinité de voleurs exercent leur lucrative profession, organisés en associations dont tous les membres se connaissent entre eux et agissent de concert avec leurs collègues des plus grandes villes du monde, qui leur signalent à l'avance l'arrivée des bonnes proies, en échange de quelque indication de la même espèce.

Après être resté quelques jours à Londres pour y recueillir des informations sur l'Alaska, je partis pour aller embrasser mes parents à Tarente, ma ville natale, et

pour serrer la main aux amis d'Italie.

Je revins vite à Londres, où m'attendait Rubino, et de nouvelles offres me furent faites par des capitalistes d'entreprendre le voyage en leur nom et à leur compte. Je m'en tins à ma première décision.

VII

UN VOLEUR PINCÉ

Le 20 mars 1898, j'avais pris nos billets pour New-York. Le départ était fixé au 24; mais un incident imprévu m'obligea à retarder mon voyage.

Le hasard me fit rencontrer nez à nez avec un de mes voleurs. C'était vers midi, le 21. J'étais allé visiter la cathédrale de Saint-Paul, où le ministre chinois, Li Hung Chang, était venu déposer une couronne sur la tombe du glorieux général Gordon. Tout à coup, juste devant moi, installé dans une des stalles de l'église, il me sembla reconnaître le plus jeune de mes deux filous.

Je ne me souviens pas bien de ce qui se

passa en moi à ce moment-là. Certainement je pensai à la sainteté du lieu et au respect dû à la cérémonie qu'on y célébrait, mais la colère me montait au cerveau. Je demeurai perplexe pendant un instant, ne sachant que faire ni quelle résolution prendre. Toutefois, j'ôtai mes gants, je remis mon parapluie à une jeune dame qui était à côté de moi et qui s'appelait — je l'ai su ensuite — miss Edith Saunders, et lorsque le voleur, qui m'avait reconnu, essaya de se glisser doucement entre les bancs, je lui sautai dessus, le saisis par le bras et criai à la demoiselle, étonnée, d'aller appeler un policeman.

Le filou, pâle et suppliant, tremblant de peur sous ma poigne, me demandait de ne pas le livrer aux gardes en me promettant de me rendre tout mon argent. Et, ce disant, il tirait d'une ceinture un paquet de bank-notes qu'il m'offrait.

Immédiatement je pensai que ces billets étaient faux, mais pour m'en assurer, je fus contraint de le lâcher un moment. Dès qu'il fut libre, il s'enfuit à travers l'église, en me jetant dans les jambes tout ce qu'il rencontrait sur sa route afin de me faire tomber et de m'empêcher de l'atteindre.

Ce fut une course effrénée et bruyante; le service religieux avait été suspendu et tout le monde me regardait avec stupéfaction. Plus tard, je me suis bien souvent souvenu de cette scène, qui, certes, n'était pas appropriée au lieu où nous nous trouvions; mais dans ce moment de colère rien ne pouvait me retenir. Après une poursuite assez longue, je réussis à rattraper mon voleur auprès de la porte de sortie. Je l'empoignai au collet et, l'ayant jeté par terre, je l'aurais certainement accommodé de belle façon, si deux policemen ne me l'avaient arraché des mains.

Mon voyage fut donc suspendu à cause de cette rencontre ; et le lendemain, avec cette rapidité salutaire qui caractérise la procédure anglaise, le voleur fut amené devant le magistrat de Southwark.

Mais de cette première comparution rien ne sortit, car ses dénégations valaient pour le tribunal tout autant que mes affirmations non appuyées de témoignages. Il se déclarait innocent, et le juge, bien que convaincu de sa culpabilité, ne pouvait le condamner sans preuves. Heureusement, il fut reconnu le lendemain par deux négociants chez qui il s'était rendu pour changer quelques-uns des billets qu'il m'avait volés, ce qu'ils ne purent faire, parce que j'avais publié dans les journaux de la City les numéros qu'ils portaient.

Renvoyé alors devant la Central Criminal Court Justice Hall, « Old Bailey, » à New-Gate Place, où, ce jour-là, le lord-

maire et beaucoup de curieux avaient été attirés par la nouvelle d'un fait nouveau pour Londres, le voleur pincé par le volé, le filou, quoique très bien défendu par deux excellents avocats, entre autres M. Davis, fort connu et député de Londres, fut condamné à cinq ans de servitude pénale. La condamnation produisit une énorme impression, étant donnée la rigueur des prisons anglaises, où il est rare de vivre pendant plusieurs années.

VIII

DÉPART POUR LIVERPOOL
DE LIVERPOOL AU CANADA

Le 7 avril au soir, je partis pour Liverpool avec mon compagnon, qui, à partir de ce moment, ne devait plus me quitter jusqu'à la fin de l'entreprise. Le 8, nous nous embarquions sur le *Vancouver* de la *Dominion Line* pour Halifax, le premier port et le plus grand que l'on rencontre en se rendant au Canada.

Le voyage ne dura que sept jours. La traversée fut des plus heureuses, avec toutes les commodités et le confort que l'on trouve sur les paquebots des lignes anglaises.

Reparti pour l'intérieur, sans aucun re-

tard, car nous avions déjà perdu trop de temps, je fis en quatre jours, dans un élégant wagon-salon de la Pacific-Canadian, et à une vitesse extravagante, la traversée des immenses campagnes du Dominion anglais du Canada, campagnes couvertes de forêts épaisses, et j'arrivai à Chicago. Là, je séjournai pendant vingt-quatre heures et continuai mon voyage sur Seattle, où j'arrivai le 23 avril, au bout de quatre jours et trois nuits.

Seattle est la dernière ville qu'on rencontre sur les côtes occidentales des Etats-Unis quand on se rend au nord.

C'est une ville jolie, propre, neuve, riche en commerce et sortie de terre comme par enchantement grâce à ces industrieux Américains, qui savent, dans un lieu solitaire et abandonné, construire en peu de temps une ville moderne quand ils entrevoient la possibilité de bénéfices commerciaux.

La ville est de forme circulaire, elle est solidement édifiée, avec de larges rues et des maisons commodes; c'est le centre et le rendez-vous de tous les commerçants qui trafiquent avec le Canada, avec les régions de l'extrême Nord-Amérique, avec la Chine et le Japon. La population est d'environ 85,000 habitants; beaucoup de constructions élégantes, la lumière électrique et l'eau dans la plupart des habitations. Les rues sont parcourues d'un bout à l'autre de la ville par des trains électriques et le port est toujours encombré de nombreux navires.

Autour de la ville, il y a de riches villas, situées dans des localités ravissantes et salubres; à peu de distance s'étend un lac magnifique aux rives ombreuses et vertes, qui mesure environ 25 milles de long sur 3 de large et qui est appelé Washington Lake, du nom de l'Etat auquel il appartient. Tout près, un autre petit lac, Union

Lake, puis un troisième, le Green Lake, le Lac Vert, et les eaux de tous ces lacs sont peuplées de poissons savoureux.

Le territoire de Seattle est riche en arbres, en charbon, en autres produits naturels, qui forment le commerce d'exportation et enrichissent la ville, destinée au plus grand avenir.

A Seattle, je dus compléter mes approvisionnements. J'avais apporté avec moi des caisses de provisions, mais pas en quantité suffisante pour l'expédition. Ces achats furent pour moi un travail minutieux de plusieurs jours. Je ne négligeai rien, je pris garde aux moindres détails, suivant les observations des autres explorateurs et les instructions recueillies sur les lieux. Je commençai par inspecter minutieusement les boutiques, et chez le capitaine Carrol, propriétaire d'un des plus grands magasins de vivres, j'achetai mes denrées alimentai-

res. Au Red Front je me munis de vêtements adaptés au climat et à la glace qui m'attendaient. Je fis acquisition de tout ce qu'il me fallait pour un an et demi, sans aucune espèce d'économie.

J'achetai 800 kilos de farine, 150 de haricots, 25 de pois, 100 de riz, 200 de jambon, 150 de lard, 100 de biscuits, 100 de fromage et 100 de sucre. Ce fut là la grosse et lourde provision à laquelle j'ajoutai quelques kilos de saucisson, 24 kilos de boîtes de viande de conserve, 24 grands pots d'extrait de viande de Liebig, des soupes sèches de légumes, quelques kilos de pommes de terre fraîches, des œufs cristallisés, des fruits séchés à la vapeur, du lait et du vinaigre concentrés. Je fis également emplette de beurre, de café, de thé, de chocolat, et je n'oubliai ni le poivre, ni la moutarde en poudre, ni le sel, ni un peu de levain pour le pain.

Après avoir pensé à la nourriture, il fallait pourvoir aussi à l'éclairage, au lavage, au chauffage, et même prendre ses précautions pour les cas de maladie. J'achetai donc des bougies, du savon, des allumettes, des amorces pour pêcher, de l'acide citrique et une boîte de médicaments de première nécessité. Il est inutile de dire que je fis une large provision de tabac et de pipes, qui devaient être ma seule compagnie et ma seule distraction, en plus de la lecture, dans les longues heures de solitude que nous allions passer.

Je me munis aussi d'un bon poêle en fer, de quelques instruments de cuisine et de vaisselle.

Pour le lavage de l'or, dans le cas où j'en trouverais, j'emportai une quantité suffisante de mercure et j'eus soin d'acheter des outils de charpentier, de mécanicien, de mineur et d'explorateur.

Le Red Front me vendit enfin d'épaisses couvertures de laine, des peaux et des armes, tout un attirail de pêche, une tente pour le campement, différentes chaussures pour les fleuves et les montagnes, pour la neige, la glace et la mine; plusieurs qualités de corde, des masques pour se protéger le visage contre les moustiques et le froid et deux traîneaux.

Ces provisions furent soigneusement emballées dans un grand nombre de caisses transportables sur les épaules ou, au plus, par deux personnes. La farine et les légumes furent enfermés dans des petits sacs imperméables et tout fut arrangé pour résister aux chocs. J'achetai enfin huit chiens pour les traîneaux et deux chevaux pour nous, tant qu'ils ne nous gêneraient pas.

On comprendra facilement le soin qu'il faut apporter à ces préparatifs. Il s'agissait de notre nourriture, par conséquent de

notre existence. Perdre nos provisions dans quelque lac ou dans quelque fleuve, c'était perdre tout moyen d'alimentation, donc toute espérance de retour.

Pendant que je me préparais au voyage, j'en pesais toutes les difficultés. Une des plus importantes et la plus prochaine était l'ascension du mont Chilkoot, qui s'élève à l'entrée de l'Alaska, comme un avertissement et une menace terrible.

IX

A BORD DE « LA ROSALIE »
DE SEATTLE A VICTORIA

Le 1er mai nous nous embarquions avec nos vivres et nos provisions sur le paquebot *la Rosalie*, qui devait nous conduire à Dyea, ville de l'Alaska, située sur la rive gauche du Linn Canal (1), qui s'enfonce dans les terres comme un golfe long et étroit. Dès les premières heures du jour, nous quittâmes le port de Seattle, qui peu à peu disparut à nos regards pendant que le vapeur filait rapidement vers le nord.

Jadis la rade de Seattle était appelée

(1) Il faut entendre dans tout ce qui suit le mot « canal » dans le sens de golfe allongé ou bras de mer.

plage d'Eliott et était un abri naturel et sûr pour les pauvres pêcheurs qui osaient s'aventurer dans les mers septentrionales.

Derrière, au loin, on apercevait le Tacoma, dont la cime élevée est couverte de neiges éternelles et qui se dresse au-dessus des eaux comme un énorme écueil; gigantesque mausolée comme en marbre blanc que saluent du large ceux qui abandonnent la rive de Seattle.

Le glorieux explorateur Tacoma fut le premier à nous donner la description de cette montagne et des lieux environnants. Mais son nom est tombé dans l'oubli, car le pic aujourd'hui se nomme Rainier, du nom d'un autre explorateur plus fortuné.

La Rosalie, continuant rapidement sa route, s'enfonça dans un labyrinthe d'îles et d'écueils, en augmentant de vitesse dans le Canal Amirauté. A droite, apparut d'abord la petite ville d'Everett et à gauche nous

distinguions nettement la grande scierie mécanique de Blakeley dans les îles Bambridge. Du bord, on entendait même le grincement des dents effilées des scies qui réduisaient en planches pour la construction les énormes troncs d'arbres. Un petit vapeur, sous pavillon allemand, chargeait sur la côte de Bambridge.

Rapidement défilèrent, à droite, les îles de Whirby, couvertes de pins et de sapins gigantesques. A midi, nous entrions dans le port de Towsend, dont l'aspect est agréable dans une ceinture de collines qui, aux rayons du soleil, offraient toutes les gradations du vert, depuis le clair le plus tendre jusqu'au plus sombre.

Ce point rappelle au voyageur les plus beaux paysages du nord de l'Europe au printemps; c'est le dernier port des Etats-Unis qu'on rencontre avant d'arriver à l'Alaska.

Towsend est une petite ville élégante et gracieuse avec une population d'un peu plus de 4,000 habitants.

Dans l'après-midi, nous atteignîmes Puget Sound, petite escale où étaient ancrées quelques mauvaises barques à voile. Il y a là les bureaux des douanes de frontière entre les Etats-Unis et la Colombie britannique.

Notre vapeur poursuivit sa route par le détroit qui porte le nom de l'audacieux Espagnol Juan de Fuga, qui, ayant poussé jusque-là, fut mis en pièces par les Indiens sauvages de Montana.

A cinq heures du soir nous touchâmes aux très belles îles Vancouver et nous abordâmes à la capitale Victoria. Nous étions sur territoire anglais ; l'Union Jack flottait sur la résidence du gouverneur.

Comme le paquebot faisait une halte de quelques heures, je débarquai et je visitai

la ville, où je rencontrai des groupes joyeux de marins anglais. La population est vive, laborieuse et loyale. Victoria possède de belles maisons et ses nombreux jardins la rendent attrayante. Il y a un British Museum où l'on admire de riches collections d'armes, des restes d'animaux, non classifiés, trouvés dans les îles, et une collection des principaux minéraux et produits du sol. Ce qui m'étonna le plus, ce furent des carcasses d'animaux antédiluviens, des mammouths de grandeurs et de formes variées ressemblant tantôt à d'énormes serpents, tantôt à de grands rhinocéros. Peu de ces squelettes sont complets. Je visitai aussi le fort Esquimalt, où résident les troupes anglaises et le commandement. Je dînai à l'Hôtel Métropolitain, où, après avoir mangé une soupe et un peu de rôti, avec une tasse de thé, j'eus à payer deux dollars et m'aperçus que j'avais encore faim.

A neuf heures du soir, je retournai à bord, et, après une agréable causerie avec le capitaine du paquebot et les autres passagers, je me retirai dans ma cabine pour me reposer. J'allais m'endormir quand le doux son d'une mandoline frappa mon oreille. C'était un air triste, à peine dessiné, qui mourait lentement comme un souvenir effacé. La mélodie dura peu ; je fermai les yeux, bercé par le murmure des eaux. Et dans mes rêves, cette nuit-là, je revis le golfe enchanteur de Naples et je revécus en quelques heures de longs jours de bonheur passés entre Mergellina et Pausilippe.

X

DES ILES VANCOUVER A JUNEAU

A dix heures du soir, *la Rosalie* reprenait sa route, en traversant l'Active Pass, ainsi dénommé parce que le courant impose au capitaine beaucoup d'attention pour éviter les dangers.

Le lendemain, nous nous trouvions dans le golfe Georgia, qui sépare les Etats-Unis des possessions anglaises. Cette ligne fut l'objet de longues discussions entre nombre de diplomates, au temps du président Grant, et en 1873, l'arbitrage fut confié à la décision de l'empereur allemand, Guillaume Ier, qui mit fin à la controverse en assignant l'archipel de San Juan aux Etats-Unis

d'Amérique et les îles Vancouver à l'Angleterre. Ainsi se terminait pacifiquement une querelle qui avait mis en danger les bonnes relations des deux Etats.

Après les îles Terzara, nous pénétrâmes dans la toute petite passe Discovery, entre les îles Vancouver et Valdez.

Les eaux ont l'air de bouillir avec violence, car le passage est très étroit et deux courants rapides s'y rencontrent en sens inverse, au milieu de pics élevés, qui se dressent menaçants et font de la mer un tourbillon grondant.

Le capitaine, debout sur la passerelle, guidait le navire avec une attention grave, car il connaissait la difficulté de la manœuvre. La machine employait toute sa force pour fendre l'impétuosité des remous verdâtres sous le feuillage des arbres épais qui se trouvent là.

Nulle part peut-être la nature ne se mon-

tra à la fois si belle et si terrible que dans le détroit de Discovery.

Sans l'habileté de notre capitaine, *la Rosalie* pouvait être brisée à chaque minute sur des écueils aigus, semés çà et là insidieusement.

Une fois sortis de cette passe dangereuse, je dis au capitaine : « Vous vous sentez mieux, maintenant, n'est-ce pas ? »

« Pour sûr, me répondit-il. En 1884, j'ai vu couler ici un grand vapeur américain, sans pouvoir lui porter secours, et Dieu sait combien de petits vapeurs ont disparu et disparaîtront encore dans cette passe ! Il y a quelques années, en 1895, mon pauvre père commandait le vapeur *Saranac*, et si habile et courageux qu'il fût, ne pouvant vaincre la résistance des flots, il dut sans doute faire dévier le navire, en forçant la vapeur, mais il ne revit pas la rive, il ne me revit plus. »

Le capitaine s'était ému en me faisant ce récit, puis, en bon Américain, il se consola en absorbant un plein verre de wisky.

On entra ensuite dans le détroit Johnston, qui a 55 milles, et dans celui de Browston, un peu plus court, moins dangereux et très pittoresque. Après avoir traversé les canaux de Galetas et de Christie, qui prirent les noms de deux navigateurs allemands, tout à coup l'océan Pacifique nous apparut à l'occident.

Laissant à droite les îles de Queen Charlott Sound, nous enfilâmes le détroit d'Hegate. Le ciel était sombre, un vent sec et coupant ne permettait pas de rester sur le pont; dans le salon, je fis connaissance avec un missionnaire de l'église grecque de Sitka. Grand et nerveux, le front intelligent, il parlait vite, mais le timbre de sa voix était très doux.

Il me conduisit dans sa cabine, où il

m'offrit du bon brandy, et il me raconta plusieurs épisodes de sa mission à l'extrémité de l'Amérique du Nord, où il vit avec quelques compagnons au milieu de peuplades sauvages qui pourtant l'aiment et le vénèrent comme un saint.

Durant la nuit, le vapeur traversait le canal de Seaford, qui sépare les îles Denny des îles Campbell et Herges, la rade de Millbank Sound et le canal Finlyson.

Le lendemain matin, je consultai la carte du bord et je vis que nous étions à peine sortis de ce canal pour entrer dans la Dixon Entrance. Les eaux y sont chargées de limon, agitées, vertigineuses; elles invitèrent *la Rosalie* à une danse qui n'avait rien d'agréable.

Quand nous passâmes entre les îles Graham et Frazer Reach, les ondes se calmèrent, et nous fûmes bientôt dans le canal de Greenville.

L'endroit est délicieux et n'a pas volé son nom verdoyant. La verdure du sol s'harmonise avec le bleu sombre des eaux pour former un paysage qui respire le calme et la paix. De même que dans les fjords de la Norvège, où l'eau bleue est le miroir des plantes ombreuses de la rive, la nature est là immobile et comme engourdie dans un silence que rien ne trouble.

Le temps était splendide. Dans l'air transparent, des aigles superbes se livraient à une sorte de tournoi.

Au bout du canal, des montagnes se dressèrent à l'horizon et des roches suspendues semblaient devoir, d'un moment à l'autre, tomber sur nous.

Le vapeur marchait vers le golfe Chatham. Le soleil descendait dans l'océan, colorant le ciel de feu; puis lentement les ombres de la nuit s'étendirent et il ne resta qu'un reflet rouge sur l'eau, de

l'astre magnifique qui venait d'y plonger.

Le matin, nous laissions derrière nous les îles Mery et traversions le canal de Clarence. Nous étions au quatrième jour de voyage. La température était assez peu rigoureuse, pour me permettre de prendre des notes, en m'enveloppant d'une couverture.

Bientôt nous atteignîmes les îles Itolin à droite et celles de Zarengo à gauche, dans les eaux de l'Alaska, et à neuf heures nous jetâmes l'ancre dans la baie du Fort Wrangel, ainsi nommée à cause du fort que les Russes y avaient construit autrefois.

L'aspect du lieu n'est ni beau ni intéressant. Dès que nous eûmes abordé, une foule de Thlinkits, appelés communément Indiens, accoururent sur la plage pour échanger leurs travaux de paille, leurs corbeilles de jonc, leurs balais, leurs peaux, leurs poissons secs et quelques primitives statuettes

de bois, horribles et grimaçantes marionnettes, contre de la farine, du tabac, du café ou autre chose.

Le pays n'a rien de confortable ni de moderne. On y compte un peu plus de 250 cabanes faites de branches d'arbres, couvertes d'une couche de fange. Il y a là une scierie mécanique appartenant à un blanc, qui avec peu de dépenses se fait de très gros revenus.

La population s'élève à une centaine de blancs et 350 Indiens. Devant les habitations indigènes, s'élève un pieu tailladé et historié, qui se termine par le buste de quelque divinité monstrueuse, et autour de ce pieu sont disposées les sépultures de la famille.

Parfois, au lieu du pieu, ils placent sur un petit piédestal fait de troncs d'arbres un animal de bois, sculpté grossièrement, et représentant généralement un hypothé-

tique crocodile ou une énorme grenouille, autres protecteurs des morts.

Les cabanes sont disposées le long de la Stikin River, où il y a quelques années on découvrit de l'or, mais en très petite quantité.

L'eau de la rivière est, dit-on, excellente pour certaines maladies du sang.

Wrangel porte le nom du baron qui en 1831 fut le gouverneur de ces lieux, appartenant alors à la Russie, et qui y construisit un petit fort détruit ensuite par les troupes de la Hudson Bay C°.

J'avais à peine fini d'examiner le paysage que le sifflet du vapeur me rappelait à bord et que nous reprenions notre route, en passant devant les premiers glaciers, qui étaient très élevés. Le froid commençait à devenir intense.

Les glaciers les plus hauts du Cercle Arctique se trouvent dans l'Alaska et le territoire du Yukon.

Au sud du mont Saint-Elie, il y en a onze qui descendent jusqu'à la mer. Le plus élevé s'appelle Gassiz et couvre une surface de 1,000 milles carrés. Le glacier Malaspina s'étend le long des côtes de l'océan sur environ 35 milles.

Près du glacier Bay, se trouve un petit village nommé Silent City, la ville du Silence, dont on raconte des histoires fantastiques, comme par exemple que du sommet du glacier on voit la petite ville remuer sensiblement, s'élever et s'abaisser. Il est inutile de dire que c'est là un effet de mirage, une illusion d'optique, mais beaucoup de personnes font l'ascension pour voir le curieux phénomène.

Le glacier Patterson semble comme formé d'un groupe de montagnes; il s'élève majestueux vers le ciel, et aux rayons obliques du soleil sa cime neigeuse envoie des reflets de lumière éblouissante.

Le plus important de ces glaciers est le Muir, qui part de la mer, monte à plus de 250 pieds et s'étend sur une longueur de 9,500 pieds. Il est fendu en divers endroits de crevasses de cinq ou six mètres d'où tombent des cascades furieuses. Souvent, des blocs énormes de glace s'en détachent et roulent à l'océan avec un fracas épouvantable.

Durant la nuit nous dépassâmes les îles Amirauté, le canal Stephens et la péninsule de Glass.

Le cinquième jour, le temps se couvrit et il neigea assez abondamment, de sorte que je ne vis plus rien de ce qui nous entourait jusqu'au moment où nous abordâmes à Juneau.

XI

DES ILES DOUGLAS AU LINN CANAL

Joseph Juneau, encore jeune, émigra de France au Canada, en 1880. Ce laborieux Européen, qui fut par la suite appelé le Franco-Canadien, se rendit aux îles Douglas pour chercher l'or.

Après des fatigues et des dangers inouïs, le hardi Français en trouva, mais les difficultés pour l'extraire étaient fort grandes. Comment faire? Il ne pouvait recourir aux procédés mécaniques, parce qu'il n'avait pas les ressources nécessaires pour acheter les machines, et, nouveau Tantale, il dut rester les bras croisés devant la richesse qui

se montrait à lui sans qu'il pût la saisir.

Quand le bruit se répandit qu'un certain Pierre Français (Juneau) avait découvert des filons dans les îles Douglas, un Américain nommé John Treadwell, qui se trouvait à peu de distance, s'y rendit non sans peine et s'assura qu'en effet le pauvre jeune homme avait découvert de riches veines aurifères.

Le cupide Américain n'hésita pas à le chasser; il s'empara des riches terrains et avec 400 dollars seulement monta un moulin avec cinq broyeurs; puis il se mit à la tête d'une compagnie industrielle, qui installa un autre moulin grandiose. C'est aujourd'hui une des plus riches mines du monde après celles du Transvaal.

A mon passage en ces lieux, le bénéfice net qu'on en retirait était évalué à environ 400,000 francs par mois. Cette mine s'étend de plus en plus; elle compte aujourd'hui

plus de cinq cents broyeurs qui travaillent nuit et jour sans interruption, sauf le jour de Noël.

Cet endroit s'appelait d'abord Harrisburg. Puis le gouverneur américain décida de le baptiser Rockvell, en souvenir d'un officier mort pour la patrie. Mais les mineurs lui ont conservé le nom du Français que j'ai rencontré dans les rues de Dawson, cherchant du travail, pauvre victime de la malhonnêteté et de la brutalité d'autrui, exemple vivant de l'injustice humaine.

Juneau n'est qu'un campement de mineurs. Les routes sont étroites et boueuses. Les cabanes mal construites n'offrent qu'un très mauvais abri aux ouvriers, qui ne se soucient que de mettre de côté de l'argent afin de retourner dans leur patrie avec un peu d'aisance, si possible.

Juneau compte un peu plus de 2,000 habitants qui végètent misérablement à côté

de l'or comme les Boers et les indigènes de l'Afrique australe.

A peu de distance, il y a un camp de plus de 200 Indiens qui vivent de chasse et de pêche et échangent leur superflu pour de la farine et des légumes. Tout leur commerce se réduit à ces échanges. Que de contrastes de tendances et de mœurs, quelle diversité de désirs et d'appétits dans un si petit espace de terre! Il semble que la sobriété et l'insatiabilité s'y soient donné rendez-vous.

Fatigué et triste, je remontai à bord en pensant aux travers insondables de l'esprit humain, à la profonde diversité morale et matérielle des races, aux mensonges conventionnels de notre monde et à l'épouvantable indigence — heureuse peut-être — de tant d'êtres inférieurs peu dissemblables des brutes.

La Rosalie se remit en mouvement et en-

tra dans le Linn Canal. Le froid devenait de plus en plus intense. Des deux côtés du vapeur blanchissaient des glaciers qu'on distinguait même dans l'obscurité.

Il ne restait plus que peu de passagers.

La nuit, on passa devant les îles Sullivan; on atteignit la pointe Séduction en traversant le Piramid Harbour, ainsi dénommé à cause d'une langue triangulaire de terre qui divise le Linn Canal en deux. Nous avions fini de naviguer sur les eaux dangereuses au milieu d'écueils où vont se briser les navires conduits par des marins peu expérimentés. Mais après avoir échappé à tous les périls de ces canaux, après une traversée hérissée de difficultés que peu d'hommes ont affrontées, il ne me reste que le souvenir des paysages entrevus, des îles verdoyantes et des glaciers impollués.

XII

DE SKAGWAY A DYEA

Le matin du sixième jour, nous étions en vue de Skagway, et à huit heures précises nous abordions.

Notre navigation était terminée, parce que les vapeurs ne peuvent aller plus loin.

Skagway est sur le passage de ceux qui vont dans l'Alaska et de ceux qui ont la bonne fortune d'en réchapper.

Les habitants sont voleurs et sanguinaires, pour la plupart. Ils vivent de ruse et d'embûches. Ils attaquent les chercheurs d'or qui reviennent de l'intérieur; dans l'espérance de s'emparer d'un riche butin, ils

les attendent dans des endroits propices à leurs criminels desseins et les assassinent sans pitié.

Quand les chercheurs d'or réussissent à gagner la rive de Skagway, ils sont aguichés par les sourires des femmes, et s'ils ne savent pas résister, ils sont adroitement volés.

Le pays a un aspect louche. L'unique chose notable, ce sont les public-houses, où tous ces gens de mauvaise vie se donnent rendez-vous pour voler au jeu l'argent de ceux qui y entrent.

Mon compagnon débarqua nos caisses, les sacs imperméables, les deux chevaux, les chiens et les traîneaux, et le tout fut placé sur une grosse barque que nous avait fournie *la Rosalie* pour nous conduire jusqu'à Dyea. Nous traversâmes aussitôt le Canal; je précédais la barque sur un bateau à vapeur qui fait ce trajet de 4 milles deux

fois par jour, et à midi je descendais à Dyea. Le pays est beaucoup plus tranquille et sûr que Skagway.

Je me logeai à l'hôtel River-Side, construit en bois, à cause de la difficulté de bâtir en pierre; — la pierre, sous ce climat rigoureux, n'offre d'ailleurs qu'un médiocre abri.

La première partie de notre voyage était accomplie. De l'Afrique australe, après avoir traversé l'Europe et l'Amérique, nous étions parvenus à l'entrée de l'Alaska montagneuse.

Pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays, comme il n'y a aucun moyen de transport, le succès dépend plus du hasard que de l'énergie de l'explorateur.

Un danger soudain, une circonstance imprévue, un moment d'hésitation, peuvent, parfois, perdre celui qui s'aventure dans ces régions peu connues encore.

Le froid intense, les maladies qu'il cause, la solitude, tout conspire contre l'homme qui veut forcer les mystérieuses barrières que la nature a mises entre les terres habitées et les immenses déserts polaires.

XIII

LA PASSE DU CHILKOOT

Le lendemain, je pris à ma solde un groupe d'Indiens pour le transport des animaux et des bagages jusqu'au lac Lindemann par la passe Chilkoot.

Là, je rencontrai des ingénieurs qui étudiaient un projet de construction d'une voie ferrée pour transporter voyageurs et marchandises jusqu'au bord du lac Lindemann, qui est éloigné de 27 milles.

On ne pouvait pour le moment y arriver que par des sentiers difficiles, en gravissant des montagnes peu hautes, mais très en pente et très ardues.

Les indigènes placèrent les bagages les plus volumineux sur de bons chevaux et, après les avoir bien assujettis, prirent sur leurs épaules les caisses les plus petites, et en route!

Nous étions au 9 mai; il neigeait un peu et la température s'était légèrement adoucie.

Je portais un costume de laine double et forte, des bottes de campagne très solides, un sac d'alpiniste contenant des livres, une boussole, de l'argent, de quoi écrire, mes objets de toilette, ma pipe et du tabac. J'étais armé d'une carabine Winchester à répétition, dernier modèle américain, d'un excellent revolver de précision et d'un couteau de chasse.

Je pris le commandement de la petite caravane en marchant à sa tête, et dès les premières heures du jour nous étions loin de Dyea. Mon compagnon chevauchait près

de moi, en veillant à ce que tout marchât avec ordre.

Sur notre route, nous rencontrâmes d'autres caravanes se dirigeant sur différents points.

Arrivés sur la rive d'un fleuve qui nous barrait le passage, nous aurions été obligés de le passer à gué si nous n'avions pas trouvé un petit pont grossier fait de troncs d'arbres.

Ce pont semblait gardé par un individu à l'air sauvage et à l'accent américain. Il s'approcha d'un air terrible et me demanda si j'étais le chef de cette expédition. « Oui, répondis-je. — Eh bien, reprit-il, dans ce cas, il faut me payer un droit de péage pour chaque personne. — Pourquoi ça? — Parce que c'est moi qui ai construit ce pont et que j'ai bien le droit de faire payer ceux qui y passent. »

Je compris immédiatement que cet

homme mentait et qu'il voulait commettre une extorsion. Je lui répondis : « Ni vous, ni d'autres ne peuvent exiger de taxe en ce lieu, puisque le territoire est contesté entre les Etats-Unis et le Canada. De plus, ce n'est pas vous qui avez construit ce pont. Donc, laissez-nous le passage libre. » Je lui fis signe de s'écarter et ordonnai à ma compagnie d'avancer.

L'astucieux Américain n'eut pas le courage de répondre ou de résister; mais en s'écartant, il me regarda fixement, en croisant les bras d'un air de défi et en murmurant des injures. Je lui souris tranquillement, pendant que les Indiens échangeaient entre eux quelques mots et m'approuvaient d'avoir refusé de payer. Il faut, comme dit l'autre, hurler avec les loups pour se faire respecter d'eux.

Avant d'arriver au lac Lindemann, la route devient fangeuse sur un point, très

dure et pierreuse en d'autres endroits. De temps en temps, nous étions obligés de tourner autour de petits torrents formés par la fonte des neiges.

Nous nous trouvions à environ 213 milles du mont Saint-Elie, le plus haut de l'Amérique du Nord.

Un peu auparavant, en juillet 1897, le prince Louis de Savoie, avec une escorte de quinze hommes, avait été le premier à accomplir avec succès l'ascension de cette montagne, tentative dans laquelle beaucoup d'Américains avaient échoué sans parvenir à la crête sur laquelle l'intrépide duc des Abruzzes planta le drapeau italien. Le prince avait pu en même temps mesurer la hauteur de la montagne, qui s'élève jusqu'à 18,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

A midi, nous nous arrêtions sur la pente d'une colline pour nous reposer et reprendre des forces.

Après avoir repris notre route, nous parvenions à trois heures de l'après-midi au *Pleasant Camp*, où je trouvai quelques blancs campés sous la tente et des Indiens qui me demandèrent à aider au transport des bagages.

Tout autour de nous s'élevaient une quantité de pins couverts de neige.

Une heure et demie plus tard, nous atteignions *Ship Camp*, lieu de campement et de halte. Une cabane primitive portait le titre de « Restaurant ». J'y pris logement avec mon compagnon. Les Indiens s'installèrent à peu de distance. J'étais fatigué et trempé des pieds à la tête.

Après un repas peu copieux, malgré l'enseigne alléchante en français, je me jetai sur un lit qui vraiment ne méritait pas ce nom. Il était formé de quatre petits troncs d'arbres plantés en terre sur lesquels étaient cloués quatre bouts de bois servant à

tendre une toile grossière. Mon sac me servit d'oreiller, et, enveloppé de mon mieux dans mes couvertures, je m'endormis.

Le lendemain de bonne heure, nous nous remettions en marche. Peu après, un Indien qui bredouillait quelques mots incompréhensibles d'anglais me dit que nous nous trouvions à Stone House (Maison de Pierre). Ne voyant aucune maison aux alentours, je lui demandai pourquoi ce nom. Il me répondit à peu près : « Nous avons appelé ainsi cet endroit à cause de ces grosses masses que vous voyez, dans lesquelles des cavernes semblent creusées et où les explorateurs ont l'habitude de se reposer avant de grimper le mont Chilkoot. » En effet, à peu de distance, se dressaient de gros blocs de pierre séparés par de larges interstices.

A partir de Stone House, nous commençâmes à monter avec peine entre les roches.

Arrivés au « Scales », où l'on construisait un petit funiculaire, dont on ne pouvait pas encore se servir, les chevaux ne voulurent plus avancer. Les Indiens confièrent les leurs à des compagnons qui les attendaient là et les nôtres furent abattus. Leur chair fut distribuée aux chiens qui nous suivaient patiemment.

Le Chilkoot, haut d'environ 3,500 pieds, est la cime la moins élevée de cette chaîne de montagnes qui sert de frontière entre la Colombie britannique et les Etats-Unis. Il fallut cinq heures pour le gravir. Arrivés au sommet, où est installée la douane du North West Terrory, soumis au Dominion du Canada, je payai les droits d'entrée pour mes provisions (25 pour 100 pour les comestibles, 30 pour 100 pour le tabac, les liqueurs, les armes et les munitions), que les Indiens en trois jours devaient transporter au pied opposé du Chilkoot.

Je fis charger le traîneau et je précédai les porteurs, quoique je ne fusse pas très certain de leur fidélité, malgré les protestations de loyauté de leur chef. Nous traversâmes en traîneau le lac Crater, qui était gelé, puis, après une épaisse forêt de pins, le Long-Lake, également glacé.

Je consultai la boussole, et je constatai que nous étions au 60° de longitude, tout près de l'Alaska. En sortant de la forêt, nous trouvâmes de majestueux blocs de granit qui nous rendirent la route très désagréable. Et enfin nous nous arrêtâmes sur les bords du petit lac Deep.

Les hommes de l'expédition vinrent, un à un, déposer près de nous les caisses, qui furent ensuite transportées de l'autre côté du lac, où une route était creusée dans la pierre entre des rocs branlants ; les chiens ne pouvaient nous servir. Pendant plusieurs

heures, ce fut une marche fatigante dans ces éboulis, et le soir, exténués de lassitude, après avoir aidé, nous aussi, au transport des bagages, nous parvenions au lac Lindemann.

XIV

SUR LE LAC LINDEMANN EN BATEAU

Lindemann est le dernier point que trouvent les explorateurs et les chercheurs d'or avant de s'enfoncer dans le Klondike (territoire du Yukon) et dans l'Alaska. Les voyageurs s'attendent généralement là, y construisent leurs tentes toujours plus en avant et font de cet endroit comme la limite extrême entre les routes fréquentées et les régions inconnues. Pendant la bonne saison, on y construit les radeaux, les bateaux et les barques pour naviguer sur les fleuves.

On prévoyait que le passage des chercheurs d'or serait nombreux cette année. Les deux hôtels de l'endroit étaient remplis. Nous nous installâmes au Lindemann Hôtel, un nom pompeux, où nous obtenions une chambre spacieuse avec un poêle au milieu et des lits de sangle. L'autre hôtel Smith était simplement construit en branches d'arbres, réunies les unes aux autres, sans toile par-dessus, comme au Lindemann Hôtel, où pour 30 francs par jour, à deux personnes, nous avions droit en plus du logement à la nourriture : du jambon et de la viande de conserve, du thé, des légumes et du pudding.

Nous restâmes à l'hôtel jusqu'à ce que les Indiens eussent fini d'entasser toutes nos provisions sous la tente qui s'élevait à peu de distance. Quatre jours furent employés à cette opération. Le soir du quatrième jour, le chef des porteurs me de-

manda le prix convenu pour le transport, 250 dollars, auxquels je voulais ajouter quelques autres dollars comme pourboire ; mais le chef me demanda de lui donner plutôt quelques comestibles, du lard, du jambon et des légumes. Ils m'aidèrent à placer les caisses et les sacs sous la tente et, après m'avoir respectueusement remercié, ils s'éloignèrent.

Je restai seul avec mon compagnon. Nous plaçâmes le poêle près de nos lits, formés de quelques sacs de légumes, et à partir de ce moment, nous nous partageâmes les fonctions de cuisinier. Les chiens faisaient bonne garde autour de la cabane.

C'était le 15 mai. Le lac Lindemann, encore solidement glacé, pouvait être traversé dans toute sa largeur (un mille), et sur la rive opposée nous trouvions tout le bois nécessaire à la construction d'un bateau.

Pendant qu'à coups de hache nous abat-

tions des arbres séculaires, il nous arriva un jour de trouver au pied d'un de ces arbres un homme assis dans une attitude de tristesse et de méditation. Il avait le front caché dans une de ses mains, comme s'il réfléchissait sur les malheurs qui l'avaient frappé.

A peu de distance, d'autres hommes travaillaient à abattre des troncs. Poussé par la curiosité, je m'approchai et demandai à cet individu pensif depuis combien de temps il se trouvait là. Il fixa sur moi un regard navrant, me fit asseoir près de lui et d'une voix dolente me raconta que le 19 avril de l'année précédente il était arrivé à Lindemann avec deux associés et des provisions pour dix-huit mois. « Ici, me dit-il, nous construisîmes une barque avec l'intention d'aller à la recherche de l'or par le fleuve Stewart. Vers la fin d'avril tout était prêt, mais la barque n'avait pas été solidement

construite et fut mal guidée. Le 5 mai, arrivés au passage difficile qui mène du lac Lindemann dans le lac Bennett, la fortune nous fut contraire. Le bateau, entraîné par le courant, fut brisé contre un écueil et presque tout ce que nous possédions fut perdu. Un de mes compagnons périt misérablement. »

Il se tut pendant un moment, essuya ses yeux humides et poursuivit : « Comment remédier à ce désastre ? Je pensai d'abord à retourner à Salem, dans l'Etat d'Oregon, où j'ai abandonné ma femme et mes quatre enfants, dans une pauvre petite propriété, pour tenter fortune. Mais je vais tenter d'atteindre Stewart River ; là, je compte réussir; mais si le sort m'est encore contraire, je me débarrasserai de cette existence. En attendant, je réfléchissais qu'une barque solidement et bien construite est la condition essentielle pour pouvoir entre-

prendre le voyage avec des chances de succès. Seulement je ne suis pas très habile dans ce travail. J'avais accepté avec mon compagnon la proposition de deux chercheurs d'or de se joindre à nous, mais ils ne sont pas plus forts que moi. Autour de nous, il y a des gens qui font des bateaux. Ceux qui n'en sont pas à leurs débuts sont très habiles. Aucun ne voudrait m'aider, certainement, car l'homme ici devient plus égoïste que partout ailleurs. Dans quelques jours autour de ce lac, il y aura des gens de toutes les races et de tous les pays; tous auront une seule pensée, une seule espérance : celle de s'enrichir; et même entre les compagnons d'un même groupe, entre amis, entre frères, il y en aura qui dans le secret de leur âme penseront à la trahison. La soif de l'or rend l'homme féroce, le transforme en bête sauvage. »

Emu par ce récit, je lui offris mon aide.

Pauvres gens, ils n'avaient plus de vivres que pour six mois, et, s'ils ne trouvaient pas d'or, la misère la plus affreuse les attendait, — et peut-être la mort!

Le lendemain nous repassâmes tous le lac, et ils vinrent camper près de ma tente. Sous ma direction, ils construisirent leur bateau pendant que nous-mêmes nous en faisions un beaucoup plus grand. Je formai d'abord la quille avec un gros tronc long de 7 mètres, en travers duquel je clouai d'autres traverses à la distance de 45 centimètres l'une de l'autre et allant en diminuant de la poupe à la proue. J'entourai cette ossature latéralement de planches rabotées, solidement clouées, et j'en fis ainsi un bord haut d'un peu plus d'un mètre. Au fond, le bateau mesurait un mètre et demi de largeur et deux au milieu. Je calfeutrai les fissures avec de l'étoupe goudronnée et je l'enduisis de colle de poisson fondue

avec un peu de graisse de bœuf. J'adaptai sur la proue pointue une bande de fer-blanc que j'avais apportée exprès pour la protéger contre les chocs. Au milieu de la poupe carrée, je pratiquai une entaille semi-circulaire pour une grosse rame qui aurait servi de gouvernail, et tout autour, sur le rebord, nous élevâmes des bandes de bois recourbées et dépassant pour empêcher l'eau de pénétrer à l'intérieur. Au milieu nous mîmes des bancs pour ramer et nous dressâmes un mât pour la voile.

Le 28 mai, les deux bateaux étaient prêts.

La glace commençait à se briser en certains endroits, le lac serait bientôt navigable, c'est pourquoi je décidai de partir le dernier jour du mois. L'Américain que j'avais aidé me remercia avec effusion et me serra énergiquement la main, en me souhaitant bonne fortune, souhait que je

lui rendis de grand cœur. Toutefois, avant qu'il nous quittât, je le priai d'assister au lancement du bateau, auquel, en souvenir du fondateur de Tarente, je donnai le nom de *Taras*, que je gravai sur la poupe. La cérémonie du baptême fut égayée de quelques verres de wisky et de puissants hourras. Au haut du mât, flottait un petit drapeau italien que j'avais hissé. Le souvenir de la patrie lointaine, où m'attendaient tous les êtres qui m'étaient chers, et le dernier adieu affectueux de l'Américain m'émurent jusqu'aux larmes. Mon compagnon avait aussi les yeux rouges.

La tente fut pliée, et avec elle tous les bagages furent déposés dans les cales de la poupe et de la proue. Le 31 mai 1898, nous déployâmes la voile et nous nous abandonnâmes aux flots.

J'invoquai alors, confiant dans le destin, la blanche Croix du Sud, qui, si souvent

dans les landes d'Afrique, durant les longues nuits pleines de dangers, m'avait porté bonheur.

Le soleil pâle brilla tout à coup sous les rideaux épais de nuages et me sourit comme un bon présage pour l'avenir.

XV

JUSQU'AU LAC LABARGE

Il nous fallut un peu plus de deux heures pour traverser le lac Lindemann, long d'environ 8 milles et ainsi appelé du nom de celui qui le découvrit. A gauche s'élèvent des montagnes de granit gris foncé ; à droite, des collines rocheuses.

Le lac Lindemann, comme tous ceux qui lui font suite, descend jusqu'au fleuve Yukon, qui court vers l'océan du Nord.

Un canal étroit, coupé de rochers, le met en communication avec le lac Bennett. Sur les guides, ce passage est indiqué comme très dangereux, et est dénommé Rapid.

J'amenai la voile, je me mis au gouvernail, mon compagnon aux rames, et nous dirigeâmes la barque vers la terrible passe. Le courant nous poussait rapidement et en peu de minutes nous étions hors de danger. La barque n'avait touché sur aucun écueil et n'avait pas souffert d'avarie.

Arrivés sur le lac Bennett, nous attachâmes la barque au rivage avec une corde; mon compagnon planta la tente et je me rendis à la Police Station (Camp de la Police) pour faire enregistrer mon bateau et obtenir le libre passage des marchandises. Il y avait là un autre bureau des douanes pour les voyageurs qui prenaient une autre route que celle du Chilkoot. Je présentai les reçus du dédouanement déjà fait et on me donna la libre pratique pour mon bateau, qui fut immatriculé sous le n° 2,309.

Nous passâmes la nuit à Bennett. Le lendemain, au moment où nous remettions la

tente à bord, je trouvai un groupe de personnes qui m'apprirent qu'un individu venait de se suicider. Je pensai immédiatement à mon pauvre Américain du lac Lindemann. J'accourus et je vis en effet les trois amis du malheureux en train de pleurer, auprès d'un cadavre recouvert d'un sac et gardé par deux gendarmes.

Pour la seconde fois sa barque s'était brisée dans le Rapid. Il avait pu échapper à la mort, mais à quoi lui servait l'existence s'il lui fallait désormais renoncer à son rêve? Tout était perdu. Mieux valait en finir. Il s'était fait sauter la cervelle d'un coup de revolver.

Un léger vent du sud s'élevait. Je crus opportun de déployer vite la voile, dont les cordes furent confiées à mon compagnon, et je me mis à la barre.

Sur la plage de West Arm, où le lac infléchit vers la gauche, nous prîmes un peu

de repos et de nourriture; puis, pendant toute la journée, nous naviguâmes encore sur le lac Bennett que les Indiens appellent Koosoowà; il est long de 26 milles. Nous arrivâmes le soir à l'embouchure du fleuve Weaton, où nous nous arrêtâmes.

Je fis quelques excursions dans les environs, mais comme je ne trouvai rien d'intéressant je me retirai sous la tente, qui était déjà plantée, et je me couchai.

Le 2 juin, nous reprîmes notre navigation sur le lac Nares. Arrivés à Windy Arm, bras d'eau qui s'avance sur une longueur de 7 milles environ entre le mont Limestone, haut de 5,200 pieds, et d'autres collines, je m'arrêtai et gravis cette montagne pendant plus d'un mille, malgré qu'elle fût parsemée de gros blocs très blancs ressemblant au marbre et d'autres blocs gris portant des taches noires d'hépatites.

Au lac Nares, les mineurs donnent le

nom de Moose Lake (Lac des Rennes), parce que sur ses rives se rencontrent beaucoup de ces animaux semblables à des bœufs aux cornes superbes.

En quittant le Nares, nous entrâmes dans le lac Tagish. La neige avait de nouveau fait son apparition et dans les vallées commençait à percer une herbe petite et fine. Bientôt nous vîmes flotter un drapeau anglais. J'arrêtai le bateau. C'était une police-station, un bureau de douanes pour ceux qui entrent par le lac Atlin. A peu de distance, s'élevait un campement de cinq ou six cents Indiens, appelés les Indiens du Tagish, qui coupent le bois, pêchent et transportent les marchandises des blancs arrivant jusque-là.

Dans la journée, nous entrions dans le fleuve Six Miles, ainsi dénommé à cause de sa longueur, qui est exactement de six milles, et à six heures, nous nous trouvions

dans le lac Marsh, au pied du mont Lansdown, haut de 6,140 pieds.

Le lac Marsh, qui porte le nom de celui qui le découvrit, est long d'environ 20 milles sur 2 de large. Il est émaillé de beaucoup de petites îles vertes, d'aspect gai.

Nous nous y arrêtâmes pour nous reposer et je fis plusieurs essais de terrain... inutilement. A droite, s'élève le mont Michie, haut de 5,560 pieds; à gauche, en s'avançant, on rencontre une chaîne de montagnes où je notai la cime du mont Lorne, qui s'élève à 6,400 pieds. Sur le penchant, je voulus pratiquer un trou de la profondeur d'un mètre, mais je ne rencontrai que de la fange verdâtre. Les mineurs ont, en effet, donné le nom de Mud Lake à ce mont Marsh, ce qui signifie Lac de Boue.

Le 3 juin, nous arrivions à l'embouchure

du fleuve Clintoe, où deux Indiens pêchaient et avaient déjà entassé les poissons qu'ils avaient pris, espèces de meuniers du poids d'environ une demi-livre chacun. Ils nous en donnèrent une bonne quantité contre quelques tablettes de tabac qu'ils aiment beaucoup et qu'ils se procurent difficilement.

Immédiatement après, nous entrions dans le fleuve Fitfy Miles (50 Milles), où le courant était si rapide qu'il nous faisait faire plus de 4 milles à l'heure sans nous servir des rames. Après avoir amené la voile pour guider avec plus de facilité, je dis à mon compagnon de veiller à la proue, dans le cas où quelque écueil se montrerait à fleur d'eau.

Pour ne pas me risquer la nuit dans ces dangereux parages et pour me rendre compte des lieux, je m'arrêtai au pied du Golden Horn (Corne dorée), haut de

5,650 pieds, et nous dressâmes la tente dans l'épaisse forêt de pins qui montait sur le flanc de la montagne.

Le matin suivant, 4 juin, je préparai tout pour passer l'épouvantable White Horse Rapid, que la carte indiquait comme très dangereux.

Toute une série de désastres se sont produits dans ce passage; quelques-uns, épouvantés par l'histoire de tant de victimes englouties dans le courant furieux, essayent de se frayer un chemin par terre, entre les petites montagnes qui se dressent à pic; ils tirent leurs barques au moyen de cordes et de poulies en les posant sur des troncs d'arbres pour les faire plus facilement rouler. Mais cela nous était impossible, parce que nous n'étions que deux et parce que nos provisions pesaient trop. Du reste notre sort était décidé. A quoi bon éviter un danger et nous exténuer par des fatigues

excessives, alors qu'à chaque instant nous allions au-devant de périls que nous ne pouvions pas détourner ?

J'étendis la couverture imperméable de la poupe à la proue et l'attachai fortement sur les bords de la barque, de façon que l'eau ne pût pénétrer, et nous endossâmes, nous aussi, nos imperméables, parce que certainement nous serions éclaboussés. J'avais examiné de la rive les tourbillons. Deux passages très difficiles se suivaient à une courte distance. Le premier s'appelle Canon ; il est long d'un tiers de mille environ. Puis vient un petit lac ovale, en forme de bassin, où le danger est moindre. Enfin suit le White Horse, qui mesure un peu plus d'un tiers de mille et qui est le point le plus difficile à passer. Je saisis le pieu qui me servait de gouvernail et mon compagnon se mit aux rames.

Bientôt nous eûmes dépassé le Canon,

emportés très vite, sans toucher les écueils très aigus qui se dissimulent à fleur d'eau et que mon compagnon me signalait au fur et à mesure que nous avancions.

Dans le bassin tranquille qui succède au Canon, je reposai mes bras fatigués par un long effort et je repris haleine pour affronter le White Horse Rapid, où l'eau, comme en ébullition, faisait sauter la barque en lui imprimant des secousses vertigineuses. Le lit du Rapid descend précipitamment avec un déplacement d'environ 7 mètres sur le Canon et dans la pente entraîne avec une violence inouïe, entre les rives coupées de rocs, les bateaux qui s'y risquent.

Il faut lutter de toutes ses forces contre le courant impétueux pour éviter les écueils, et malheur au batelier qui, dans cette passe horrible, se laisse gagner par l'épouvante.

Mon compagnon, que j'encourageais de la voix, ramait avec vigueur, et au milieu

de la rumeur des flots, tous les muscles des bras tendus, dans un effort suprême, je réussis à guider la barque hors de danger.

Rapide du Cheval-Blanc! Tel est le nom de ce passage, que jamais je ne pourrai oublier.

La légende dira peut-être, un jour, aux habitants de ces lieux, mille traditions effrayantes et les enfants apprendront de leurs mères que des démons blancs y habitent. Cette légende se forme. Les Esquimaux qui virent passer, fuyant sur les eaux, la première barque, guidée par un habile pilote, enveloppée d'écume blanchâtre et reluisant aux rayons du soleil, racontent avec peur cette vision, et la légende se répand et s'affirme.

Nous étions sauvés, mais l'eau avait presque rempli la barque. Nous prîmes terre pour réparer les avaries et pour nous remettre de cette fatigue énorme. Le péril

passé nous donnait un nouveau courage, une nouvelle énergie.

Je repris ma navigation entre le fleuve Tahkeen et la chaîne des montagnes Lamestone. Je pus constater que les petites montagnes appelées Heackel contiennent du fer.

A midi, nous entrions dans le lac Labarge, long de 31 milles et large en certains endroits de près de 6 milles. Je descendis à terre et mon compagnon se mit à préparer notre repas champêtre pendant que je m'enfonçais dans la vallée d'Ogilvie, d'après le nom de l'explorateur qui, en claironnant la découverte de l'or dans le Yukon, y a attiré par ce mirage tant de pauvres victimes.

Dans la vallée, qui s'étend au pied d'une chaîne de montagnes peu élevées, je rencontrai deux gros loups, qui d'abord essayèrent de fuir; mais ensuite l'un d'eux se

jeta au-devant de moi, comme pour m'empêcher de passer.

Je m'arrêtai à cette apparition imprévue de bête au poil hirsute, puis, sans perdre mon sang-froid, j'épaulai mon fusil et cassai les côtes du loup qui s'apprêtait à m'assaillir avec un air de défi. A la détonation, l'autre s'enfuit et trois petits louveteaux sortant du bois voisin le suivirent.

J'achevai l'animal avec mon couteau de chasse, je le dépeçai et en pris les plus gros morceaux, certain que mes chiens s'en régaleraient.

J'employai le reste de la journée à boucher les petits trous de la barque, et le soir, éreinté par le travail, je m'endormis à poings fermés.

XVI

DU THIRTY MILES AU PELLY

Le lendemain matin, 6 juin, nous continuâmes notre voyage, au milieu de petits fleuves qui se jetaient dans le lac, puis nous entrâmes dans le fleuve Thirty Miles, qui sur les cartes est indiqué comme très dangereux.

D'abord le courant rapide nous fit parcourir plus de 5 milles à l'heure, sans l'aide de la voile ni des rames. A une certaine distance, dans ce fleuve, se jette l'Hootalingua, et à partir de ce moment les deux cours d'eau, en se réunissant, forment des tourbillons que, par bonheur, nous pûmes

passer avec un peu d'attention. Nous poursuivîmes notre route en avant.

Le soir, contents du parcours que nous avions fait, nous soupâmes de bon appétit, puis nous nous fîmes un bon lit sur le sable à l'abri de la tente.

La température était douce; la neige des vallées avait disparu; seules les crêtes des montagnes blanchissaient encore au lointain.

Le lendemain, de nouveaux dangers surgirent. J'étais obligé de manœuvrer le gouvernail avec la plus grande attention, parce que, de temps en temps, le courant devenait impétueux et le passage étroit et difficile. Mais j'avais acquis une certaine habileté, et, grâce aux précautions que je prenais, j'esquivais avec légèreté la furie du courant et les pointes des rochers.

Il est certain que la chance a sa part dans tous les événements, mais je peux

toutefois me rendre cette justice que mon sang-froid et mon expérience ont été pour quelque chose dans notre succès.

Entraînés par le courant, nous parcourûmes tout le Thirty Miles avec une vitesse de 7 milles à l'heure, en laissant, à droite, l'affluent Big Salmon, bordé de vallées et de collines s'élevant jusqu'à 300 mètres et couvertes d'herbes vertes qui les rendent pittoresques.

Pourtant, avant de sortir du Thirty Miles, se produisit un désagréable incident.

L'embarcation s'en alla tout à coup sur un petit banc de gravier qui montait presque à fleur d'eau et qu'il fut impossible d'éviter. Les flots venaient impétueusement se briser sur la poupe de la barque et menaçaient à chaque instant de la faire chavirer ou d'en briser le fond sur les cailloux. Sans perdre un moment, nous nous jetâmes à l'eau, et les pieds dans les gra-

viers du fleuve, nous poussâmes de l'épaule la barque, dont, après des efforts inouïs, nous arrivâmes à redresser la proue dans la direction du courant, qui finit par la délivrer. Elle se remit à filer rapidement, le pavillon au vent.

Mouillés de la tête aux pieds, fatigués par l'effort imprévu que nous avions été obligés de faire, vers quatre heures de l'après-midi, nous dressâmes la tente pour manger et nous sécher au feu. Le soleil disparaissait peu à peu au milieu d'un cortège de légères nuées roses.

J'aurais voulu prospecter les environs, car des renseignements que j'avais recueillis, il semblait qu'on dût y trouver de l'or; mais le chemin que nous avions encore à parcourir me détourna de cette intention.

Le jour suivant, pourtant, nous apprîmes de trois explorateurs américains que nous

rencontrâmes avec trois Indiens du Tagish sur la rive basse du fleuve, qu'ils avaient creusé des puits en plusieurs endroits jusqu'à 6 mètres de profondeur sans rien trouver. Il ne nous fut pas possible de tirer d'autre information de ces Américains, qui, comme tous ceux de leur race, étaient peu courtois et qui semblaient vouloir garder pour eux tout ce qu'ils savaient de cette région.

Les trois Indiens les suivaient, portant de gros paquets sur leurs épaules pendant qu'eux tiraient à l'aide de cordes, en la halant, leur barque pleine de provisions.

En suivant toujours le Thirty Miles River, nous laissâmes sur la rive droite le fleuve Nordenskiold au cours rapide mais pas profond. Nous passâmes la nuit à peu de distance dans une plaine basse, et le lendemain matin je me préparai à un autre passage dangereux, le Five-Fingers, pres-

que étranglé entre de gros blocs de pierre qui entravent le cours naturel de l'eau.

Five Fingers (Cinq Doigts) porte ce nom à cause précisément de son étroitesse. Il faut beaucoup d'habileté pour y avancer. Après un petit coude du fleuve, vient un autre très mauvais passage, le Ring Rapid. Toutefois nous nous en tirâmes sans difficulté, parce que, malgré des petits bancs de gravier à gauche, la largeur permet de choisir les endroits assez profonds pour ne pas s'ensabler. Le Five Fingers et le Ring Rapid ont un cours d'environ 6 milles que nous laissâmes derrière nous en 42 minutes sans nous aider de la voile ni de la rame.

A partir de ce point, nous devions avancer avec moins de difficultés et de dangers.

Le courant devient plus calme et le fleuve Lewes, que l'on rencontre immédiatement après le Ring, coule paisible pendant une dizaine de milles entre deux

chaînes presque ininterrompues de montagnes bordant ses deux rives.

Le paysage ne présentait rien de notable. Nous couchâmes sur la rive gauche du Lewes, et le matin suivant je fis de petits essais sur le sol. Je ne trouvai plus de pierre dure, mais une sorte de tuf foncé et de fange jaunâtre.

Le 10 juin, remis et rassurés, nous reprîmes le voyage sur les eaux du Lewes. En une demi-heure, nous parvenions au fort Selkirk, où, en 1852, avaient été construites quelques cabanes de bois et de pierre par les soins de l'Hudson Bay C°, qui, à cette époque, avait entrepris de très vastes explorations et avait installé plusieurs postes de ravitaillement pour entreprendre et développer graduellement un large commerce dans ces régions, en exportant des fourrures rares et de riches minerais. Aujourd'hui, la Compagnie, qui

s'est enrichie, a des représentants dans toutes les possessions anglaises des deux Amériques.

Le fort Selkirk, dont je visitai les ruines, avait été, peu après, brûlé par les Indiens du village Ishier, qui ont formé, en cet endroit, de petits campements d'où ils s'éloignent souvent à la recherche du gibier dont ils vivent.

Ces Indiens se livrent aussi à la pêche durant les mois d'été, quand les fleuves sont libres de glaces, et ils font le commerce du poisson avec les explorateurs du nord.

Ils ne donnent aucun ennui aux voyageurs de passage et ne demandent qu'un peu de tabac et de liqueurs, dont ils sont très avides.

En face du fort Selkirk, le fleuve Pelly se jette dans le Lewes. Pelly fut le premier gouverneur de l'Hudson Bay C°. Le fleuve

a 170 mètres de large et ses eaux sont très limpides.

Il y a quelques années on y trouva de l'or, mais pas en quantité suffisante pour compenser les fortes dépenses que firent les mineurs. Aujourd'hui, on ne rencontre plus sur ce fleuve aucun chercheur d'or, comme on en rencontre sur les autres petits fleuves de la région déjà explorée pourtant sans aucun succès. Le long du Pelly, s'élèvent des chaînes de montagnes d'une hauteur de 2,000 pieds et couvertes de pins. J'aurais voulu prospecter attentivement le fleuve, car des observations superficielles me faisaient croire que le terrain était aurifère; mais ne voulant pas perdre de temps, je préférai m'en rapporter aux assertions négatives des autres.

Entre l'embouchure du fleuve Pelly et le fort Selkirk, s'étend un groupe de petites îles très belles et de fines langues de terre

qui sortent des eaux, portant une végétation d'arbres de hauteur moyenne et se mirant dans le Pelly.

J'abordai dans une de ces îles et nous dressâmes notre tente sous les arbres. Le climat était très doux et la nuit délicieuse. Cependant le soleil revint vite à l'horizon et il fallut nous remettre en route.

XVII

LE FLEUVE YUKON

Le 11 juin, nous étions en vue du fleuve Yukon, tant vanté par les explorateurs et qu'on fait couler sur un lit d'or. Quand notre barque, après avoir quitté le fort Selkirk, commença à glisser sur les eaux que troublent les torrents qui s'y jettent en transportant de la terre, des écorces, des restes d'arbres tombés, je me demandai si, en réalité, ce fleuve, si lugubre et limoneux, pouvait cacher le précieux métal.

Dès le commencement du voyage et tout le temps qu'il dura, je fis nombre d'essais, mais rien ne me confirma la présence de l'or.

Plus j'avançais, plus je pensais au triste sort de ceux qui, arrivés là au prix de tant d'efforts, avaient été cruellement détrompés, et contraints à refaire la *via crucis* du retour, ou à périr, au milieu des glaces, de froid et de faim.

Le fleuve Yukon fut exploré en 1835 par le Russe Grasounof, qui l'appela Kiwipak ; mais, plus tard, en 1842, M. John Bell, officier de la Hudson Bay C°, en releva le tracé et lui donna le nom qu'il porte aujourd'hui.

Selon l'explorateur Georges Dawson, la superficie du territoire du Yukon serait presque égale à celle de la France. Le fleuve la coupe presque en deux parties égales et va se jeter dans les eaux du détroit de Behring.

En suivant le cours du Yukon, on rencontre beaucoup de petites îles qui émergent des flots quelquefois jusqu'à 200 pieds.

Elles sont sablonneuses et s'effritent facilement au passage des torrents qui, pendant l'été, se forment sur les montagnes.

Après avoir dépassé le fleuve Little Salmon, nous fûmes assaillis par une nuée de moustiques; il fallut pour nous défendre mettre nos masques et nos gants. Le soir, pour calmer la cuisson produite sur nos mains et nos visages par les piqûres, nous nous frottions avec de la vaseline. Le fléau dura tout l'été.

Le 12 juin, nous continuâmes notre route sur le Yukon, qui parfois s'élargissait jusqu'à un mille. Nous nous approvisionnions d'eau potable à quelque torrent qui s'y jetait.

De temps en temps, nous rencontrions des canards et des corbeaux sauvages; des aigles noirs planaient au-dessus de nous à des hauteurs considérables. Vers le soir nous étions arrivés au fleuve Ladue et nous y établîmes notre campement.

Ladue est le nom du Franco-Canadien qui éleva la première cabane à Dawson City, destinée à devenir plus tard la capitale du territoire sur lequel devaient s'abattre des nuées de spéculateurs avides.

Ladue est aujourd'hui très riche, et à Dawson sa richesse fait contraste avec la misère de tant d'illusionnés qui, après lui, se mirent à la recherche de l'or.

En quittant les bords du Ladue et en suivant toujours le Yukon, nous arrivâmes à la vitesse d'environ 5 milles par heure au fleuve Stewart.

La navigation avait été tant soit peu difficile à cause des démangeaisons insupportables que nous produisaient sur les mains les piqûres des moucherons et des moustiques, qui ne nous permettaient pas de bien manœuvrer les rames. L'inflammation produite par ces piqûres nous obligeait à retirer de temps en temps nos gants, car

nos mains brûlaient et la douleur en devenait insupportable.

Le fleuve Stewart, affluent du Yukon, est très renommé pour ses pépites d'or. Il a pris le nom de l'explorateur James E. Stewart, fils de John, gouverneur de Québec. Il mesure à son embouchure plus de 200 mètres de large. D'autres petits fleuves s'y jettent, tels que le Mayo, le Beaver, le Mac Question, tous de très peu d'importance.

Je descendis à terre pour obtenir des renseignements sur cet endroit dont on avait tant parlé à propos des découvertes d'or.

Après de longues pérégrinations inutiles, je trouvai une cabane de mineurs. Je me présentai à eux avec beaucoup de prudence, car le moindre soupçon qu'on suscite dans ces lieux peut coûter la vie. Je pus ainsi apprendre qu'en 1887 on avait trouvé là deux riches dépôts d'or qui

avaient été épuisés en quelques années. Depuis, on avait continué les recherches, mais inutilement. L'or ne se rencontre qu'en quelques endroits et en si petite quantité qu'il ne paye pas les dépenses et les sacrifices.

En face du Stewart, sur la rive gauche du Yukon, il y a un village d'Indiens appelé Ramparts.

Ces Indiens, comme les autres, se livrent à la chasse et à la pêche; mais nous plantâmes notre tente loin d'eux, pour éviter toute surprise déplaisante. Je savais, en effet, que plusieurs explorateurs avaient été attaqués et dévalisés en ces lieux, et, pour plus de sûreté, nous passâmes la nuit en veillant à tour de rôle. Quelque indigène audacieux vint tourner autour de notre tente, mais comprit que nous étions sur nos gardes et s'éloigna sans mettre ses mauvaises intentions à exécution.

Les nuits allaient toujours en décroissant, de sorte que le jour nous permit bientôt de reprendre notre voyage.

La barque filait, poussée par le courant et le vent favorable sur les eaux tranquilles. Plus nous approchions de Dawson, plus le Yukon devenait facile.

Dans un court trajet, nous avions rencontré de petites îles; sur l'une d'elles, un vol de canards s'était abattu. Nous en tuâmes plusieurs et, à midi, nous nous arrêtâmes sur la rive, où notre chasse servit de repas à nous et aux chiens.

Pendant que mon compagnon s'occupait de la cuisine, je me livrais à la pêche; de sorte que le menu s'augmenta d'un saumon exquis.

Dans l'après-midi, j'aperçus une famille d'Indiens près d'une épave de barque sur le gravier du fleuve. A la vue de notre bateau, ils poussèrent des cris en levant les

bras. Je m'approchai et les femmes s'enfuirent avec les enfants. Les hommes seuls étaient restés, et sur quelques mots saisis au vol dans leur langue, j'appris que, quelques jours auparavant, sept Américains, surpris par une crue, avaient fait naufrage.

Vers le soir, on atteignait le fleuve Sixty Miles, aux eaux rougeâtres, sur la droite du Yukon. Nous fîmes halte et j'explorai le terrain, en m'enfonçant à plus de deux milles de la rive du fleuve.

Je pus admirer des cascades qui se jetaient bruyamment dans le Sixty Miles.

Le sable était mêlé de quelques paillettes de pyrites et d'autres minéraux; près de la rive, je ramassai une pierre veinée d'or, ce qui m'engagea à prospecter.

Et jetant les yeux autour de moi pour chercher l'endroit le mieux approprié, j'aperçus un petit lac intérieur au bord duquel je commençai à travailler.

A mon grand étonnement, au fur et à mesure que je creusais le puits, je remarquais qu'en certains endroits l'eau du lac avait l'air de bouillir. En effet, un peu d'attention me permit de constater que l'eau dégageait une quantité de petites bulles qui fumaient. Je goûtai l'eau. Elle était acidulée et contenait par conséquent du soufre. Du trou que j'avais creusé montait une odeur de gaz, qui, au contact d'une flamme, s'alluma. Mais pas de trace d'or, la pyrite nue, et je crus bon de m'épargner des fatigues inutiles.

Je pensai que le caillou veiné d'or avait peut-être été poussé jusque-là par le courant ou était tombé de quelque montagne dans un torrent qui l'avait charrié.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, nous étions prêts à reprendre notre voyage.

La tente fut pliée et nous nous mîmes en

route avec l'espérance d'arriver le soir même à Dawson.

A neuf heures nous entrions dans le fleuve Indian, sur les rives duquel habitent une quantité innombrable d'Indiens descendus du Tagish. On y a également trouvé de l'or, mais actuellement il n'y reste plus que peu d'endroits à exploiter.

Dans l'Indian se déversent beaucoup de petits ruisseaux dont le plus important est le Sixty Miles, qui est complètement exploré.

Près de ce ruiseau, sur une petite île, est installé un bureau de poste, d'où par bateaux dans la bonne saison, par traîneaux quand les fleuves sont glacés, le courrier venant du district du Klondike est transporté jusqu'au lac Bennett.

XVIII

DAWSON

A trois heures de l'après-midi, nous apercevions Dawson City et, peu après, notre *Taras* y abordait. Nous étions enfin dans le Klondike. Un groupe de curieux assista à notre arrivée, qui annonçait la bonne saison, c'est-à-dire la navigation libre sur le Yukon et l'affluence prochaine d'autres bateaux amenant des explorateurs, du mouvement et de l'argent à Dawson. Et cette année-là, je l'ai déjà dit, le nombre des chercheurs d'or devait être plus grand que d'ordinaire.

Nous cherchâmes à nous débarrasser de cette foule de curieux qui s'étaient réunis

autour de nous et nous demandaient des milliers de renseignements. La barque fut amarrée, la tente fut dressée auprès et nous passâmes le reste de la journée à pourvoir aux choses les plus urgentes.

De Dyea à Dawson, nous avions parcouru 549 milles. Durant le voyage, sauf au passage du Chilkoot et sur le lac Lindemann, le temps s'était montré clément, mais les émotions variées, le manque de bien-être et les piqûres des moustiques rendaient nécessaires quelques jours de repos.

Dawson City est située sur une petite éminence à peu de distance du bord du Yukon, entre ce fleuve et le Klondike, qui, à leur confluent, forment un angle droit.

Les maisons de Dawson, qui s'étendent sur environ 2 milles carrés, sont toutes construites en bois, car les forêts sont nombreuses aux alentours.

La résidence du gouverneur se compose de plusieurs cabines reliées ensemble, avec un grand hall dans le milieu. Autour se trouvent les prisons, l'hôpital, la poste, le bureau de police et les différents commissariats de santé, de douanes, etc. Des deux côtés, des public houses, des magasins de vivres et d'outils et des maisons en construction avancée. On m'en indiqua une comme l'église catholique que le millionnaire Alex. Mc Donald, appelé le roi du Klondike, faisait élever à ses frais.

Derrière cette file d'édifices, se trouve le campement des mineurs, qui s'étend jusqu'aux pentes des montagnes s'élevant autour de Dawson. D'autres montagnes se dressent sur le bord opposé du Yukon.

Sur la rive gauche du Klondike, je remarquai un groupe de cabanes habitées par des blancs, des Esquimaux et des Indiens du Tagish.

Le lendemain, 17 juin, nous étions levés de bonne heure, et je me rendis aussitôt à la résidence du commissaire affecté à l'administration des mines pour lui déclarer le but de mon voyage. Je fus très aimablement accueilli par M. Thomas Fawcet, auquel je versai la caution fixée pour obtenir le droit de chasse et de pêche, quinze dollars, et l'autorisation d'explorer des mines moyennant quinze autres dollars.

Le droit d'exploiter pendant un an une étendue de terrain de 250 pieds sur 2,000 de large se nomme *claim*, et l'on ne peut sous aucun prétexte obtenir d'exploiter un autre terrain dans le même district, sauf le cas où la première tentative aurait été infructueuse. Et, à ce propos, il est bon de noter que le gouvernement anglais, dans les territoires réputés riches d'or, ne concède pas de claims à la suite les uns des autres sans interruption sur une zone de terrain,

mais se réserve habilement à côté une étendue égale à celle de la concession accordée.

Le territoire du Yukon est divisé en quatre districts : Klondike, Stewart, Dominion et Indiana, ainsi dénommés des fleuves les plus importants qui les arrosent. Le territoire du Yukon confine vers le nord à celui d'Alaska, où les règlements pour explorer le sol sont moins vexatoires.

Il s'en faut de beaucoup que les commissaires britanniques du Yukon soient aussi incorruptibles que Caton ; souvent même, moyennant un peu d'argent, ils ferment l'œil sur la clause qui défend de concéder aux explorateurs plus d'un claim ; le règlement, dans ce cas, devient lettre morte et au premier claim acheté ostensiblement s'en ajoutent d'autres. Ainsi beaucoup de fonctionnaires, comme ce Fawcet lui-même, qu'à cette époque le *Klondike Nugget*, journal de Dawson, dénonçait comme un

fonctionnaire vénal et peu scrupuleux, tentent de s'enrichir et réussissent souvent à amasser une fortune.

Quelle différence entre les gains illicites que font ces gens-là et les efforts audacieux de tant de mineurs qui risquent tout leur avoir pour trouver le précieux métal !

Cependant la malhonnêteté des commissaires anglais est presque légitimée par le fait même que le gouvernement britannique n'hésite pas à lancer à travers le monde, par simple cupidité, les nouvelles les plus fausses sur les découvertes et les explorations, afin d'attirer dans ces régions inhospitalières un nombre considérable de crédules qui souvent y meurent, en laissant *for the Queen* toutes leurs économies.

A Dawson, en effet, je rencontrai beaucoup de chercheurs d'or revenant d'explorations inutiles ; ils me racontèrent leurs luttes et leurs misères. Beaucoup atten-

daient la bonne saison pour prendre le chemin du retour, pauvres, abattus, pleurant la mort de quelque compagnon. Voilà à quel prix le gouverneur actuel, William Ogilvie, l'audacieux et impudent aventurier, a fait une immense fortune.

J'avais décidé avec mon compagnon de rester quelques jours à Dawson pour prendre des renseignements sur les endroits à explorer, mais j'y renonçai dans la crainte, à la narration détaillée des angoisses et des malheurs d'autrui, de céder au découragement.

Je résolus de partir aussitôt.

L'âme peinée par toutes les infamies que j'avais apprises, mais toujours confiant dans ma volonté et mon énergie, je m'embarquai de nouveau le 18 juin sur mon bateau et nous commençâmes à remonter le fleuve.

XIX

SUR LE KLONDIKE — EXPLORATION DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES — SUR LES BORDS DU LEOTTA

La marche en avant était très difficile et fatigante. Mon compagnon tirait la barque en la halant de la rive avec une corde; moi, je poussais sur les écueils avec une perche à laquelle, à Dawson, j'avais adapté une pointe de fer. J'aidais ainsi à avancer contre le courant, mais on faisait à peine quatre milles par jour, en travaillant douze heures.

Les moustiques et les cousins avaient recommencé à nous molester. La nuit nous dormions sur des pierres. Et l'on s'éveillait

le matin, les os endoloris, les mains et le visage gonflés par les piqûres; et l'on se remettait au travail, qu'on interrompait seulement à l'heure des repas pour avaler une assiettée de légumes bouillis, où venaient souvent se noyer les moucherons, et un morceau de viande salée.

Sur le fleuve, les obstacles se succédaient : c'étaient tantôt un écueil, tantôt un banc de sable, ou bien des troncs d'arbres. Nous étions obligés alors de quitter la barque et de la pousser à bout de bras, les jambes dans l'eau jusqu'au-dessus de nos hautes bottes.

Le temps toutefois se maintenait au beau; un pâle soleil daignait même sécher tant soit peu nos vêtements; et cette vie, désagréable pour le moment, ne nous décourageait pas.

Je faisais souvent des essais sur le chemin, mais sans aucun résultat, et nous con-

tinuions notre route en avant, en remontant le fleuve pendant plusieurs milles avec fatigue mais sans avarie. Le dixième jour de ce voyage, pendant que mon compagnon tirait sur la corde et que je poussais sur la perche, en sens opposé, je m'aperçus tout à coup qu'un énorme tronc d'arbre entraîné par le courant impétueux venait à notre rencontre.

Mon compagnon, à mon cri d'alarme, attacha solidement la corde à un des pins qui bordaient le fleuve, et j'essayai d'éviter le choc en détournant l'épave avec ma perche. Toute résistance fut inutile. La perche se brisa dans mes mains et le tronc frappa avec violence la barque qui chavira. Comme elle était attachée au pin, elle heurta la rive. Caisses et paquets furent jetés çà et là et deux de nos chiens, quoique bons nageurs, furent noyés. Quant à moi, je fus lancé sur des pointes de rocher et je ne

sais comment je n'eus pas le crâne brisé.

Une fois revenus de notre épouvante, nous nous mîmes à la recherche de nos marchandises. Un tiers en fut perdu, dont la farine, ce qui ne laissa pas de me préoccuper. Nous passâmes le reste de la journée à ranger les provisions retrouvées. Nous avions allumé de grands feux pour sécher nos vêtements et nos couvertures et nous réparâmes les dégâts du bateau.

Le lendemain, je consultai la carte. Nous étions à 6 milles du ruisseau Hunker, et je m'y rendais le sac sur le dos, quand, à peu de distance, je rencontrai un groupe de chercheurs d'or, des Américains de l'Etat d'Idaho.

Je leur demandai la permission de m'approcher, et après l'avoir obtenue, je les questionnai pour savoir s'ils avaient et pouvaient me vendre de la farine ou d'autres comestibles. Un d'eux pour toute réponse

me demanda ce que je donnais en échange. Je compris que ce n'était pas le cas de marchander, et faisant bon visage à mauvaise fortune, je dis simplement que je possédais 450 dollars et que j'accepterais ce qu'ils croiraient devoir me donner pour ce prix.

Ils m'offrirent seulement trois sacs de farine. Le prix était énorme, mais je courbai la tête et le marché fut conclu.

Ils ne voulurent même pas m'aider à transporter les trois sacs jusqu'à l'embarcation, et je dus venir les prendre en trois fois. Courtoisie tout américaine !

Le jour suivant, je finis de radouber la barque et je me procurai dans la forêt voisine une nouvelle perche. Puis nous reprîmes notre voyage si désagréablement interrompu.

Cinq jours après, en examinant le terrain près d'un petit fleuve qui descendait

perpendiculairement à la rive droite, je trouvai des pyrites aurifères et d'autres minerais. Je décidai de nous arrêter et de former de cet endroit le centre d'une exploration.

Nous tirâmes la barque à terre, et en quelques jours nous construisîmes avec les pins des alentours une large cabane où nous déposâmes nos marchandises.

En face de nous, sur la rive opposée du Klondike, s'élevait la chaîne des montagnes Rocheuses, que je voulus tout d'abord explorer avec mon compagnon.

Nous emportâmes des instruments et des vivres pour deux semaines et, après avoir traversé le fleuve, sur un radeau improvisé, avec les six chiens qui nous restaient, nous commençâmes l'ascension.

Des racines à fleur de terre et les branches tombées augmentaient les difficultés de la route ; les mouches et les moustiques

nous harcelaient ; l'eau qui descendait de quelque crevasse était boueuse et malsaine.

Nous couchions enveloppés dans des couvertures, sur des branches sèches, après avoir allumé de grands feux pour nous réchauffer et éloigner les habitants peu aimables de ces montagnes. Nos chiens, d'ailleurs, étaient des défenseurs peu à dédaigner.

Durant six jours de marche en montée, nous ne rencontrâmes pas âme qui vive, mais un grossier récipient d'écorce d'arbre abandonné au milieu des racines nous attesta le passage de quelque caravane, d'Esquimaux, probablement.

Je fis quelques essais en différents endroits sans rien trouver. Pourtant, le douzième jour, je découvris une zone souterraine de charbon, pas encore parfaitement mûre, de quelques mètres carrés de

superficie. A l'examen que j'en fis, je le reconnus identique absolument à celui des mines de Kimberley d'où on extrait les diamants. Mon compagnon dit alors, en plaisantant, que si le charbon était semblable à celui de la colonie du Cap, les diamants ne devaient pas être loin. Mais en creusant trois trous à une certaine distance l'un de l'autre, et à une profondeur de moins d'un mètre, nous touchâmes le roc.

Nos vivres étaient sur le point de finir. Nous hâtâmes donc notre retour pour rejoindre l'endroit où nous avions laissé barque et provisions. Malheureusement, en voulant monter sur une petite hauteur, je glissai et tombai. Je ne me fis aucun mal, mais j'abîmai la boussole de poche qui nous indiquait le chemin. Je ne m'en aperçus pas d'abord. Seulement, le lendemain nous nous trouvâmes embarrassés et bientôt nous

étions complètement perdus. La situation n'était pas désespérée, parce que nous savions que le Klondike était à notre gauche et qu'en descendant toujours nous finirions par le trouver. Mais nos rations diminuaient et il nous fallut bientôt nous contenter pour tout repas de quelque biscuit accompagné d'un morceau exigu d'autre chose. Les chiens maigrissaient à vue d'œil et dévoraient avec une féroce volupté quelque malheureux écureuil qui n'arrivait pas à se réfugier à temps d'un arbre à l'autre.

Finalement, un matin, nous arriva, comme un doux présage, le murmure du courant. Je descendis sur la rive et, en avançant avec peine dans le sable, nous retrouvâmes le radeau avec lequel nous regagnâmes la cabane.

J'y restai toute une journée, peu satisfait du résultat de nos recherches, mais toujours confiant dans l'avenir, pendant que

mon compagnon se livrait aux nobles fonctions de blanchisseur.

Le lendemain, je mis dans ma poche une boussole de rechange et gagnai le petit fleuve Leotta, qui donne son nom à une étroite vallée et qui est formé de trois ruisseaux descendant de collines couvertes de vieux arbres. Entre ces trois ruisseaux qui coulent à peu de distance l'un de l'autre pour se jeter dans le Leotta, s'étendent des surfaces triangulaires de terrain. J'examinai le sol et me convainquis qu'il devait recéler des gisements aurifères. Je décidai d'y installer ma mine et je m'en emparai conformément au *claim* que j'avais acquis. Je lui donnai le nom de Nuova Italia, et je me proposais déjà d'en raconter plus tard dans une pauvre prose les richesses inconnues.

J'étais à 6 milles du Klondike et à peu près à cette même distance de la cabane,

qu'il fallait abandonner pour en construire une nouvelle près du Leotta. Après avoir choisi l'endroit le plus convenable pour y installer notre résidence, sur le bord d'une source limpide, au pied d'une hauteur couverte d'arbres, j'allai porter la bonne nouvelle à mon compagnon.

Le coucher du soleil tout rosé nous promettait une nuit calme, et ce fut la première où de beaux rêves bercèrent notre sommeil.

Le lendemain, on commença à transporter avec l'aide des chiens les provisions qui devaient nous servir jusqu'à ce que nous ayons construit notre cabane sur le claim.

Nous abattîmes plusieurs troncs de pins que nous disposâmes en file double pour que les parois fussent plus solides, et, en plaçant dessus transversalement des troncs plus longs, nous formâmes le toit. Il suffit

ensuite de boucher les fissures avec de l'herbe sèche et l'argile des ruisseaux. A l'intérieur, sur un espace de 5 mètres carrés, des branches nivelées autant que possible tinrent lieu de plancher, et ce plancher fut recouvert d'un élégant tapis de feuilles jaunies.

Ce travail nous prit environ quinze jours. Après avoir bâti une autre petite cabane pour les chiens, nous retournâmes à notre ancienne habitation, dont l'entrée avait été barricadée. Le déménagement commença. En quelques jours, le transport des marchandises fut effectué sans incident, mais avec difficulté, à cause du terrain ondulé et des morsures des insectes. De temps en temps, il fallait s'ouvrir un chemin à coups de hache dans les herbes et les branches emmêlées ; ou bien il fallait revenir en arrière pour éviter quelque torrent apparu tout à coup.

Nous pûmes enfin procéder à l'installation de la nouvelle résidence.

On posa, dans un coin, le poêle et les ustensiles de cuisine; dans une armoire primitive, on plaça les conserves les plus fines et les objets les plus délicats. Des clous enfoncés dans les parois servirent de portemanteaux, et le reste de notre mobilier, fabriqué par nous, se composa d'une table boiteuse et de deux escabeaux.

Nos lits, fort simples, furent préparés auprès du poêle, en étendant nos couvertures sur une couche plus épaisse de feuilles sèches. L'espace libre fut occupé par les caisses, les sacs, les instruments et les armes que nous y avions entassés.

Le 5 août, nous étions installés définitivement dans notre nouvelle cabine, dont l'entrée donnait au nord.

Près du poêle, nous avions pratiqué un trou servant de cheminée et dans les parois

deux petites fenêtres protégées par des planchettes de bois qui se levaient.

Combien de temps resterions-nous là ? Quelles surprises nous étaient réservées ? La nuit je me réveillai plusieurs fois, et en écoutant le murmure du Leotta, ma pensée s'envolait au loin jusqu'aux eaux glauques de mon golfe italien.

XX

CHASSE DANGEREUSE

Le lendemain, à l'aube, j'étais réveillé par un bruit de zinc et de ferraille s'entrechoquant. Ce ne pouvaient pas être des explorateurs ou des Esquimaux, parce que nous nous trouvions en dehors de l'itinéraire usuel. D'abord, je ne pris pas garde à ce tapage, qui pourtant augmentait juste devant la porte. Enfin je me levai et soulevai le panneau pour voir qui était le matinal importun.

A quelques pas, un petit ours, au poil fauve, me fixait curieusement, sans se troubler, comme me souhaitant le bonjour. Sans perdre de temps, je saisis la carabine,

et, au premier coup, la bête roula à terre. La balle l'avait traversée de part en part et s'était fichée dans un arbre voisin, dont un éclat me sauta à la figure.

Pendant que l'ourson se débattait sur le sol, j'ouvris prudemment la porte, un doigt sur la gâchette de la carabine, prêt à me défendre contre toute attaque. Bien m'en prit. Au moment où je sortais, un ours noir, beaucoup plus grand que l'autre, bondit sur moi. La lutte fut courte, mais, au souvenir, le sang se glace dans mes veines. Au premier coup, qui partit presque malgré moi, je vis l'ours tomber à mes pieds, le flanc ouvert. J'étais sauvé.

En regardant autour de moi, j'aperçus un autre petit ours qui s'approchait. Je désirais l'attraper vivant et j'attendis qu'il fût plus près. Mais quand il se mit à lécher le sang de l'ours noir, je craignis un accès subit de fureur et je tirai. Il tomba mort.

Tout cela s'était passé en quelques minutes. Mon compagnon, réveillé en sursaut par les coups de feu, accourait pour me prêter main-forte.

Je me rappellerai toujours l'expression de son visage et sa mine étonnée. Il sortait tout étourdi, les yeux gonflés, la carabine en joue comme pour lutter contre je ne sais combien d'ennemis. Puis, à la vue des ours tués, comme je riais de sa surprise, il éclata de rire lui aussi.

L'ours noir poussa un dernier cri et expira, la langue serrée entre les dents.

Nous dépouillâmes aussitôt les trois ours, et après avoir mis les peaux de côté, comme souvenir, la viande, en partie fraîche, en partie fumée, nous donna d'excellents repas pendant plusieurs jours; les chiens en eurent les restes succulents.

. . . .

XXI

AU TRAVAIL

La saison la moins dure tirait à sa fin. L'eau commençait à geler. L'hiver approchait. Dans le Yukon et l'Alaska, il n'y a pas de saison intermédiaire. L'hiver succède à l'été rapidement, brusquement.

En peu de jours, nous étions passés de la lumière aux ténèbres, d'une température plutôt douce au froid intense. Le soleil ne se montrait plus comme durant les mois précédents, alors qu'il se cachait seulement pour deux ou trois heures et que l'aurore suivait presque immédiatement le crépuscule. Dans peu de jours, le soleil ne pa-

raîtrait plus que pour nous saluer et la terre serait couverte de neige et les fleuves seraient glacés.

C'est pourtant la saison propice pour pratiquer des puits le long des petits fleuves.

Quelques semaines après notre installation dans la nouvelle cabane, semaines employées à chasser et à explorer les environs, nous fîmes choix de l'endroit où creuser la mine. Les travaux commencèrent le 25 août.

Nous avions d'abord scié un grand nombre de planches dans des troncs de sapin et nous en avions fait deux monceaux dont l'un devait servir pour la mine et l'autre pour le poêle. Je construisis ensuite deux tours avec leurs plates-formes pour enlever les matériaux, puis des rigoles et des bassins de lavage avec des conduites primitives pour y amener l'eau du fleuve.

En un mois, ces travaux préliminaires étaient achevés.

Le 26 septembre j'étudiai avec plus de soin la position, je traçai le puits près du fleuve, qui, à la surface, était glacé, et j'en établis l'ouverture, d'un mètre de largeur sur deux de longueur, en cherchant à réduire autant que possible le travail d'excavation.

A la superficie, je trouvai de l'herbe sèche et du gravier mêlé à des racines d'arbres et à de la terre grasse; puis jusqu'à un mètre et demi environ de profondeur, du gravier et quelques minéraux.

La terre glacée, très dure et compacte, offrait une grande résistance aux pics, qui, au second ou au troisième coup, étaient épointés; il fallait s'arrêter pour les aiguiser.

Les quelques mois d'été ne suffisaient pas pour dégeler le sol complètement.

Après une couche de gros gravier contenant une grande quantité de pyrite et de mica, je trouvai du sable et de l'argile durcie pendant un mètre, puis, de nouveau, une couche de gravier.

Voici comment le travail était organisé. Le soir, je mettais le feu à une certaine quantité de bois de la longueur et de la largeur du puits. Au milieu se trouvait du petit bois pour que le tout s'enflammât immédiatement; puis venaient une couche de bois sec de moyenne grosseur, une couche de troncs plus gros, puis des branches vertes bien tassées pour maintenir le feu étouffé et le conserver ainsi jusqu'au matin, c'est-à-dire jusqu'à l'heure de reprendre le travail.

Quand le vent soufflait, je couvrais en partie le puits pour régler le tirage; ce procédé était le seul pour faciliter le creusement de ce terrain résistant comme un bloc de cristal.

Le matin, mon compagnon descendait dans le puits avec une échelle et remplissait les seaux, que je remontais à l'aide du cabestan. Mais quoique travaillant bien des heures de suite, on ne creusait pas plus de 30 centimètres par jour.

A environ 7 mètres de profondeur, se présenta une argile noire et fétide. En descendant dans le puits, je m'aperçus que des gaz s'en échappaient. J'allumai alors une chandelle, et en l'approchant des parois, je vis des flammèches s'allumer et s'éteindre au bout de quelques minutes. Jusqu'à la profondeur de 54 pieds, je creusai dans cette argile et détruisis les gaz en y mettant le feu.

Les journées passaient dans une impatiente attente, mais rien n'annonçait la présence de l'or. Chaque jour, plusieurs fois, je procédais à des lavages, mais avec un résultat négatif. L'espérance diminuait à

mesure que le travail devenait plus difficile et la température plus insupportable.

Le thermomètre était descendu à plusieurs degrés au-dessous de zéro. La neige tombait presque sans interruption et, se congelant, s'amoncelait. Dans les courts intervalles de répit, le vent glacé nous apportait jusqu'à 40° au-dessous de zéro.

Dans la cabine, le poêle brûlait continuellement afin de nous réchauffer durant les heures de repos et pour que nous ne fussions pas privés d'eau, qui devenait de la glace dès qu'on l'éloignait du feu.

Et rien n'indiquait encore que nous approchions du but. Pourtant nous étions à 54 pieds sous terre, c'est-à-dire à une profondeur qu'on n'avait jamais atteinte dans le Yukon. Dans les endroits explorés jusqu'alors on avait trouvé la pierre à 6 ou 7 mètres.

Cette idée me tourmentait et je compre-

nais bien qu'il ne me serait pas possible d'arriver à quelque chose durant cette saison.

Comptant trouver l'or à la même profondeur qu'ailleurs, j'avais décidé de pratiquer quatre puits, un à chaque angle du claim, pour les réunir ensuite par des galeries au-dessous du lit actuel du fleuve. Mais le temps commençait à manquer et mon projet devenait chaque jour plus irréalisable.

Toutefois, je persistai, et je continuai à creuser le puits, en avançant de moins en moins et chaque jour plus difficilement.

Le soir on préparait le bois, ce qui n'était pas difficile. Mon compagnon, attaché à une corde que je tenais, mettait le feu, et alors, de toutes mes forces, je le remontais en me servant du cabestan pour qu'il ne fût pas asphyxié par la fumée et les gaz en combustion. Quand je l'avais retiré, pâle et souffrant, à l'embouchure du puits, je me

jetais épuisé sur la neige, et dans un état pire que le sien, je restais là sans pouvoir bouger.

Le soir, réunis près du poêle, nous nous restaurions comme nous pouvions et nous nous livrions aux soins du ménage; avec la farine nous faisions le pain pour nous et nos chiens, nous recousions nos vêtements de travail et nous lavions le linge. Avant de nous endormir nous fumions sous les couvertures la dernière pipe.

L'hiver était à son apogée. Il ne neigeait plus, mais nous avions 60° Fahrenheit et nous ne pouvions travailler que couverts de fourrures et de grosse laine.

XXII

DANS LE PUITS — UNE CARCASSE ANTÉDILUVIENNE — L'OR!

Au bout de 54 pieds, nous trouvâmes encore du gravier mêlé à une argile jaunâtre, et nous étions arrivés à 61 pieds, quand mon compagnon m'avertit qu'il avait trouvé sous la bêche un corps résistant. Je descendis dans le puits. A la lueur de la lanterne, nous vîmes qu'il s'agissait d'un os. En creusant autour pour le débarrasser, nous arrivâmes à mettre à nu un os large de 22 centimètres, long de 49 et épais de 12.

Je compris aussitôt l'importance de cette découverte, et je me rappelai avoir vu des restes semblables au muséum de Seattle,

mais aucun n'était de cette grandeur. D'autres ossements avaient été brisés ou détruits par le feu. Je ramassai néanmoins ceux qui étaient les mieux conservés, et quand je repassai par Dawson, je les fis examiner. L'os était de forme circulaire, d'un diamètre de 18 centimètres sur 4 d'épaisseur. D'un côté, deux pointes se rejoignaient à angle aigu. Des deux côtés se détachaient comme des rondelles portant des arabesques.

Un médecin de Dawson me dit qu'ils appartenaient probablement à la jointure de l'échine de quelque monstrueux mastodonte antédiluvien.

Aucun musée zoologique ne possède d'ossements semblables, et le Dr Rodolf Polson, de Danemark, qui se trouvait à Dawson en mission scientifique, m'offrit de ma trouvaille deux cents dollars que je refusai.

Cette découverte m'avait fait espérer que si l'or se trouvait dans cette région, ce devait être en cet endroit. L'animal certainement avait été entraîné par quelque alluvion et avait été arrêté là où je l'avais ramassé par quelque obstacle. L'or devait avoir suivi la même route que les eaux de l'alluvion ou, tombant par érosion, avait dû descendre avec les eaux des montagnes environnantes.

En effet, je ne me trompais pas.

Avec plus d'énergie je me remis au travail, et, au bout de quelques jours, je crus relever des traces d'or dans des pierres veinées de jaune. Sans interruption, sans repos, avec une tension nerveuse qui ne me permettait plus de sentir la fatigue et les privations, je recueillis une grande quantité de ces pierres, mais les lavages me détrompèrent.

Nous étions arrivés à 63 pieds. Quelques

jours après le pic rencontra la pierre. Ce coup résonna lugubrement dans mon cœur et un découragement immense me prit en pensant à tous les efforts perdus, à tant de souffrances endurées, à la grosse somme d'argent inutilement gaspillée. Ce fut un bien triste jour pour moi; mais en levant les yeux sur mon compagnon, qui me regardait, plus étonné de mon trouble qu'abattu par la désillusion, je sentis mon sang-froid ordinaire me revenir, je me mis à pratiquer une petite galerie en suivant la roche, qui descendait encore d'un côté.

Pendant quatre ou cinq jours, on travailla sans cesse, on creusa avec ardeur. Quand je me jetais épuisé sur mon grabat pour me reposer, une telle conviction s'emparait de mon esprit, que je décidais de résister à toutes les privations et que je me persuadais de ne pas mériter mon sort parce que j'avais la certitude d'avoir bien

dirigé et bien conduit le travail. Durant la nuit, quelquefois, je voyais en imagination l'or couler en ruisseau, et alors je respirais avec soulagement, et des songes lumineux m'éblouissaient jusqu'au moment du mélancolique réveil.

Les nuits se suivaient, et je passais par d'horribles alternatives de cauchemars et d'espérances, étendu, dans le froid intense, sur un grabat qui ne reposait même pas les membres des âpres courbatures de la veille.

Dès que j'eus commencé le percement de la galerie, à quelques pieds à peine, je rencontrai du sable rougeâtre mêlé de pyrites, de mica et de quelques granules de fer. Je courus aussitôt faire le lavage. Mon compagnon assistait à l'opération et tous deux nous regardions d'un œil attentif.

Quand le lavage fut terminé, quelques parcelles d'or s'étaient déposées au fond de la cuvette.

A cette vue, nos visages attristés s'éclaircirent. Nous espérions qu'enfin, après tant de travail, tant de fatigue, nos efforts allaient être couronnés de succès.

Nous étions tout près de l'or.

Ce jour-là, nous nous accordâmes un peu plus de repos et, pour nous donner des forces, nous attaquâmes nos provisions les meilleures.

Le lendemain, après avoir préparé ce qui était nécessaire pour le lavage, nous pensâmes à faire communiquer la petite source qui jaillissait auprès de notre cabane avec la mine. Mais l'eau n'avançait pas, épaissie qu'elle était par les glaçons, et il nous fallut renvoyer le lavage à une saison plus propice, comme font les mineurs. Croyant que nous aurions plus de travail que nous n'en pourrions faire, nous n'avions négligé aucun préparatif.

Nous creusions environ pendant quatre

heures, puis mon compagnon remplissait les seaux de sable que nous entassions à l'ouverture.

Quand il faisait obscur et qu'il était impossible de se livrer à ces opérations, nous préparions la mine pour le lendemain.

Nous creusâmes dans ce sable aurifère pendant quatre jours, en avançant d'environ 20 centimètres par jour. Le cinquième, le pic heurta de nouveau contre le roc; l'or était fini. Mais je ne me donnai pas pour vaincu, et je fis des trous en sens longitudinal en creusant jusqu'à 7 ou 8 mètres. Le sable disparaissait au fur et à mesure qu'on avançait, puis la pierre apparaissait. En certains points, je trouvai adhérant à la roche de la glaise jaunâtre, qui, au contact de l'air froid, devenait dure comme du fer.

Il me sembla inutile de perdre davantage de temps dans des tentatives ultérieures. Certes, il était triste de renoncer, quand

tout nous permettait d'espérer une meilleure fortune. Après tant de tourments, tant d'angoisses pour atteindre à la source de la richesse dans les entrailles de la terre, en luttant contre les éléments, contre le sol et son climat, alors que notre cœur palpitait de joyeuse espérance, la source tarissait, disparaissait, comme épuisée par la même fatalité qui nous avait conduits jusque-là.

A contre-cœur nous abandonnâmes le travail, et, comme beaucoup de temps s'était écoulé, il fallut aussi renoncer à faire d'autres puits et nous commençâmes le lavage de la matière récoltée.

Cela ne demandait ni de longs mois ni de grosses fatigues. Le procédé fut très simple. Nous élevâmes sur le lieu trois parois de branches et de troncs d'arbres que nous recouvrîmes d'un toit afin de nous protéger contre le froid; du côté ouvert nous formâmes un petit bûcher de bois et,

en le tenant toujours allumé, nous pouvions liquéfier la glace et recueillir l'eau dans une cuvette pleine de minerai.

Les parties les plus légères étaient entraînées par l'eau ; au fond restaient, après des ablutions répétées, les corps les plus pesants et l'or. Alors, avec le crible, nous procédions à la sélection des corps les plus petits en rejetant les plus gros, les inutiles, et en choisissant tous les morceaux d'or de considérable grosseur. Puis tout le restant était jeté dans le mercure, qui, peu à peu, attirait les plus minimes paillettes et les pépites d'or.

En peu de jours, nous nous débarrassâmes de tout le sable inutile. D'un côté nous avions de l'or très pur à l'état naturel, comme il avait été produit par les érosions, en pépites de trois ou quatre grammes ; de l'autre, un tas de petits morceaux d'or amalgamés avec le mercure.

Pour débarrasser l'or du mercure, nous versions, peu à la fois, une partie de l'amalgame dans un sac en peau de daim, que nous serrions et tordions très fort en appuyant vers le fond, d'où le mercure sortait en petites gouttelettes à travers la peau. Dans le sac il ne restait que l'or, un peu noirci.

En quelques jours, tout le fruit de l'exploration était enfermé dans six sacs de peau et leur valeur au poids me couvrait à peine des grandes dépenses que j'avais faites : il y avait environ 20 kilos d'or, soit près de 75,000 francs.

Cela ne constituait pas une fortune, mais j'étais content d'avoir réussi en partie, puisque j'avais trouvé la mine et que j'en avais tiré quelque chose. Ma satisfaction était d'autant plus grande qu'elle tenait directement à ma profession. Un mètre de plus ou de moins à droite ou à gauche dans

le percement du puits aurait peut-être suffi pour ne rien trouver et tous mes efforts auraient été vains.

Voilà pourquoi tant de malheureux doivent s'en revenir, après tant de fatigues, les mains vides et le désespoir au cœur. Voilà pourquoi tout le monde ne peut tenter semblable entreprise.

On ne trouve pas là-bas l'or à tonnes, comme le gouverneur Ogilvie l'a claironné dans des journaux et dans des livres.

Il y a de l'or, certainement, mais seulement de petits gisements produits par des érosions difficiles à trouver.

Tout ce que l'on a écrit sur cette région est une légende scandaleuse.

Le docteur Dawson, explorateur du gouvernement canadien en 1897, a publié un livre dans lequel il a dépeint le territoire du Yukon tout reluisant d'or, d'argent, d'autres métaux précieux, décrivant ce ter-

ritoire comme destiné au plus grand avenir parce qu'il renfermait les plus riches mines du monde. Tout cela est une mystification indigne et intéressée.

Le Yukon, pour le moment, ne fait que ruiner des milliers d'individus, et jamais, à mon avis, ce ne sera la terre promise.

Strickland, un inspecteur de police, a raconté aussi avec une impudente audace les merveilles prétendues du Klondike; il est allé jusqu'à parler de centaines de ruisseaux aurifères pas encore exploités. Le professeur Muir, de son côté, a avancé qu'il y a dans le Yukon et l'Alaska une étendue sans fin où l'or est disséminé, où il ne faut pas de fatigue pour le recueillir.

Tout cela est faux, je le répète.

Le professeur Muir, à qui on prête foi plus qu'aux autres, parce qu'il est un savant de quelque renom, s'est enrichi en exploitant l'Alaska avec la plume, non avec le

pic; l'Alaska lui a rapporté par les récits fantastiques qu'il a su en faire. Pourquoi ne s'est-il pas rendu au Yukon, qui était à sa portée; pourquoi ne s'est-il donc pas emparé de cet or qu'il prétend si commun là-bas, au lieu d'y envoyer les autres?

Ogilvie, lui, déclare effrontément qu'il y a une masse d'or dans le Klondike et surtout dans les vallées, dites *creeks*, où il suffirait de creuser à 4 ou 5 mètres de profondeur pour trouver l'or quand il n'est pas répandu à la surface du sol ou à la profondeur d'un mètre seulement sur la pierre. Cette zone très riche, ajoute-t-il, est illimitée et en certains endroits, d'un seul plateau de gravier, on extrait pour 500 dollars d'or. Bref les cabines des mineurs devraient en peu de temps se remplir de richesses fabuleuses.

Mensonge.

Et pourtant comment n'aurait-on pas cru

ces illustres explorateurs? Qui pouvait, mieux qu'eux, connaître cette région?

Les crédules accoururent aussitôt et furent victimes de la plus inhumaine spéculation. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que l'on a écrit sur l'Alaska et le Klondike. J'ai examiné les fleuves, les ruisseaux, les montagnes; je me suis enfoncé dans le district du Klondike et de l'Indiana; j'ai, au prix de voyages très difficiles, visité les *creeks* vantés, au milieu des glaces et des neiges, sur la fin de l'hiver; j'ai parcouru des centaines de milles en trouvant à peine de quoi vivre, en courant plusieurs fois le risque d'y laisser la vie : je n'ai rien vu qui pût donner raison aux mystificateurs.

La vérité, j'en suis certain, est plutôt triste; on m'accusera peut-être de briser des espérances, mais je serais heureux si, au prix des privations et des fatigues que j'ai

souffertes, je pouvais détourner un seul de mes semblables d'illusions mortelles.

Dans le Bonanza Creek, on a trouvé l'or à une profondeur de 15 à 23 pieds; dans l'Eldorado, où l'on place les plus riches gisements, il a fallu arriver à 25 et 27 pieds, de même qu'au Pure Gold, au Hunker Creek, au Gold Bottom, au Last Change, au Bear Creek.

A l'Old Gold, au Hat Creek, il fallut creuser jusqu'à 42 et 48 pieds; au Skohum, jusqu'à 60.

Dans le district de l'Indiana, au Dominion Creek on trouva l'or à 18 et 25 pieds de profondeur; à l'Eureka, au Sulfur, au Calder Creek, à des profondeurs de 25 à 48 pieds.

Au Gold Run, le terrain aurifère était à une profondeur moindre; mais nulle part et jamais l'or n'a été rencontré avant 15 pieds.

Dans mon claim de Leotta Creek, le puits, comme je l'ai dit, a dépassé 63 pieds. Il est vrai que ce fut le puits le plus profond de tous ceux qui jusqu'alors avaient été creusés, mais il est vrai aussi qu'on n'est pas arrivé partout aussi facilement à toucher la pierre nue sans descendre à une profondeur considérable et sans fatigues ou dangers trop graves.

Ce qui importe surtout, c'est le fait que, sur tant de milliers d'essais et de puits pratiqués, très rarement les travaux ont eu un résultat heureux, et presque jamais ils n'ont compensé les sacrifices faits.

Durant l'hiver et l'été 1898 et les premiers mois de 1899, pendant tout le temps de mon séjour sur le territoire du Yukon, j'ai constaté personnellement le résultat négatif d'un très grand nombre de tentatives.

A mon départ, il ne restait que peu d'endroits à explorer, endroits où, comme ail-

leurs, on ne trouvera qu'une minime quantité d'or.

Où donc est cette large et opulente zone que décrit Ogilvie? où sont les richesses de ce territoire désolé?

Dans ces cabines qu'Ogilvie nous décrit pleines de tonnes d'or, je n'ai rencontré que de pauvres gens en haillons sales, des larves d'hommes, souvent dévorés par les insectes, mal logés, mal nourris, dans l'état le plus misérable.

Mon cœur se serrait de douleur devant la misère de tant de malheureux qui, souvent, ayant épuisé leurs provisions, ou s'étant perdus dans les glaces, ne devaient plus revoir leur famille.

Seul, le vent furieux du nord passe sur leurs tombes que les neiges éternelles recouvrent de leurs linceuls blancs.

On a écrit pourtant que le salaire journalier de l'ouvrier dans le Yukon varie de

10 à 15 dollars, alors qu'à Dawson, à l'hôtel Fairwew, on engage des ouvriers à 65 écus seulement par mois pour le travail des mines.

Et en parlant du climat de l'Alaska, on a eu soin d'en atténuer la rigueur.

Bref, dans tout ce qu'on a dit de cette région, il n'y a que mensonge.

XXIII

LA VIE DU MINEUR

Durant les travaux de la mine, il ne m'arriva aucun accident. Les quelques heures de jour étaient consacrées au travail d'excavation. Quelquefois, quand le froid faisait descendre le thermomètre, on ne sortait de la cabane que pour préparer le bûcher de bois qui servait à ramollir le sol dans le puits, et nous restions auprès du poêle, qui brûlait continuellement.

Nous passions notre temps à recoudre nos vêtements, mais sans pouvoir les laver, parce que l'eau gelait dès qu'on l'éloignait du feu; souvent même il arriva que nos vêtements restèrent pris dans l'eau glacée.

Cet empêchement nous ennuyait beaucoup, car la laine retient facilement les insectes dont nous voulions éviter la compagnie.

Dans ces journées de froid et d'ennui, nous nous asseyions l'un près de l'autre, devant le feu, et nous nous rappelions les journées chaudes et rémunératrices du Transvaal.

Notre conversation était naturellement coupée de longs silences, et alors notre pensée errait au loin.

Pendant les nuits rigoureuses, il fallait se lever plusieurs fois pour alimenter le feu afin que le poêle ne s'éteignît pas, — ce qui pouvait nous coûter la vie. De temps en temps, nous sortions de la cabane pour surveiller le feu du puits.

La blanche lune du nord éclairait notre route sur l'étendue laiteuse de neige.

Dans le mois de novembre, une longue bande lumineuse dessine l'horizon vers le

nord. Cette bande augmente d'intensité du côté du pôle, tandis que les extrémités vont s'éteignant en clarté vaporeuse. A cette lumière douce et constante, presque chaque nuit, succède, pour peu de temps, à l'improviste, un très vif éclaboussement de couleur jaune s'étendant sur le ciel comme un gigantesque éventail qui s'ouvre et dont les rayons décrivent de capricieuses volutes jusqu'à ce qu'ils se détachent en petits nuages qui semblent retomber en une fine pluie d'argent.

Pour mieux observer ce phénomène féerique (Northern Light), la Lumière du Nord, une fois, sur une petite hauteur, je manquai avoir les pieds et les mains gelés ; il me fallut courir comme un fou, en sautant et en me roulant sur la glace pour accélérer la circulation du sang.

Le Fahrenheit marquait 60°, c'est-à-dire le froid maximum durant cette saison, froid

auquel on ne peut résister qu'en se couvrant de vêtements spéciaux. Les peaux sont une excellente défense contre de telles températures. Je portais sur la chemise et les pantalons de peau de cerf très fine des pantalons et des gilets de laine; souvent, sur la laine, j'enfilais un manteau de peau d'ours. Un capuchon fourré m'enveloppait la tête, avec deux trous seulement pour les yeux, et par-dessus je portais un gros bonnet de veau marin. Aux pieds, quatre paires de bas écossais, sur une autre paire de chaussons, le tout couvert de chaussures très légères et très douces de peau de daim.

Aux mains, des gants de laine double en forme de bourse pour tenir les doigts serrés, et par-dessus une autre paire de gants en peau de cerf. C'est seulement ainsi qu'on évite le danger d'être gelé quand la température tombe au-dessous de 15°.

Ce qui épouvante le plus les voyageurs dans ces régions, c'est d'être surpris par les vents mortels du nord et de l'ouest. Ces vents soufflent surtout en novembre et en février, et il est alors très imprudent de voyager.

Un vieux du Klondike me disait : « Je ne crains pas le froid le plus intense, mais si j'étais pris en voyage par le vent du nord, je suis certain que ça me tuerait. »

Heureusement ces vents ne sont pas de longue durée et on peut les éviter.

Pendant l'été, au contraire, le climat est assez doux. Le soleil, qui brille presque pendant tout le jour sans se cacher, hâte la floraison des arbres et des plantes, et le thermomètre marque souvent une température de très peu inférieure à celle de l'Italie.

Durant ces quelques mois nul besoin de se couvrir de peaux ; un bon vêtement de laine suffit. Il faut pourtant porter des

chaussures de caoutchouc à cause de l'humidité constante, garder un masque sur le visage et des gants pour ne pas souffrir des piqûres des insectes qui, en cette saison, pullulent. Au lieu de coucher dans des cabines, il vaut mieux, par propreté, s'installer sous la tente.

A cette époque de l'année, il y a peu de pluies et rarement d'orages. Entre juin et juillet, les pluies qui tombent ne sont ni longues ni torrentielles. En un an, je n'ai compté que neuf jours de pluie et peu d'orages, avec des éclairs courts et lents et des coups de tonnerre sourds et étouffés comme s'ils venaient de grandes distances. Aux pluies succède quelquefois un immense et lumineux arc-en-ciel.

A l'apogée de la belle saison, quand le soleil resplendit pendant des vingt heures de suite, le Fahrenheit monte jusqu'à 80°. L'atmosphère ne s'obscurcit jamais complè-

tement, parce que le lever et le coucher du soleil confondent le crépuscule avec l'aurore.

J'ai pu constater du sommet du fort Yukon que le soleil ne disparaissait que pendant quinze à vingt minutes pour remonter aussitôt. Ce qu'il y a à craindre, ce sont les rapides changements de température. Je me rappelle qu'une fois, en novembre, le Fahrenheit, qui, le matin, marquait 70° au-dessous de zéro, s'éleva vers midi jusqu'à 10° de chaleur; il tomba une pluie très fine et le soir le thermomètre retombait à — 70°.

Dans les quatre mois d'été cependant, de la première moitié de mai presque jusqu'à la fin de septembre, le thermomètre est rarement au-dessous de zéro, et ce changement de température est cause de graves maladies, quelquefois de décès.

L'hiver est horriblement long. Vers la

fin d'août, il commence à neiger et peu à peu le soleil disparaît; en septembre, les mers, les lacs, les fleuves, les ruisseaux se ferment à la navigation et on ne peut voyager qu'en traîneau. La neige atteint plusieurs mètres de hauteur, se congèle, et c'est l'hiver polaire dans toute sa rigueur et sa nuit.

XXIV

UNE PARTIE DE CHASSE
MON DÉPART DU LEOTTA

On était à la moitié de décembre. Un jour, pour rompre la monotonie de notre existence, je voulus tenter une partie de chasse et j'invitai mon compagnon à me suivre. A peine sortis de la cabane, nous nous dirigeâmes vers la montagne, en quête de gibier. Les bouquets de grands arbres blancs comme des fantômes se faisaient de plus en plus rares et disparaissaient au sommet, semblable à une tonsure pelée de capucin. On a justement donné à cette montagne le nom de Pelée.

Notre désir de nous procurer de la

viande pour Noël, qui approchait, ne fut pas satisfait ce jour-là. Après avoir battu la montagne pendant plusieurs heures, il nous fallut rentrer bredouilles sans même avoir déchargé nos carabines. Même résultat le lendemain. Le troisième jour, nous prîmes la direction de la vallée. Nous marchions depuis longtemps au milieu de plantes noueuses, où brillaient des stalactites, et nous allions revenir sur nos pas, quand nous aperçûmes des traces récentes de gros animaux. Mais il se faisait tard et nous renvoyâmes la chasse au jour suivant.

Bien armés et avec de grandes précautions, nous revînmes au même endroit, et en suivant les traces, vers midi, je découvris, à peu de distance de nous, dans la forêt vêtue de blanc, un *gariboo* et un renne de la grosseur de nos taureaux.

A première vue, ces deux animaux pourvus d'énormes cornes très hautes, élargis-

sant démesurément les pointes effilées, me firent peur. Mais peu à peu, cette première impression s'effaça. Nous nous glissâmes derrière les arbres, de façon à nous approcher peu à peu, et je visai le gariboo, pendant que mon compagnon mettait en joue le renne. Les deux coups partirent presque en même temps, mais un seul animal tomba.

Le renne, étourdi par les coups de feu, tournait sur lui-même, ne sachant quelle direction prendre. D'une seconde balle je brisai une de ses cornes superbes, pendant que mon compagnon le frappait à mort.

Après avoir admiré notre riche butin, nous le dépeçâmes et transportâmes en traîneau jusqu'à la cabane une abondante provision de chair succulente.

Le lendemain, nous retournions sur le théâtre de nos exploits cynégétiques pour prendre le reste de notre chasse, mais, à notre grand étonnement, nous ne retrou-

vions qu'un tas d'os. La chair avait été dévorée, et en rentrant avec les cornes seulement, nous relevâmes de nombreuses traces d'animaux qui, pendant la nuit, avaient fait bombance.

La semaine suivante nous fêtâmes Noël par un dîner excellent et avec quelques petits verres de wisky : — la dernière bouteille, que nous avions conservée pour la circonstance.

Mais le 1er janvier 1899, je ressentis de fortes douleurs aux jointures et au côté, et je redoutai de rester plus longtemps dans cette région. Mon compagnon, toujours solide, voulait tenter la fortune une seconde fois. Mais, me sentant malade, je préparai un traîneau, je le chargeai de provisions et de fourrures et, les larmes aux yeux, nous nous séparâmes, après avoir vécu tant de mois ensemble, de la même vie, dans un lieu désert, au milieu de souffrances de

toutes sortes. Nous ne nous disions pas adieu, mais au revoir à Dawson, où mon compagnon devait venir durant la bonne saison.

Je plaçai sur le traîneau mon sac, mes armes, quelques outils, un petit poêle portatif, et pendant que mon compagnon me saluait encore, je me mis à remonter le Leotta en me dirigeant vers les sources du fleuve Hunker.

XXV

UNE TRISTE HISTOIRE

Les chiens obéissaient à ma voix et exécutaient chaque ordre que je leur donnais. Ils faisaient à peine deux milles à l'heure en montée, mais quand le terrain était très ardu, il fallait que je descendisse du traîneau et que j'aidasse, avec une corde passée autour de la taille, à tirer la charge. Quand, au contraire, la descente se faisait rapide, je détachais les chiens et laissais le traîneau glisser tout seul, en le guidant avec un gros bâton qui servait aussi de frein. Les chiens me suivaient en courant.

En plaine, le traîneau filait vite à une rapidité de 6 milles à l'heure, parcours que

j'atteignis également sur les fleuves glacés.

Je fis dans un seul jour la courte distance qui sépare le Leotta de l'Hunker; puis, pendant plusieurs jours de suite, je tournai autour de petits affluents de l'Hunker en recueillant des nouvelles des mineurs qu'à de longs intervalles je rencontrais dans les vallées. L'Hunker serpente entre des collines et va se jeter dans le Klondike. On l'a exploré dans tous ses alentours et on a trouvé des gisements de quelque importance, mais ils seront rapidement épuisés.

De temps en temps, je demandais l'hospitalité dans une cabane d'Esquimaux qui m'offraient, pour quelques pépites d'or, des vivres pour moi et mes chiens. C'est d'eux que j'appris que ce même hiver-là on avait trouvé deux hommes gelés pendant qu'ils tiraient un traîneau. Beaucoup de mineurs avaient perdu un pied ou les deux et avaient eu les mains et les doigts gelés.

En faisant le tour du mont Dome, qui est très élevé, je passai dans le Dominion et je rencontrai un petit fleuve et les ruisseaux qui s'y jettent.

J'entrai ensuite dans l'Indian Creek, parsemé de cabanes et de cabines presque enfouies sous la neige à côté de petits canaux. Elles s'élevaient à quelques centaines de mètres l'une de l'autre; mais la plupart d'entre elles étaient vides; les autres étaient habitées par de pauvres mineurs qui travaillaient dans des puits stériles.

Ah! si Ogilvie avait vu de ses yeux cette épouvantable misère, il n'aurait certainement pas écrit tant de mensonges, causes de tout ce mal. Mon cœur se brisait à la vue de ces malheureux qui, de leurs mains décharnées, fouillaient ce sol, à la recherche de l'or qu'ils ne peuvent trouver parce qu'il n'existe pas.

Parfois, bien rarement, je rencontrais des

gens qui étaient, jusqu'à un certain point, satisfaits de leur sort et de leur travail.

Ma santé s'était un peu remise et cette façon de voyager me plaisait beaucoup.

J'allais de-ci de-là, dans la curiosité de tout voir, de passer d'un endroit à l'autre, glissant rapidement sur la glace, en quête de renseignements. Et je revins ainsi jusqu'au Dome. En passant par le ruisseau Too Much Gold, j'appris d'un mineur qu'au claim n° 50 il y avait un homme seul, malade, sans aide et presque sans nourriture. Poussé par un sentiment d'humanité, je m'y rendis.

Il était deux heures de l'après-midi. Je frappai à la porte et une voix faible me répondit. A peine avais-je dépassé le seuil qu'une odeur écœurante me prit à la gorge. On ne voyait rien dans l'obscurité. J'allumai un morceau de chandelle et j'aperçus assis sur un tronc d'arbre, auprès d'un poêle

tout près de s'éteindre, un homme émacié qui me fixa de ses yeux surpris et caves. Cette vue ranima mes colères contre les brigands qui poussent à la mort tant de pauvres gens.

Je lui offris du thé, du lait concentré et des biscuits. Je ravivai le feu, et le malheureux me tendit alors sa main tremblante et fondit en larmes. Moi-même, je me sentais le cœur oppressé devant ce miséreux qui me raconta ses aventures.

Il se nommait Tooley; il venait de Kalamazoo dans l'Etat de Michigan, où il avait femme et enfants. Il était parti plein d'espérance, emportant avec lui tout l'argent qu'il possédait et qui lui suffit à peine pour payer les énormes droits d'entrée de l'Alaska sur le territoire du Yukon.

« Arrivé là, me dit-il, après les souffrances que vous avez dû endurer, vous aussi, je cherchai à ouvrir un puits. Quand

je me mis au travail, j'avais encore des provisions, mais pas en quantité suffisante, parce qu'une partie de mes vivres avaient été confisqués à Dawson, l'argent me manquant pour payer les taxes. En vivant misérablement, je continuai mon travail. Mais il fallut bientôt le suspendre. J'étais vaincu par les privations, la fatigue, le froid et le découragement. »

Et en me disant cela, il sanglotait comme un enfant.

« Il ne me reste plus, continua-t-il, que trois ou quatre livres de haricots, une demi-livre de café, et c'est tout. Je ne me tiens plus sur mes jambes; je vis depuis quelques jours dans l'obscurité et je n'ai plus qu'à mourir. »

Il s'était un peu restauré et j'avais pris une résolution. Le lendemain, je viendrais le chercher et j'interromprais mon voyage pour le transporter à Dawson, où je le fe-

rais recevoir à l'hôpital. Je lui dis que je passerais la nuit avec lui et que le lendemain nous partirions ensemble. Il m'écouta avec attention, puis, saisi d'un accès de joie, il voulut se lever pour m'embrasser : ses jambes faibles et gonflées flageolèrent, et il retomba lourdement sur le tronc, où il resta comme cloué. C'était encore une victime du Klondike. Après avoir attisé le feu, je l'aidai à s'étendre sur son grabat et le couvris avec mes fourrures; puis je m'étendis à côté de lui en l'enveloppant dans mes couvertures, et je m'endormis, réveillé de temps en temps par les plaintes du malheureux.

A trois heures du matin, je préparai le déjeuner, je le fis manger, et, en le portant dans mes bras, je le déposai dans le traîneau. Il ne cessait de me remercier.

A cinq heures nous étions en voyage. La longue bande lumineuse du nord éclairait

notre route et les chiens couraient, agiles, sur la glace du fleuve.

Le thermomètre Fahrenheit avait baissé jusqu'à 53° et il faisait un froid intense.

Nous descendîmes le fleuve Hunker, bordé de cabanes ensevelies sous la neige, puis nous continuâmes par le Klondike pendant que les arbres noueux couverts de neige et les collines de glace semblaient fuir en sens contraire.

Plus rien de la belle végétation estivale. Les sapins, les vallées vertes, les montagnes sombres que recouvraient naguère les plantes, dont les cimes brillaient au soleil avec des reflets de diamant, reposaient sous l'immense suaire de glace dans un calme de mort. Dans quelqúes mois, tout cela quitterait son manteau funèbre pour revenir à la vie. Les fleuves et les torrents reprendraient leur cours et leur murmure, la verdure réapparaîtrait. De nouveaux explorateurs arri-

veraient de régions lointaines en traversant des fleuves et des mers, soutenus par l'espérance de faire fortune.

Mais pour ceux qui se trouvaient là, le soleil nouveau ne resplendirait pas. Dans leurs cœurs découragés, aucun espoir ne germait plus sous l'amertume et le découragement.

En suivant ces tristes pensées, j'animais les chiens de la voix, et en glissant rapidement sur la glace, nous atteignions Dawson à cinq heures du soir. Les bonnes bêtes avaient fait un vrai tour de force.

XXVI

DE RETOUR A DAWSON

A Dawson, j'accompagnai le malade au Klondike Hotel; je lui donnai à manger et un peu d'argent. Le pauvre Tooley eut à peine la force de me remercier et s'endormit, épuisé. Ce voyage précipité, malgré le soin que j'avais eu de lui prêter mes couvertures et mes fourrures pour le garantir contre le froid, l'avait absolument abattu; mais il était sauvé.

J'allai coucher au Yukon Hotel, où, avant de m'assoupir, je pus me répéter, comme Titus, que, pour une fois, je n'avais pas perdu ma journée.

Le lendemain, je me rendis chez le colonel Steel, chef de la garnison de Dawson, et lui recommandai le pauvre Tooley. Il me présenta le docteur Tompson, médecin du gouvernement, qui vint aussitôt avec moi visiter le malade. Il le trouva atteint du scorbut. Mais il n'y avait pas de place à l'hôpital. Le docteur me dit : « Que puis-je y faire ? L'hiver, cette année, a été plus rigoureux que d'habitude et nous avons eu un nombre de malades plus considérable. De plus un incendie a détruit un tiers de la ville de Dawson, de sorte que le gouvernement en ce moment ne peut venir en aide à tous ceux qui en ont besoin. »

Ce docteur, pourtant, était un homme de cœur. Tout en parlant, il s'était mis à écrire. Quand il eut fini, il me tendit une lettre en me disant de la porter au docteur John Brown, secrétaire du gouverneur, qui, peut-être, pourrait faire quelque chose.

Brown m'envoya à M. Lithgow, contrôleur du Yukon, à qui j'exposai la triste situation de Tooley. Le contrôleur me demanda : « Cet homme a-t-il des provisions et de l'argent ? » Je répondis que le malheureux n'avait rien. « D'où vient-il ? — De Kalamazoo, dans le Michigan. — Alors, adressez-vous au consul des Etats-Unis, qui doit s'occuper de ses compatriotes indigents. »

A cette réponse, je m'indignai et ne pus m'empêcher de m'écrier : « Il n'est pas question de nationalité dans ce cas, mais d'humanité, monsieur Lithgow. Moi, je suis Italien, et par conséquent très éloigné du pays de ce malheureux, pourtant, dès que j'ai appris qu'un homme se mourait sans secours dans sa cabine, j'ai interrompu mon voyage pour courir à lui, et je l'ai apporté ici, espérant que votre gouvernement devait aide et protection à tous ceux dont il tire des taxes énormes en les trompant,

pour les abandonner ensuite comme des chiens! » Ce disant, je tournai les talons, et je sortis du bureau.

Voilà l'espèce de fonctionnaires que le gouvernement canadien envoie dans ces régions, — gouvernement qui avait pris sous forme de droits ou de taxes tout l'argent de Tooley et l'avait réduit à la misère.

J'allai chez le colonel Mac Cook, consul des Etats-Unis, que je trouvai en compagnie de M. Alf. Bartlett. Ils s'émurent vivement à mon récit et blâmèrent la conduite de M. Lithgow.

M. Bartlett écrivit quelques lignes et me dit : « Veuillez, si cela ne vous dérange pas, accompagner vous-même le malade à l'hôpital de Sainte-Marie. » Je remerciai et m'éloignai, heureux d'avoir enfin rencontré des personnes de cœur.

Tooley fut reçu avec beaucoup d'affabilité par le révérend P. Judge, qui le prit

sous sa protection. Ce missionnaire catholique, à l'aspect vénérable, exerçait là, sans souci du danger, son ministère de charité, dispensant à tous soins et consolations. C'est avec les aumônes qu'il avait recueillies que l'hôpital avait été construit, et il y prodiguait son infatigable zèle. Malheureusement sa fibre délicate était atteinte, et j'eus le profond regret d'apprendre quelques jours plus tard qu'il était mort. Le P. Judge aussi était une victime du Klondike.

Cette noble existence s'était éteinte après avoir assisté tant de malheureux dans leur agonie poignante, après avoir répandu paternellement et avec sainteté des paroles d'encouragement et de bénédiction, après avoir déversé sur tant de malheureux les trésors inlassables de sa charité chrétienne et les dévouements de son altruiste pitié.

XXVII

SÉJOUR A DAWSON
LE RÉCIT DE L'INCENDIE

Les cabines de Dawson épargnées par l'incendie étaient encore couvertes de neige. Les habitants ne sortaient que rarement et en cas de besoin urgent. Quand on les rencontrait dans les rues, on ne pouvait distinguer si c'étaient des hommes ou des femmes, tant ils étaient couverts de vêtements et de pelisses. Sur le fleuve glacé arrivait de temps en temps un traîneau de mineurs venus aux provisions. Le vent du nord soufflait en rafales impétueuses transportant des tourbillons de poussière de glace. Ce vent, en passant sur la neige des

montagnes, soulevait des nuages glacés qui mettaient tout voyageur dans l'impossibilité de continuer sa route. Dans ses rafales, on meurt par le froid ou l'asphyxie.

Les chemins étaient couverts d'une couche de glace, de sorte que je m'aventurais seul jusqu'à quelque public house pour avoir des nouvelles. Les public houses de Dawson sont très peu nombreux et se ressemblent tous : une cabine de quelques mètres de long, et moins large que longue; autour des parois, des bancs rabotés, et, devant, des tables étroites; au milieu, un grand poêle qui brûle nuit et jour durant les longs mois d'hiver; au fond, une étagère pour les bouteilles de liqueurs, de vin et de bière. Derrière cette étagère est généralement dissimulée une petite pièce qui sert aux rendez-vous secrets et donne au patron ses plus gros bénéfices. Au plafond est suspendue une lampe fumeuse qui éclaire à peine

la cabine où l'air est raréfié. Quand j'y entrai pour la première fois, je trouvai un policier étendu dans un coin avec un verre vide devant lui. Il avait à la bouche une pipe d'où s'exhalait un parfum nauséabond. Dès qu'il m'aperçut, il se frotta les yeux et se redressa; mais rassuré aussitôt, il reprit sa position commode. Au bout de quelques minutes, il s'approcha de moi et je lui offris de la bière. Il était causeur; il me donna sans difficulté tous les renseignements que je lui demandais, et n'épargna naturellement ni le gouvernement ni les gouverneurs qui, selon lui, volaient à main que veux tu, sans permettre aux pauvres policiers d'en faire autant. Il me raconta toutes les misères qu'il avait vues, tous les abus de pouvoir, toutes les angoisses que les mineurs ont à supporter. Il me décrivit dans tous ses détails l'incendie qui avait détruit une partie de Dawson quelques mois aupara-

vant. Deux femmes de mauvaise vie s'étaient prises de querelle dans un public house; l'une d'elles avait lancé à sa rivale une lampe à pétrole qui avait, en quelques minutes, mis le feu à la cabine; les flammes s'étaient propagées aux cabanes voisines, chassant ceux qui eurent le temps de s'enfuir, brûlant les autres. Dès que l'incendie avait éclaté, me narra le policier en absorbant sa bière, ç'avait été une course empressée de tous les employés et de tous ceux qui avaient compris le danger imminent. On essaya d'éteindre le feu; mais les flammes domptées d'un côté se rallumaient d'un autre, et cabines et cabanes étaient si près l'une de l'autre qu'il n'y avait pas moyen de circonscrire le sinistre. Les deux pompes du commandement ne suffisaient pas. On avait fait un trou profond dans le fleuve pour avoir de l'eau, mais le vent attisait les flammes. Alors on prit la décision

de faire la part du feu et de protéger la partie opposée de la ville.

Les dégâts furent évalués à cinq millions de dollars. Une partie de la population fut ruinée et resta sans abri à une époque où l'hiver s'annonçait plus rigoureux que les précédents.

Le gouvernement fit construire de grandes cabanes où se réfugièrent ceux qui restaient sans logis et que le typhus et le scorbut décimèrent. Beaucoup de malheureux périrent de froid faute de vêtements; d'autres moururent de faim et d'épuisement.

Le lendemain, je me rendis au bureau du gouvernement pour faire mon rapport sur les travaux accomplis dans mon claim.

Deux journalistes vinrent même me trouver à l'hôtel et voulurent avoir des détails sur le territoire que j'avais exploré, surtout parce qu'ils avaient appris que j'avais été ingénieur dans les mines du Transvaal. Je

leur dis clairement ce que je pensais du territoire et du gouvernement du Yukon, mais ils se gardèrent bien de reproduire intégralement dans le petit journal hebdomadaire de Dawson l'entrevue qu'ils avaient eue avec moi. Ils parlèrent des mines et sur le reste gardèrent le silence.

XXVIII

SUR LE BONANZA
LA CABINE DE JOACHIM MILLER

J'avais résolu de revenir par la voie du nord, mais les fleuves étaient encore glacés et il fallait attendre plusieurs mois avant le dégel.

Je ne voulais pas rester à Dawson dans l'oisiveté. J'étais suffisamment bien portant et je décidai de reprendre mon voyage d'exploration par les petits fleuves Bonanza et Eldorado, les plus fameux pour les découvertes de gisements d'or.

Je préparai donc de nouveau le traîneau, je le remplis de provisions et je remontai le Klondike pendant plus de deux milles.

J'entrai alors dans le Bonanza et je commençai à en étudier les rives, sur lesquelles je rencontrai souvent des cabines de chercheurs d'or.

Un jour, je pénétrai dans une cabine vide où avait habité le célèbre poète américain Joachim Miller. Lui aussi, à la nouvelle de la découverte de l'or, avait été séduit par l'idée de tenter le voyage, et, poussé par son esprit fantasque, il était venu dans ces régions avec deux compagnons. La vie fut dure et fatigante pour cet homme habitué à se servir plutôt de la plume que de la bêche. Il passa l'hiver 1897-98 dans le Bonanza en d'infructueuses recherches.

On raconte beaucoup d'anecdotes sur le séjour du poète en ces lieux. J'ai lu dans sa cabine, dont je m'étais emparé pour en faire ma base d'opérations, des inscriptions écrites par lui avec du gras de jambon et

de la poudre de charbon; — encre singulière pour un poète. Sur la façade, on lisait : « *Old Joachim* » (le Vieux Joachim). Il y avait à l'intérieur trois vieux troncs d'arbres, un vieux poêle disloqué; aux parois, des petites planchettes de bois dont l'une portait : « *Gone, but not forgotten* » (Parti, mais pas oublié); une autre derrière la porte disait : « *Boarders taken by the day, the week, and the scruff of the neck* » (Pensionnaires pris à la journée, à la semaine et à la gorge). Un peu au-dessous : « *Give us this day some better bread* » (Donnez-nous aujourd'hui du meilleur pain). Plus loin : « *Wanted a man with a wooden leg to mash the potatoes* » (On demande un homme ayant une jambe de bois pour écraser les pommes de terre). Sur des boîtes de viande qui s'étaient gâtées, on avait écrit : « *Try our mince pies and prepare to die* » (Goûtez cette préparation et préparez-vous

à mourir). Sur une autre tablette, Joachim Miller, toujours gai, avait laissé cette inscription : « *Let me wash one pan of dirt, then let me die* (Laver un plat d'or et mourir).

En quittant cette cabane où il avait perdu certainement sa bonne humeur, il écrivit sur le seuil : « *No more Klondike!* »

Plus jamais Klondike! Je ne sais si cette phrase du poète contient plus de douleur que d'ironie.

D'après ce que me raconta le docteur John Brown, Miller s'était installé sur la rive du Bonanza, parce qu'il y avait trouvé un morceau de quartz veiné d'or. Il se tourna alors vers ses compagnons et leur dit en plaisantant : « Mes enfants, ici nous resterons, ici nous construirons notre cabine; les écureuils ont choisi ce lieu pour demeure : s'il est assez bon pour eux, il le sera pour nous. »

Il fut forcé plus tard d'en partir sans avoir même pu laver cette poignée de sable aurifère, après laquelle il serait mort content, ainsi qu'il l'écrivait. Il rentra dans sa patrie, riche seulement de quelques éléments descriptifs pour ses compositions poétiques.

Plus de Klondike! Avertissement salutaire à des milliers de malheureux que de fallacieuses espérances illusionnent; exemple d'honnêteté littéraire pour ceux qui, moyennant payement, offrent leur plume aux avides exploiteurs de tant de malheureux.

XXIX

L'ELDORADO

Du Bonanza, je passai sur le petit torrent Eldorado, et, après avoir côtoyé une mince chaîne de montagnes, je remontai jusqu'à la source du Bonanza. En poursuivant plus avant, je me trouvai de nouveau près du mont Dome. C'était peut-être le hasard ou la Providence qui me ramenait toujours là. Du reste, j'avais ressenti je ne sais quelle impression quand, pour la première fois, je m'étais trouvé devant ce mont. Je ne sais pourquoi j'avais toujours eu l'idée que c'était là qu'on pourrait trouver de l'or.

Cette fois, je voulus en tenter l'ascen-

sion. Un matin, je laissai le traîneau dans le bois et, suivi des chiens, que je chargeai de vivres, je commençai l'ascension, difficile parce que la montagne est tout à fait dénudée d'arbres, et je ne marchais qu'avec peine et en glissant sur la glace, malgré les chaussures pesantes et ferrées que je portais. Après deux jours de marche fatigante, je parvins à un plateau qui s'étendait sur un certain espace vers l'ouest. Je fis plusieurs examens et j'essayai de creuser, mais j'arrivai inutilement à la pierre.

J'étais pourtant persuadé que cette montagne devait cacher quelque considérable gisement d'or. Mais où? A quel endroit précis? Je descendis en formant un nouveau projet. Je pensais déjà rester à Dawson jusqu'à l'hiver suivant, et, avec mon compagnon, qui serait venu me rejoindre, j'aurais tenté de creuser un nouveau puits, après avoir engagé des ouvriers pour aller

plus vite. J'observai avec soin les pentes de la montagne du côté de l'est et je fixai même l'endroit où l'on pratiquerait le nouveau puits. Satisfait de mon projet, je me préparais à reprendre ma route vers le Leotta et à regagner ma cabine, où je devais retrouver mon compagnon. Mais depuis deux jours je ressentais une espèce de lassitude avec des douleurs dans tout le corps. Je dus donc reprendre immédiatement le chemin de Dawson. Les nuits passées sur la montagne étaient certainement la cause de ce malaise, quoique j'eusse dormi dans un sac très épais de peau.

Durant mes derniers voyages, j'avais eu plusieurs fois des doigts et les oreilles gelés. Un jour même, je craignis de perdre un doigt, tant la douleur était forte. Heureusement, par des frictions avec de la neige, j'arrivai à rétablir la circulation du sang.

Ma santé était dans un état de délabrement complet. J'arrivai à Dawson absolument exténué. Je fis appeler le docteur Tompson, qui me rassura en me disant que j'avais attrapé des rhumatismes dans les fatigues de mon existence. Je demeurai quelques jours à l'hôtel Yukon, jusqu'à ce que ma maladie me permît de remuer, puis j'allai de nouveau m'installer sur le Bonanza, à sept milles seulement de Dawson, dans une cabine mise gracieusement à ma disposition, dans un endroit salubre, par M. Elie Weare.

Avant de quitter Dawson, je me rendis à l'hôpital Sainte-Marie pour voir Tooley qui, en m'apercevant, pleura de joie et de reconnaissance; il me tendit les bras en m'appelant son sauveur. Il voulut savoir exactement où j'allais et me promit de venir me rejoindre dès que cela lui serait possible.

Le jour même, je faisais transporter dans ma nouvelle résidence les provisions qui m'étaient nécessaires et je vendis les chiens qui ne pouvaient plus me servir et dont l'entretien me coûtait trop cher.

XXX

LA RECONNAISSANCE DE TOOLEY

Ma nouvelle demeure était commode et munie du nécessaire. Je passai les premiers jours dans un repos absolu, espérant ainsi me guérir rapidement de la fatigue douloureuse qui m'épuisait. Mais je ne pus constater aucun mieux ; au contraire, j'allais de mal en pis. La faiblesse augmentait sans cesse, ainsi que les douleurs aux flancs et aux jointures. J'avais affreusement maigri ; ma peau était comme collée sur les os ; je ne pouvais plus me dresser sur mes jambes et, quand il fallait me remuer pour raviver le poêle ou prendre quelque objet, je glis-

sais de mon lit par terre et je marchais à quatre pattes, en souffrant beaucoup. Une fois, il m'arriva de rester exténué au milieu de la cabine, pendant longtemps, tout recroquevillé. Souvent, je perdais connaissance. En rouvrant les yeux, la faible lumière éclairait le drapeau de ma barque que j'avais pendu au mur, je le regardais, et la confiance me revenait. Si ma pensée me reportait vers la patrie bénie ou vers le Transvaal ensoleillé, le découragement m'accablait d'abord; mais bientôt mon ancienne volonté de fer reprenait le dessus et, dans un rêve enchanteur, je me voyais revenant vers le ciel bleu d'Italie, vers l'azur sombre de la mer Ionienne.

C'était une succession ininterrompue de souffrances et d'espérances et les jours passaient et ma santé ne se remettait pas.

Désormais il m'était impossible de retourner à Dawson; je ne pouvais même

plus me préparer à manger et je me nourrissais de conserves et de biscuits que j'avais entassés près de mon lit.

Un jour, j'entendis frapper à la porte. Qui ça pouvait-il être ? Quelqu'un qui me cherchait ? Non, ce devait être une erreur, un rêve ! Pendant mon monologue, Tooley apparaissait devant moi. Il n'avait pas oublié sa promesse. Il fut épouvanté en me voyant dans l'état dont je l'avais tiré. Avec une grande gratitude, il m'offrit ses services, en me déclarant qu'il ferait n'importe quoi pour me sauver. Je le priai de retourner à Dawson et de m'amener un médecin.

Vers le soir, il revenait avec le docteur Hardie, qui me visita et me dit : « Vous avez le scorbut et votre état est assez grave. Il faut donc vous soigner si vous tenez à la vie. » Il me prescrivit de la teinture de fer et me conseilla comme aliment

et comme médicament des pommes de terre et des oignons crus. A cette ordonnance, je ne pus m'empêcher de sourire, quoique je fusse assez triste.

Le docteur me donna un flacon de teinture de fer et je lui demandai combien je lui devais. « Cent cinquante dollars! » N'ayant ni argent monnayé ni billets de banque, je lui indiquai un léger sac d'or et le médecin, dans une petite balance de poche, se pesa à plusieurs reprises de l'or pour la somme qu'il me réclamait.

Tooley repartit avec lui dans le traîneau et, le matin suivant, il venait me réveiller, tout chargé de mes étranges et volumineuses médecines.

Pendant une semaine encore, mon état continua à empirer; mes gencives étaient tellement gonflées qu'elles saignaient et m'empêchaient de mâcher toute nourriture. Mes jambes étaient également enflées et

devenaient noirâtres. Tooley me soignait avec dévouement.

Le docteur Hardie venait me voir tous les cinq jours; il répétait la même prescription et se mesurait les mêmes honoraires.

Au bout de plusieurs semaines, je pus enfin me lever pendant quelques heures de la journée.

Vers le milieu de mars, je reçus la visite de mon ami le docteur Lapierre, qui constata l'amélioration, mais me conseilla de quitter ce lieu dès que je le pourrais. Je lui communiquai mon projet de rester un an encore pour une nouvelle exploration, mais il me déconseilla de persister dans cette idée si je ne voulais pas y laisser la vie.

Quelques jours plus tard, je retournais à Dawson accompagné de Tooley. Amis, connaissances et médecins me déclarèrent qu'il était indispensable de me rapatrier.

J'attendis donc la saison propice dans une cabine, sur les rives du Klondike, auprès de cabanes d'Esquimaux, avec lesquels je vécus le plus possible pour en étudier la vie, la langue et les mœurs.

XXXI

LES INDIENS ET LES ESQUIMAUX DU NORD DE L'ALASKA

Les Esquimaux ou Innuits sout les habitants de l'intérieur de l'Alaska et du territoire du Yukon, des côtes de la mer de Behring et de l'océan Arctique.

Sur les côtes du Pacifique, l'Alaska et le territoire de la Colombie britannique sont habités par les Indiens ou Thlinkits.

Ces deux peuples ont des caractères spéciaux et fort différents.

Les Indiens sont de petite stature, ne dépassant jamais un mètre quarante. Mais ils sont robustes, ont les épaules très larges, la poitrine développée et la tête plutôt

grosse. Ils sont de teint olivâtre, ont la figure ronde et les traits irréguliers, le nez épaté, les yeux en amande, généralement noirs et vitreux, les cheveux foncés et droits comme des baguettes. Beaucoup portent de grossiers vêtements de drap, quelque mauvaise fourrure, et sont assez traitables. Mais ceux qui vivent plus à l'intérieur n'ont qu'une couverture de laine ou de peau serrée à la taille, et sont méchants.

Les premiers, c'est-à-dire ceux qui habitent la côte, se trouvent en contact plus fréquent avec les gens civilisés, parlent bien l'anglais, sont industrieux, vendent les petits travaux qu'ils font avec des racines d'arbre et du jonc. Les barques qu'ils construisent, ou plutôt qu'ils creusent dans un tronc de cèdre, sont très sûres et transportent parfois jusqu'à trente personnes.

Les Indiens de l'intérieur de la Colombie britannique et de l'Etat de Montana vivent

encore presque à l'état sauvage. Ils habitent des cabanes mal construites avec des écorces d'arbres couvertes de boue. Ils s'abîment horriblement le visage par des tatouages et regardent avec méfiance les visiteurs, quand ils ne les attaquent pas pour les dévaliser.

Ils reconnaissent pour chef un des plus vieux d'entre eux et lui donnent le nom de *docteur*. Si l'un d'eux tombe malade, on le soigne seulement s'il est jeune. Si c'est un vieux, on le fait périr avec barbarie, car ces peuplades pensent que le bon esprit s'incarne dans les jeunes et le mauvais dans les vieillards. C'est là toute leur religion.

A peu de distance de Skagway vivait un de ces *docteurs*, peu docte en vérité; et comme je me trouvais dans ces parages, j'eus la curiosité de faire sa connaissance. Un Indien me conduisit dans sa cabane qui ne se distinguait pas des autres. Dès mon

entrée, un personnage curieux se leva comme pour me saluer. Il était couvert d'une peau malpropre et graisseuse, qui protégeait en partie seulement la moitié inférieure du corps. Au cou lui pendait un bizarre ornement fait d'une corde où étaient fixés des morceaux d'os de renne et de bois découpé. Un horrible tatouage lui déformait la face et s'étendait sur ses épaules et ses bras nus. La tête entourée de cheveux hirsutes et gris était couverte d'un bonnet de poils de chèvre sur lequel était attaché un hideux masque de bois. Dans sa main droite, il portait un gros bâton. De la main gauche, il se grattait continuellement le cou, ce qui m'engagea à me tenir loin de lui, craignant quelque invasion d'insectes. Après m'avoir montré une masse de joujoux avec lesquels il s'amusait, et après avoir fumé goulûment un cigare que je lui avais offert, il se mit à se balancer, étourdi

peut-être par le tabac, en chantant une rauque et monotone cantilène. Il y avait de quoi penser que les monstres de cette espèce forment l'anneau de jonction entre notre race et l'animal.

Les Esquimaux ou Innuits descendent du nord, et tous ceux que j'ai connus m'ont dit qu'ils venaient du Groenland. Le motif pour lequel ils abandonnent leur pays, c'est qu'il n'y a pas d'arbres, pas de chasse, pas de pêche, que les ours polaires sont très dangereux et que la vie y est par conséquent presque impossible. Ils émigrent donc là où ils peuvent mieux trouver à se nourrir et se défendre des intempéries et des animaux. L'Esquimau est plus délicat que les Indiens ou Thlinkits. Pendant tout le temps que j'ai passé avec eux, je les ai trouvés dociles et serviables. Au bout de quelques jours, je comprenais assez leur langage simple et primitif pour les interroger lon-

guement, et je m'aperçus que leurs sentiments sont bons et tendres, surtout chez les femmes qui ont une grande vénération pour leurs compagnons.

Les Esquimaux aussi sont de teint olivâtre, comme presque tous les peuples du détroit de Behring. Parmi les femmes, il y en a de belles et généralement elles ont les mains et les pieds très petits, la peau très délicate, les cheveux noirs et longs; elles les portent en deux tresses tombant sur les épaules. La taille des Esquimaux ne dépasse jamais un mètre et demi. Ils ont le menton ovale, le nez aplati, mais proportionné au visage, et les yeux profonds et noirs. Ils n'ont que peu ou pas de barbe, et leurs cheveux lisses et plats les classent parmi les antécomes. Ils sont assez intelligents et aiment le travail. La femme s'occupe des soins domestiques, très limités; les hommes se livrent à la chasse, à la

pêche et aux approvisionnements de bois durant la bonne saison.

Ils portent des peaux bien ajustées au corps, mais dans l'ensemble, des chaussures au bonnet, leur accoutrement est fort bizarre.

Il n'y a chez eux ni jalousie ni tromperie. Le mariage pour eux est une affection réciproque et ils s'unissent en formant la nouvelle maison (*igloe*), sans grande cérémonie, en en avisant simplement leurs familles respectives. Les femmes ne sont pas très fécondes; les veuves et les veufs ne se remarient jamais.

Leurs habitations sont de différentes formes, mais elles se ressemblent toutes. Pour les construire, ils creusent d'abord un passage en pente qui descend jusqu'à deux mètres au-dessous du niveau du sol et sert d'escalier. Là, ils font un trou rond, profond aussi de deux mètres, et de deux

mètres ou plus de diamètre, selon le nombre des personnes qui composent la famille. D'un côté, on creuse un autre trou pour y déposer les provisions. Autour des murs de glace ou de masses glacées, ils adaptent des troncs d'arbres et bouchent les interstices avec de l'herbe sèche ou de la boue, afin que ne pénètre pas l'eau produite par le dégel. A terre, ils étendent des peaux en guise de tapis. Au milieu est installé le foyer en pierre, et à côté la lampe faite d'un caillou creux où l'on place une mèche d'étoupe bien travaillée et qu'alimente un morceau de graisse suspendu perpendiculairement à la flamme, de façon que la chaleur la fasse fondre goutte à goutte; de sorte que la lampe brûle pendant des semaines sans qu'on ait à s'en occuper. Quelques branches sèches couvertes de peaux servent de meubles et de lits. Le toit de la maison au ras de terre est formé de troncs

et de branchages enduits de boue, qui, en se gelant, devient compacte et très dure. L'entrée est généralement fermée avec une peau.

Les Esquimaux mangent trois fois par jour. Ils ne connaissent ni la soupe ni les plats chauds. Leurs repas se composent de poisson et de viande fumés. Vers neuf heures du matin, le chef de la famille annonce, par un terrible hurlement, que le déjeuner est prêt. Tout le monde s'étend par terre en cercle et le chef distribue des déchets de phoque ou de baleine qu'on trempe dans la graisse de ces animaux, conservée dans un récipient auprès du feu pour qu'elle soit liquide. Inutile de dire que le couvert se réduit aux simples doigts que les Esquimaux lèchent avec soin pour les nettoyer. Le récipient pour la graisse est au contraire souvent bien construit avec des écorces de cèdre cousues de bandes

très fines de peau. A midi, le chef pousse le même hurlement famélique et toute la famille se réunit pour le dîner, composé toujours de poisson salé, surtout du saumon, qu'on pêche en grande quantité dans les fleuves, l'été. A dix heures le soir, nouveau repas, peu appétissant, puis tout le monde se couche autour du foyer.

Pour chasser, ils se servent d'arcs, de flèches, de lances, de dards faits généralement avec des arêtes de baleine. Les plus riches — appelons-les ainsi — ont des couteaux de chasse et quelque fusil échangé avec les blancs pour des dents de baleine, des peaux d'ours, des peaux de phoques ou d'autres animaux.

Chaque famille possède un certain nombre de chiens indispensables pour s'aventurer sur la glace.

Ces chiens esquimaux sont absolument surprenants. Ils résistent aux plus basses

températures sans aucune couverture et dorment sur la glace ou la neige sans abri. Leur poids varie de 30 à 50 kilos. Leur poil est hirsute et ils sont doués d'une force peu commune. Ils tirent les traîneaux pendant douze à quatorze heures de suite en faisant 6 milles à l'heure. Pendant l'été, ils portent sur leur dos, pendant de longs espaces, des besaces faites pour eux et contenant 15 kilos et souvent davantage.

Les Esquimaux possèdent deux ou trois traîneaux, construits dans la bonne saison avec des troncs d'arbres attachés par de fortes ligatures de cuir.

La femme, comme je l'ai dit plus haut, se livre aux travaux domestiques, d'ailleurs très limités. Elle taille et coud les vêtements de peau et d'étranges casaques où pendent tout autour des franges de la même peau. Elles font des souliers très mous. L'homme pendant l'hiver prépare ou

répare les instruments nécessaires pour l'été. Les bateaux qu'ils construisent et qui ont la forme d'une torpille sont guidés sur l'eau avec une seule rame. La carcasse du bateau est formée d'arêtes de baleine, quelquefois même de bois, réunies extérieurement par des peaux cousues avec des fils de cuir. Ces embarcations coulent difficilement et résistent à tous les chocs.

Les Esquimaux travaillent jusqu'à quatorze heures par jour. Chaque famille est pourvue de provisions abondantes, et si ces provisions s'épuisent avant l'été, on mange les chiens, les peaux qui servent de nattes, et même les chaussures. Pendant l'hiver, ils s'éloignent peu de leurs cavernes enfouies sous la neige. L'été, ils se mettent en marche comme les Bohémiens, en formant çà et là des campements de cabanes coniques.

Quand la nécessité force l'Esquimau à

s'exposer pendant quelque temps au froid rigoureux, il se couvre le corps de gras de baleine ou de phoque pour rendre sa peau imperméable et empêcher la transpiration. Ils ne connaissent ni la tristesse, ni le découragement, ni une foule de maux qui affligent notre civilisation raffinée.

Après le long travail quotidien, ils se divertissent en chantant et en dansant. Ce chant est un criaillement; la danse est la danse des ours. Souvent ils s'amusent avec des jouets divers tels que tambourins, castagnettes, sifflets et pantins grimaçants taillés dans des morceaux de bois.

Leur religion est presque identique à celle des Thlinkits. Ils croient à l'existence de deux esprits, le bon et le mauvais. Le bon vit dans les profondeurs de la terre; le mauvais est caché dans les nuages. Cette inversion curieuse est très explicable.

Quand le ciel se couvre, que la pluie

ou la neige tombent abondamment, ils croient que le mauvais esprit domine, et, étendus à terre, ils prient et invoquent le bon esprit pour qu'il vienne chasser le mauvais.

Quand l'un d'eux est malade, la famille le soigne avec empressement; s'il meurt, on en pleure la perte et on l'ensevelit sur les collines en creusant une tombe à de grandes profondeurs et en remplissant cette tombe de lourdes pierres, afin que le mauvais esprit ne s'empare pas du cadavre. Parfois les ours déterrent un corps et les Esquimaux croient alors que le mauvais esprit l'a volé.

Le lieu d'origine des Esquimaux est encore incertain, tandis qu'on est sûr que les Indiens viennent de l'Etat de Montana où existent encore des tribus sauvages et anthropophages. Les opinions sont nombreuses et diverses. Le professeur Dall

pense que les Esquimaux descendent des Indiens de l'Amérique du Nord, tandis que d'autres écrivains, comme Otio Mason et Miner Bruce, prétendent qu'ils sont originaires de l'Asie et qu'ils se sont établis dans l'Alaska après avoir traversé le détroit de Behring.

Je pense au contraire, avec le professeur-explorateur L. Turner, qu'ils viennent du Groenland. Je peux, en effet, avancer, pour avoir vécu longtemps en contact avec ce peuple, qu'il appartient à une race tout à fait différente des Indiens, qui se tatouent et se livrent au cannibalisme. Le langage des Esquimaux (1) n'a aucune ressemblance

(1) C'est par erreur qu'on a cru jusqu'ici que l'idiome des Esquimaux appartient au groupe des polysynthétiques ou incorporants, c'est-àd-ire au groupe qui fait tenir dans un seul mot des propositions tout entières. Pour réfuter ces assertions erronées, je reproduis à la fin de ce volume (p. 283 et suiv.), quelques centaines de mots esquimaux les plus importants en es écrivant tels qu'ils se prononcent et en les met-

avec celui des habitants des côtes asiatiques.

J'ajouterai encore que tous les Esquimaux auxquels j'ai demandé leur origine m'ont dit qu'ils venaient du Groenland et de l'archipel de Parry.

tant à côté des mots français. Je dois pourtant avertir le lecteur que les mots recueillis par moi sont employés par les tribus près du lac Tagish et dans l'intérieur de l'Alaska.

XXXII

A SAINT-MICHEL

Mars arriva et en peu de jours la température s'adoucit, annonçant la bonne saison. Les neiges peu à peu commencèrent à disparaître des vallées, et les glaces à se fondre. Les fleuves grossissaient et devenaient de nouveau libres à la navigation. Je dus alors penser, à contre-cœur, à quitter Dawson, comme me l'avaient conseillé les médecins.

Le voyage de retour se fait généralement par l'océan Arctique. Le fleuve Yukon, à Dawson, devient navigable pendant quelques mois, même aux petits vapeurs qui ar-

rivent par Saint-Michel (Alaska) de la mer de Behring.

Les premiers paquebots apparaissent dans la première moitié de juin, quand l'embouchure du Yukon, près de Saint-Michel, est restée libre des glaces qui, durant l'hiver, s'accumulent en masses considérables, formant des hauteurs semblables à des géants blancs, gardant le fleuve, en cette saison de repos.

Les premiers voyageurs de Dyea étaient arrivés et le mouvement de l'année précédente recommençait, moins considérable toutefois. Sur les chemins fangeux, on entendait de nouveau la voix des passants et les cris rauques d'hommes, conduisant les lourds chariots, tirés avec effort par des chevaux qui enfonçaient jusqu'à mi-corps dans la boue.

Le commerce reprenait et, tout le jour, accouraient des mineurs, venus pour s'ap-

provisionner chez les fournisseurs qui recevaient leurs marchandises et font, en cette saison, d'énormes bénéfices.

Dans les premiers jours de juin, je fus rejoint à Dawson par mon compagnon Rubino. Ṣa fibre de montagnard des Alpes avait résisté au froid intense qui m'avait abattu. Il espérait me trouver guéri et entreprendre une nouvelle exploration; mais je lui dis que je ne pouvais plus m'exposer au froid et que j'avais décidé de partir, pas immédiatement toutefois, mais au milieu de l'été, quand la navigation plus facile rend le voyage moins coûteux.

Le 12 juillet, je quittai Dawson salué par les amis que je m'étais faits durant mon séjour. La veille, les explorateurs du Yukon et de l'Alaska m'avaient invité à un banquet d'adieu et m'avaient donné deux médailles d'or en souvenir.

Je me sentais assez fort et résolus de

faire quelque excursion sur le territoire américain, dans l'Alaska proprement dit, qui part du 141° de longitude ouest de Greenwich.

Sur un bateau conduit par deux Esquimaux que je pris à mon service, je m'embarquai à peu de distance de Dawson, pour le Yukon, qui, grossi par les eaux du Klondike, se fait de plus en plus large. Le courant nous poussait à 3 milles à l'heure et, un peu après midi, je parvenais à Forty Miles (Quarante Milles), un petit fleuve qui se jette dans le Yukon. Sur la rive, j'aperçus quelques cabanes habitées par des Américains et des Esquimaux. J'attachai le bateau et m'enfonçai dans la vallée. J'y passai trois jours et trouvai du charbon de terre mûr et gras.

Reprenant la voie fluviale, je gagnai Fort Cudahy, compament où les petits vapeurs qui remontent le fleuve font provision de

bois. J'y restai jusqu'au passage du vapeur venant de Dawson, en tentant tous les jours des excursions en compagnie des deux Esquimaux.

Enfin, dans la nuit du 22, un coup de sifflet strident m'annonça l'arrivée du vapeur *John J. Healy*, de la North American Transportation Cy, qui aborda pour faire du bois.

Le matin du 23, je montai à bord et le vapeur reprit la route de Saint-Michel. Le 24, nous passions la ligne du cercle Arctique. Là, le fleuve devient encore plus large et les montagnes disparaissent. On n'aperçoit que des forêts immenses et sans fin

A onze heures de nuit, nous arrivions à Fort Yukon, petit village esquimau. J'y admirai le superbe phénomène du soleil qui disparaît pendant quelques minutes pour réapparaître aussitôt.

Pendant trois jours, on navigua sans rien rencontrer de notable. Le 28, des montagnes se dressèrent autour de nous et les forêts disparurent.

Le soir du 29, le vapeur toucha au port de Saint-Michel, lieu naturel d'escale et d'abri pour les navires qui font le commerce avec le nord de l'Alaska dans l'océan Arctique.

Quelques magasins et des cabines habitées par des blancs et des Esquimaux constituaient le village inhospitalier, sans arbre, triste et désert.

A Saint-Michel souffle le vent presque continuellement durant l'hiver, et souvent il produit durant l'été de terribles tempêtes dans la baie. Il est rare que le ciel soit serein. Au printemps et en automne, l'air est toujours chargé de brume épaisse; dans l'hiver, planent en nombre infini des petits nuages glacés que le vent transporte.

L'été ne dure que peu de semaines, mais il est d'une chaleur intense, sans forts orages.

L'Océan, le long des côtes, mesure de cent à quatre cents pieds de profondeur, et les eaux sont moins salées que dans les climats chauds. La grande quantité de poissons oléagineux attire dans ces mers, en été, beaucoup de pêcheurs, et l'eau devient tellement grasse que quelquefois elle reluit au soleil comme un miroir.

Le froid revient dans la seconde moitié de septembre, et il est si rigoureux en janvier et février que la mer dans la baie fume comme un four immense. Pourtant, ce froid avec des brumes épaisses est plus supportable que dans l'intérieur de l'Alaska et dans le Yukon, sous le ciel toujours serein, mais où, grâce à l'atmosphère plus raréfiée, la brume se transforme en tout petits glaçons que le vent pousse furieusement. C'est

en cette saison que l'eau gèle sur le feu avant de bouillir et que sur la mer s'étend une immense couverture de glace, sous laquelle frémissent les courants impétueux et contraires du grand Océan oriental. Dans la saison plus douce, cette glace se rompt et l'on voit dans les mers du Nord voyager des montagnes de glace et d'énormes bancs flottants.

XXXIII

HISTORIQUE DE L'ALASKA

Diverses et contradictoires sont les informations et les assertions que l'on récolte relativement à ce vaste continent qui longtemps fut désigné sous le nom d'Amérique russe.

On croit généralement que la péninsule d'Alaska fut découverte en 1728, par le Danois Vitus Behring, tandis que nous pouvons avancer, soutenu par beaucoup de géographes et d'historiographes illustres, que l'intrépide navigateur russe, Deschenef, fut le premier à traverser, en 1648, le détroit qui met en communication l'océan Pa-

cifique avec l'océan Glacial Arctique, — donc le premier à découvrir l'Alaska.

Toutefois, le malheureux Russe n'eut pas de chance; car, s'il pouvait sortir la tête de son sépulcre, il verrait avec indignation que le détroit visité par lui pour la première fois porte le nom de Behring, auquel on attribue également la découverte de l'Alaska. Ce cas d'injustice n'est pas rare. Ainsi Colomb n'a donné son nom qu'à une mesquine étendue de terre.

En 1728, Vitus Behring quitta les côtes de la Sibérie et repassa l'étroit espace de mer qui sépare l'Asie de l'Amérique sur une distance de seulement 36 milles, et que Deschenef avait traversé quatre-vingts ans plus tôt. Or, comme du milieu du détroit on aperçoit les deux rives, on peut se demander comment le navigateur russe aurait fait pour ne pas voir la montagneuse Alaska. Il eût fallu qu'il naviguât les yeux fermés.

Dors tranquille ton glorieux sommeil éternel, pauvre explorateur; si ta patrie a récompensé tes efforts, tes peines et ta très audacieuse entreprise par le silence et l'injustice, le monde civilisé saura que, le premier, tu découvris ce détroit qui ne porte pas ton nom.

Qu'arriva-t-il ensuite? Behring promit à la Russie de continuer son exploration l'année suivante, et, en récompense de cette promesse, le détroit qu'il avait traversé après Deschenef prit le nom de détroit de Behring, dans son étendue entre les côtes méridionales de la Sibérie et le cap par lequel la péninsule de l'Alaska se termine au sud.

1729 passa sans que Vitus Behring se fût dérangé : son nom était désormais immortel, sans qu'il eût besoin de tenir sa promesse. Cependant le peuple russe se croyait en droit de mieux connaître ce con-

tinent découvert, mais encore inexploré.

Le gouvernement impérial fut obligé, au prix de dépenses énormes, de contribuer à la formation d'une expédition commandée par Behring lui-même qui, douze ans après son premier voyage, en 1741, appareilla une seconde fois de la Sibérie avec deux gros bateaux et se dirigea vers l'Alaska.

Cette fois, la fortune lui fut contraire. En voyage, les deux navires se séparèrent, peut-être à cause du brouillard. L'un aborda sur les plages du Cook Inlet, où les Indiens attaquèrent l'équipage et en massacrèrent une bonne partie. Ceux qui purent échapper retournèrent à bord et se hâtèrent de regagner leur point de départ.

Le second bateau, sur lequel se trouvait Behring, continua sa route à l'aveuglette jusqu'aux îles Saint-Elie. Il avait perdu du temps; la mauvaise saison était proche, et Behring fut obligé de se remettre en route

pour la Sibérie. Mais, durant le trajet, une furieuse tempête jeta le vaisseau sur une des îles du Kamtchatka, où Behring tomba malade et mourut. Ses compagnons l'ensevelirent là comme à l'endroit indiqué par le destin.

D'autres explorateurs succédèrent à Behring; entre autres le lieutenant Vancouver, qui arbora le drapeau anglais sur les îles qui portent son nom et choisit comme capitale la ville ae Victoria, qui appartient à présent à la Colombie anglaise.

Après Vancouver, ce fut le fameux et audacieux capitaine Cook, qui, ayant exploré différents lieux, aborda aux îles Sandwich. Là il fut capturé par les indigènes, qui l'égorgèrent, le firent rôtir et le mangèrent.

Ensuite les Espagnols, sous prétexte de trouver la ligne de navigation du Mexique aux Indes, commencèrent à arriver dans les

environs de Sitka. Alors, le tsar Paul jugea bon d'envoyer, comme gouverneur du continent découvert par Behring et appartenant à la Russie, le baron Baranoff, en indiquant Sitka pour capitale (1807). Le même empereur donna à cette région le nom d'Alaska, à cause de son étendue; Al-akshak veut dire, en effet, vaste territoire. Bientôt se constitua une société de Russes et d'Américains pour la chasse et la pêche dans ces régions. A Saint-Paul, par exemple, on trouvait les phoques par troupes de plusieurs milliers. Cette compagnie fit en peu de temps des bénéfices énormes.

Les Etats-Unis d'Amérique commencèrent alors à regarder l'Alaska avec cupidité, et le gouvernement fédéral entama en 1863 des pourparlers pour l'obtenir de la Russie, par l'intermédiaire du premier secrétaire d'Etat, M. Seward, homme très habile et très avisé, pour la Confédération nord-amé-

ricaine, et de M. Stoeckel, ministre de Russie à Washington, qui ne dédaignaït pas les dollars américains.

En 1866, immédiatement après l'attentat contre le tsar Alexandre, époque à laquelle les Etats-Unis envoyèrent des milliers de félicitations en Russie, M. Seward se rendit chez M. Stoeckel, et sûr de son fait, étant données les bonnes dispositions de l'ambassadeur, lui tint à peu près ce langage : «Il est temps de rédiger le contrat, car l'empereur est décidé à y adhérer; concluons donc. »

Le jour suivant fut expédié à Saint-Pétersbourg un projet de contrat et le rapport de M. Stoeckel, favorable à la cession de l'Alaska moyennant sept millions de dollars. La réponse ne se fit pas attendre, car M. Stoeckel avait préparé le terrain. Lui-même, dans la soirée, il porta le télégramme d'adhésion à M. Seward, qui pria l'ambas-

sadeur de signer, la nuit même, l'instrument diplomatique, de peur de quelque contre-ordre. A minuit, les bureaux du ministère des affaires étrangères étaient éclairés et M. Stoeckel y arrivait avec deux secrétaires. C'est pourquoi les Américains appellent par plaisanterie ce traité le traité de minuit.

A quatre heures du matin, on apposait les sceaux sur les deux copies à transmettre aux deux gouvernements. Seward avait acheté pour un prix dérisoire l'immense territoire de l'Alaska, qui comprend une étendue de 580 milles carrés, sauf une bande de terrain disputée par la Colombie britannique.

Sans dire qu'en cinq années seulement les Etats-Unis ont retiré de l'Alaska la somme payée à la Russie, sans parler des richesses que produisent la chasse et la pêche et les taxes qui ont été imposées, je ferai remarquer qu'aujourd'hui l'acre

(4,046 mètres carrés) est revendu aux explorateurs à £ 13,65, alors qu'il a été acheté 0 fr. 10. Il est probable que la Russie n'est pas satisfaite de voir ces recettes considérables encaissées par les Etats-Unis par suite de la complaisance, peut-être bien récompensée, de M. Stoeckel.

L'Alaska, comme le territoire du Yukon, est couvert de montagnes; il est rare d'y rencontrer une plaine ou un plateau de plus de 300 mètres carrés. Les lieux sont impraticables et il est très difficile d'y voyager. En plus des innombrables vallées, des monts, des ruisseaux, des fleuves et des lacs, on y connaît jusqu'ici beaucoup de volcans dont dix sont en éruption continue.

Comme je l'ai dit plus haut, l'Alaska mesure 580,000 milles carrés, c'est-à-dire cinq fois la superficie de l'Italie, tandis que le Yukon a une étendue de 190,000 milles

carrés, c'est-à-dire une superficie presque égale à celle de France.

Le territoire du Yukon, connu sous le nom de North West Territory, touche, au sud, à la Colombie anglaise, au 60° de latitude; il est borné, à l'ouest, par la zone de terrain disputée à l'Alaska qui n'est pas encore exactement connue, à l'est par les montagnes Rocheuses, au 136° ouest, et au nord par l'océan Arctique.

On sait que ce territoire appartient à la Grande-Bretagne, qui l'a acheté, avec le Dominion du Canada, à la France. Il est actuellement exploré en entier.

XXXIV

FLORE DE L'ALASKA

L'Alaska et le Yukon n'abondent pas en plantes, excepté dans les parties australes, où l'été fait pousser un peu de verdure et des pommes de terre. Il est impossible que la végétation se développe en quelques mois dans ces terres ensevelies sous la glace.

A Dawson City, on a fait des essais d'agriculture, mais sans résultat heureux. Le terrain ne fait germer que des plantes siligineuses et lanugineuses. Les pins abondent ! les sapins se trouvent en quantité moindre, comme aussi le saule, le cèdre et le tremble. Ces arbres étendent leurs ra-

cines presque à la surface, parce que le terrain gelé ne leur permet pas de pousser en profondeur; ils se développent seulement pendant la saison d'été. Dans l'hiver, les sucs glacés ne les nourrissent pas, et, durant cette saison, il est même difficile de travailler le bois parce qu'il se brise comme du verre.

Près des lacs, j'ai vu du foin, mais s'élevant à peine à 50 centimètres, et c'est là le seul pâturage pour les animaux innombrables qui habitent cette région. J'ai vu aussi dans les vallées diverses espèces de baies ressemblant à notre raisin de Sicile, avec des pépins blancs. C'est la nourriture préférée des ours et on appelle ces baies raisins d'ours.

Parmi les fleurs, une place importante revient aux roses sauvages à cinq feuilles. Parfois des buissons sans fin s'étendent sur les montagnes qu'on dirait recouvertes d'un

manteau rouge. Il y a aussi beaucoup d'anémones vert clair ou de couleur grise.

Dans les montagnes Rocheuses du Klondike, j'ai cueilli des silènes à cinq feuilles, semblables à nos œillets blancs, pointillés de bleu et de rose.

Dans l'Unalaska (la pointe extrême de l'Alaska qui s'allonge dans la mer de Behring), j'ai fait une riche cueillette de fleurs très variées, immortelles, edelweiss, etc.

XXXV

ANIMAUX, OISEAUX ET INSECTES DE L'ALASKA

Le saumon tient le premier rang parmi les poissons. On le trouve en grande abondance dans les lacs et dans les fleuves jusqu'au détroit de Behring. Son poids varie de 2 à 75 kilos. La morue abonde également, mais plus dans l'Alaska que dans le Yukon; on la pêche généralement sur les côtes de la mer de Behring ou dans l'archipel d'Alexandrie.

Le hareng se trouve dans la partie septentrionale de l'Alaska, dans la Colombie anglaise et dans les îles de l'Amirauté.

Dans le fleuve Yukon, le Mackenzie et le Lewes, on pêche des petits poissons de la forme des meuniers, de goût fade, et qui pèsent de 50 à 200 grammes.

L'oolicon, ainsi appelé par les Indiens, et nommé poisson-chandelle par les Américains, sè trouve sur les côtes du Pacifique. Les Indiens tiennent ce poisson en grand honneur et ne le mangent que dans les grandes occasions. Une fois, au fort Wrangel, j'offris à un Indien une tablette de tabac; en échange, il m'invita dans sa cabane, où je pris place, sur un escabeau malpropre, devant une table graisseuse; on me servit trois oolicons secs, auxquels je trouvai bon goût; mais mon étonnement fut au comble quand je vis mon Indien planter un de ces poissons au milieu de la table et y mettre le feu. Ça brûlait comme une petite torche, sans aucune mauvaise odeur. Je m'expliquai alors le nom de pois-

son-chandelle donné par les Américains à ce comestible combustible. Chacun de ces poissons mesure en effet 25 à 30 centimètres de long; il est rond, et pèse 50 à 60 grammes; il peut servir de bougie dans les grandes occasions, car il brûle sans s'éteindre pendant plusieurs heures.

La baleine, qui vit au fond des mers et sur ces rivages glacés, ne se rencontre pas facilement. Je crois qu'elle est destinée à disparaître. Les Esquimaux la chassent avec des flèches et des lances sur les mers solidement glacées. La pêche en est très difficile et dangereuse. On mange la chair, on utilise la graisse et on vend les arêtes. Avec la peau, qui est très dure, les Esquimaux fabriquent des cordes plus résistantes que celles de chanvre.

Il y a des gens qui soutiennent qu'on a pêché des baleines d'une autre couleur que noire, mais je ne saurais confirmer cette

assertion, malgré toutes mes recherches et toutes les peaux que j'ai vues.

Les phoques pèsent de 200 à 300 kilos et leur teinte est très variée, comme le poil de nos chats. Leur chasse n'est pas difficile. On peut les approcher sans crainte; même les Esquimaux en imitent la voix de façon à les attirer et ils en font de vrais massacres. Voici comment on procède à cette chasse. Après les avoir réunis en groupes, comme des troupeaux de moutons, dans un espace étroit, un des chasseurs, avec un long bâton portant à l'extrémité un poids de 3 à 4 kilos, frappe le phoque à la tête et l'étend étourdi. Un autre chasseur lui plante un couteau très effilé dans la gorge, et d'autres l'écorchent et prennent la peau, dont on retire un bon prix. La chair est laissée sur place, où on vient peu à peu la chercher avec des traîneaux; elle sert de nourriture. Cette chasse se fait généralement le long

des côtes de la Sibérie, dans l'archipel Alexandre, dans le Cook Inlet et dans les îles Unimak.

La chasse à la loutre, ou chien marin, est plus difficile et plus rare. Cet animal est si féroce que les Esquimaux ne se risquent pas à le poursuivre. La peau en est très recherchée; elle se vend jusqu'à 200 écus; mais la chair n'est pas mangeable et les Esquimaux eux-mêmes la refusent. Ces animaux vivent de préférence sur les côtes septentrionales de l'Alaska.

Les castors, au contraire, sont de race plus délicate et vivent dans les parties méridionales. Leur chair est savoureuse et leur peau est précieuse. A 10 milles du lac Tagish, par un froid intense, je rencontrai une énorme quantité de castors en putréfaction.

Il y a des ours de deux qualités : ours blancs et ours de couleur. Les blancs habi-

tent dans le cercle arctique et sont, pour cela, appelés polaires. Ils sont très dangereux et se nourrissent de phoques, de saumons et d'hommes à l'occasion. Les Esquimaux estiment prudent d'éviter cette chasse, quoique la vente de ces peaux soit très lucrative et que la chair soit bonne à manger.

Les ours bruns et noirs vivent dans les forêts et dans les bois, le long des lacs et des fleuves; ils se nourrissent de fruits sauvages et de branches de pin. Leur peau est chère aussi et leur chair a bon goût.

Les loups se rencontrent en plusieurs endroits du Yukon et de l'Alaska, mais ils ne dépassent jamais le cercle polaire. Les Esquimaux les chassent facilement, parce qu'ils ne s'avancent qu'avec précaution et souvent même s'enfuient à l'approche de l'homme.

Dans les îles Aleoutian, on trouve plu-

sieurs belles espèces de renards. Le renard argenté est très rare et sa peau est très chère. Dans l'Alaska, on en rencontre des blancs et des roux.

Les cerfs et les daims se trouvent dans les parties australes de l'Alaska et du Yukon. Ils préfèrent les hauteurs, et les Thlinkits leur font la chasse. Avec leur peau on fabrique des chaussures très molles pour marcher sur la neige et des gants excellents pour préserver les mains du froid.

Les *mooses* et les *gariboo*, animaux de grande dimension, se trouvent dans l'intérieur de l'Alaska et du Yukon. Ils ressemblent à nos bœufs et à nos taureaux; leur poids varie de 350 à 450 kilos. A la vue de l'homme, ils s'enfuient; mais, quand ils sont blessés, ils deviennent de terribles combattants. Leur chair est excellente; leurs cornes sont superbes et recherchées : elles ont la forme de feuilles de figuier larges de 60 cen-

timètres et même d'un mètre; les pointes varient en nombre, suivant l'âge. Ces animaux se nourrissent de branches de pin ou de foin quand ils en trouvent. Leurs peaux servent de tapis dans les cabines de mineurs.

Les rennes vivent dans le sud de l'Alaska, où ils sont souvent attelés aux chariots et aux traîneaux. Leur chair est mangeable et leur peau utile. Ils vont par groupes de plusieurs centaines et, comme ils ne sont pas dangereux, on les prend facilement.

Dans le midi de l'Alaska, dans le Yukon et la Colombie, on rencontre aussi des chèvres et des moutons sauvages. Ils ont un épais manteau de laine douce avec laquelle on fait de chaudes couvertures. Pour n'être pas molestés par les chasseurs, ces animaux préfèrent les sommets des collines et se réfugient dans les rochers inaccessibles.

Il y a aussi beaucoup de rats dans ces régions arctiques. Une demi-douzaine d'entre eux ont partagé avec moi mes provisions pendant tout le temps que j'habitai ma cabine. Il est inutile de leur disputer ce qu'ils prendraient quand même.

Parmi les oiseaux, je citerai d'abord les aigles noirs et gris, qui s'élèvent à des hauteurs énormes.

Sur les montagnes et sur les fleuves vivent les mouettes, et, autour des lacs, les canards. Les perdrix de l'Alaska se laissent approcher jusqu'à quelques pas, de sorte que j'ai pu en tuer à coups de revolver. Quant aux corbeaux, ces sinistres oiseaux noirs, on en trouve partout. J'ai parcouru les deux tiers du monde, et toujours, dans la zone torride comme sous les froids polaires, j'ai entendu le croassement lugubre de ces animaux qui dévorent les cadavres. La pie, autre maudite espèce, descend peut-

être, elle aussi, du Yukon; comme le mal, ces pies ne meurent jamais et résistent à toutes les températures, à l'égal des corbeaux. Je me rappelle qu'un jour, pour faire sécher du lard un peu humide, je l'avais exposé au soleil; au bout d'une heure j'eus l'heureuse inspiration de le retirer, sans quoi il n'en serait rien resté.

Les moucherons et les moustiques constituent dans ces régions un véritable fléau. Ils apparaissent dans la première semaine de mai. Ils sont alors tout petits, mais ils grossissent dans la bonne saison. La piqûre de ces insectes, qui annoncent leur approche par un ennuyeux bruissement, est très douloureuse, et la peau enflée ressent longtemps un horrible prurit.

Plus tard, les mouches viennent s'ajouter aux moustiques pour disparaître à la fin de septembre, quand tout gèle de nouveau.

Alors il faut se protéger contre les autres insectes répugnants qui pullulent facilement quand la propreté est malaisée, c'est-à-dire pendant les semaines où la température s'abaisse à 50° au-dessous de zéro.

XXXVI

DE SAINT-MICHEL AUX ÉTATS-UNIS

Le 3 juillet 1899, nous appareillâmes de Saint-Michel pour les Etats-Unis. Sur le vapeur, voyageaient des explorateurs qui rentraient dans leur patrie, les uns avec une main, les autres avec un doigt de moins.

Un beau jeune homme de vingt-cinq ans me dit que, pendant l'hiver, il avait eu les doigts de pied gelés et que, comme il n'y avait pas de remède, il avait dû se les tailler. Mon voisin de table avait la main droite amputée et me demanda de lui couper sa viande. Et comme si tout cela ne suffisait pas, le matin du 6, je dus voir jeter à la mer un cadavre cousu dans un sac avec deux

morceaux de fer. Quand le capitaine du vapeur ordonna de jeter le corps à l'océan, beaucoup se découvrirent respectueusement, comprenant la tristesse de cette cérémonie funèbre; mais les Américains, moins sensibles, continuèrent à fumer, à bavarder, à chanter, sans se préoccuper de ce qui se passait sous leurs yeux.

Ce manque de sentiments de pitié me frappa profondément et me restera toujours dans la mémoire comme un de mes plus désagréables souvenirs de voyage.

Le 8 juillet, le *Roanoke* aborda à Deutsch-Harbour, dans l'Unalaska, pour faire du charbon, et nous y séjournâmes pendant deux jours.

L'endroit est pittoresque. Des Esquimaux et quelques blancs y habitent. Un vénérable missionnaire russe me raconta, dans un anglais parfait, qu'il y demeurait depuis que la péninsule appartenait à la Russie et qu'il

avait converti à la religion orthodoxe des milliers d'indigènes.

Au bout de sept autres jours de navigation, nous entrions heureusement dans la rade d'Elliot, c'est-à-dire dans la baie de Seattle (Etat de Washington). Dès que je pus trouver place dans un hôtel muni de tous les conforts, je me plongeai avec volupté dans une baignoire pleine d'eau pour me venger du temps que j'avais passé dans mes vêtements de laine. Je détruisis tous les habits qui me restaient. Puis, remis par ces ablutions, je fis appeler un barbier pour me couper les cheveux, qui me descendaient presque sur les épaules, et, pendant cinq jours entiers, je me reposai, me sentant renaître.

Ma santé s'améliorait à vue d'œil, de sorte que le long voyage de Seattle à New-York me parut, en chemin de fer, très agréable.

En six jours, je traversai l'Amérique sep-

tentrionale, du Pacifique à l'Atlantique.

Le soir du 25 juillet, j'étais à New-York et je descendais à l'hôtel de Paris, où je restai jusqu'à mon départ pour Naples. Je reçus beaucoup de félicitations et je rendis visite à l'archevêque, Mgr Corregan, qui me parla du mouvement catholique aux Etats-Unis et de la prochaine lutte pour la présidence entre Mac Kinley et Bryan.

Dans l'après-midi du 4 août, je m'embarquai sur le paquebot *Trojan Prince*, de la *Prince Line*. Une grasse bonne allemande m'indiqua ma cabine de première classe, où j'eus pour compagnon un professeur américain qui se rendait au Caire, M. Getchel. Il avait une figure de prêtre et buvait comme un trou du vin et des liqueurs, ce qui ne l'empêcha pas de m'avouer qu'il appartenait à l'Armée du Salut. Sa compagnie ne me fut pourtant pas désagréable.

A bord, je me liai d'amitié avec un très

sympathique Italien, le comte Angelo Emo de Padoue, jeune homme d'esprit et fort instruit, de caractère gai et actif. Je passai de bonnes heures avec lui, — comme un avant-goût de la terre natale.

Au bout de dix-sept jours de traversée calme, où nous n'eûmes à déplorer que la mauvaise qualité de la nourriture et la rapacité du médecin du bord, qui demandait 25 francs pour je ne sais quelle mixture, nous entrâmes dans le golfe de Naples.

. . . .

CONCLUSION

J'ai écrit ces pages sans aucune prétention d'écrivain ni de savant. J'ai voulu seulement recueillir en un tout les souvenirs détachés de mon voyage à l'Alaska, entrepris avec une grande confiance. Je peux donc souhaiter à mon livre de rendre aux explorateurs audacieux le service de leur faire peser le nombre infini des illusions et des difficultés à l'encontre desquelles ils vont, s'ils se laissent séduire par le clinquant de la rhétorique mercantile anglaise et par les promesses mirifiques de trésors merveilleux à conquérir dans ces terres endormies sous la glace éternelle, où il paraît que le temps

a oublié ses divisions naturelles et où la nature semble avoir réuni toutes ses rigueurs.

Pour pénétrer dans l'Alaska, j'ai dit qu'il faut passer la chaîne du Chilkoot, derrière laquelle le gouvernement anglais, cerbère impitoyable et avide, perçoit des sommes énormes sur les provisions indispensables en ces lieux dangereux, peuplés de bêtes sauvages, et où l'or, si l'on a la chance de le trouver, coûte d'innombrables efforts et des privations sans nombre.

Puisse mon humble cri servir d'avertissement fécond ! Puisse-t-il sauver de la misère certaine et de la mort probable les exaltés qui, ne sachant se contenter de leur sort, tenteraient une entreprise présentée sous des couleurs éblouissantes, mais qui, en réalité, a souvent pour résultat les misères et la mort.

VOCABULAIRE ESQUIMAU

Adieu — Jobovating.
Aiguille — Mitcone.
Allé — Pitiangtù.
Aller — Ordlactù.
Allumettes — Icoma.
Amour — Lafaebi.
Année — Ocami.
Après-demain — Tacemuni.
Assez — Jaba.
Attendre — Vuociov.
Aujourd'hui — Udlume.
Au revoir — Jaboviti.
Aussitôt — Nesciut.
Automne — Muvaiaa.

Baiser — Cunigli.
Baleine — Oocbich.
Bateau — Caiac.
Beau — Mamucpù.
Beaucoup — Amesuit.
Bien — Coidna.
Blanc — Cacovcta.
Boire — Emierai.
Bois — Chiov.
Bon — Pianche.
Bonjour — Asciuidli.
Bonnet — Niescéou.
Bouche — Lupunei.
Bouchon — Titchea.
Bras — Tilu.

Canards — Miatac.
Cette nuit — Udla.
Chandelle — Uicovch.
Chapeau — Uchivalù.
Charbon — Chiuga.
Chasse — Ococo.
Chaud — Occo.
Chaud — Uco.

Chaussures — Camming.
Cheveux — Uuia.
Chien — Chingmi.
Chien marin — Aibail.
Combien — Cacenning.
Comment allez-vous ? — Asciovnididli.
Comprendre — Covuimeiov.
Connaître — Civou.
Content — Piauviunga.
Corde de cuir — Uesonoia.
Coton — Ibiloo.
Coudre — Macinetu.
Coup — Uchila.
Coup de pied — Aisciemactu.
Courant — Itimnazne.
Couteau — Puctaiù.
Couverture — Chepig.

Dehors — Lovi.
Demain — Corpug.
Dents — Chiu.
De plus — Cago.
Dessous — Eodnanei.
Dire — Cavaiovuaia.
Distant — Vuascingtuala.
Divertir — Milue.
Donner — Chidiou.
Dormir — Sciningpu.

Eau — Emmie.
Égalité — Ibalù.
Elle — Oning.
Embrasser — Oôlimie.
Enfant — Nutan.
Entrer — Chiet.
Été — Oocheiuch.
Étoiles — Udlua.
Étoile du Nord — Nicaiciuetu.
Éveiller — Tupucpu.

Faim — Capa.
Faire — Sinain.
Faisan — Muvuaia.
Figure — Nichie.
Fleuve — Cugoarch.
Femme — Cunni.
Feu — Aicuma.
Fille, femelle — Ungma.
Fin — Aigluani.
Fouet — Iprovler.
Frère — Iovaclonga.
Froid — Aichi.
Fumée de bois — Paiuletti.
Fumée de l'atmosphère — Escich.
Fumée de tabac — Paiuletti di lunga.

Fusil — Cuchin.

Gants — Paalon.
Glace — Picalulia.
Grand — Ungain.
Gros — Ovsciov.

Hache — Ullimun.
Hier — Scpucscial.
Hiver — Oochiueh.
Homme — Ungun.
Homme blanc — Cudlona.

Iles — Chigningla.
Indien — Ichilui.
Irrité — Marneanà.
Ivoire — Tuvuac.

Jambe — Guigonio.
Jaquette — Culita.
Jeunesse — Neataa.
Jour — Udlumi.

Lac — Iscel.
Lac glacé — Nilug.
Laid — Pinitue.
Laine — Chinoviac.
Lampe — Nicvoilio.
Lance — Unà.
Lancer — Noolicta.
Langue — Uca.
Levant — Canuigua.
Le voici — Avech.
Lieu— Mani.
Lièvre — Uquilla.
Ligne — Udleunga.
Lit — Scugovio.
Loup — Ausmiov.
Lune — Tuchi.
Lunettes — Chingnut.
Maison — Igloe.
Malade — Aà.
Manger — Tumvuavua.
Manteau — Sciugtor.
Matin — Udla.
Mauvais — Picenghitu.

Médecine — Anghicoche.
Mentir — Lanoumi.
Merci — Tabovinadlo.
Mer glacée — Seco.
Méridional — Nighül.
Métier — Uchilailù.
Mine — Piega.
Moi, me — Ovunga.
Mon — Nove — Auqui.
Montagne — Chingvuin.
Monts — Cacca.
Morsure — Chivua.
Mort — Tucobu.
Morue — Uvuat.
Mourir — Jacobo.

Neige — Couni.
Noir — Cunnicta.

Nous — Uvugut.
Nudité — Chergo sanou.
Nuit — Udinuc.

Obscur — Tacuni.
Œil — Eghi.
Œuf — Munni.
Oie — Niucalac.
Oiseau — Umich.
Os — Sovuer.
Où — Noutimi.
Oui — Amila.
Ours — Nanuc.
Ouvrir — Matavua.

Paquebot. — Icomaling.
Pantalons — Cudling.
Papier — Alelaine.
Parler — Vuapu.
Peau — Mitcote.
Père — Atata.
Petit — Nungaiovacloo.
Peur — Cappina.
Phoque — Necive.
Pluie — Silalu.
Poignard — Ciubic.
Poil — Uming.
Poisson — Aicaluc.
Poitrine — Nuebao.
Porter — Aicuctu.
Poudre — Iucdua.
Pourquoi ? — Cunouinun ?
Prendre — Piochire.
Présent — Vuetciov.
Printemps — Upuigiac.
Probable — Sciugami.
Projectile — Uchie.
Promener — Pisciuctu.

Que faites-vous ? — Chisuilivie ?
Quel — Chisiova..
Que, quoi — Sciuà.
Que voulez-vous ? — Chisuiocalù ?
Quand — Cunga.
Quand allez-vous ? — Cungluctu ?
Qui — Chia.

Rapide — Uolà.
Regarder — Tacovuac.
Remerciements — Cuidnamich.
Renard — Taunia.
Renne — Tuctù.
Rire — Aiglactu.
Robuste — Sciungue.
Roches — Vuiaque.
Rouge — Ovg.
Ruisseau — Cug.

Sac de peau pour dormir — Scinighi.
Sale — Uchimara.
Sang — Ooch.
Sauter — Obluctu.
Savoureux — Umliactic.
Sentir — Tipi.
Septentrion — Vugna.
Sépulture — Elévua.
Se rappeler — Cavuimiova.
Serrer — Ochiboue.
Seul — Innatuac.
Seulement — Tabutua.
Sœur — Neiovacalunga.
Soleil — Sucenoc.
Souris — Aviugea.
Superflu — Tuia.
Sur — Tapaunu.
Surprise — Ceino.

Tente — Topich.
Terre — Nuna.
Tête — Valuore.
Tête rouge — Caiovalu.
Tirer — Miluectuc.
Tirer un coup de feu — Cuccuactu.
Tonnerre — Cualu.
Toujours — Elucoscea.
Tourner — Ualuctu.
Tout — Termocherming.
Tout de suite — Manna.
Traîneau — Tumili.
Travail — Sinaiov.
Très petit — Michiucalo.
Tuer — Tacopaa.

Viande — Pactu.
Vite — Tuquili.
Vous et moi — Oobaguc.
Une autre — Utalù.
Vent — Anavuci.
Vide — Inaictu.
Vieille — Nighenvualù.
Vieux — Aictualù.
Vivre — Nunaghin.
Voilier — Umaiacdue.
Voir — Taco.
Voisin — Cunitucalo.
Voler — Tidleipù.
Vous — Ibbi.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La colonie du Cap 1
II. — Le Transvaal. — Les mines 9
III. — Nouvelle de la découverte de l'or dans l'Alaska et dans le Yukon 18
IV. — Décidé à partir 25
V. — De Johannesburg à Londres 31
VI. — Un vol de vingt mille francs 34
VII. — Un voleur pincé 37
VIII. — Départ pour Liverpool. — De Liverpool au Canada 42
IX. — A bord de *la Rosalie*. — De Seattle à Victoria 50
X. — Des îles Vancouver à Juneau 56
XI. — Des îles Douglas au Linn Canal 67
XII. — De Skagway à Dyea 72
XIII. — La passe du Chilkoot 76

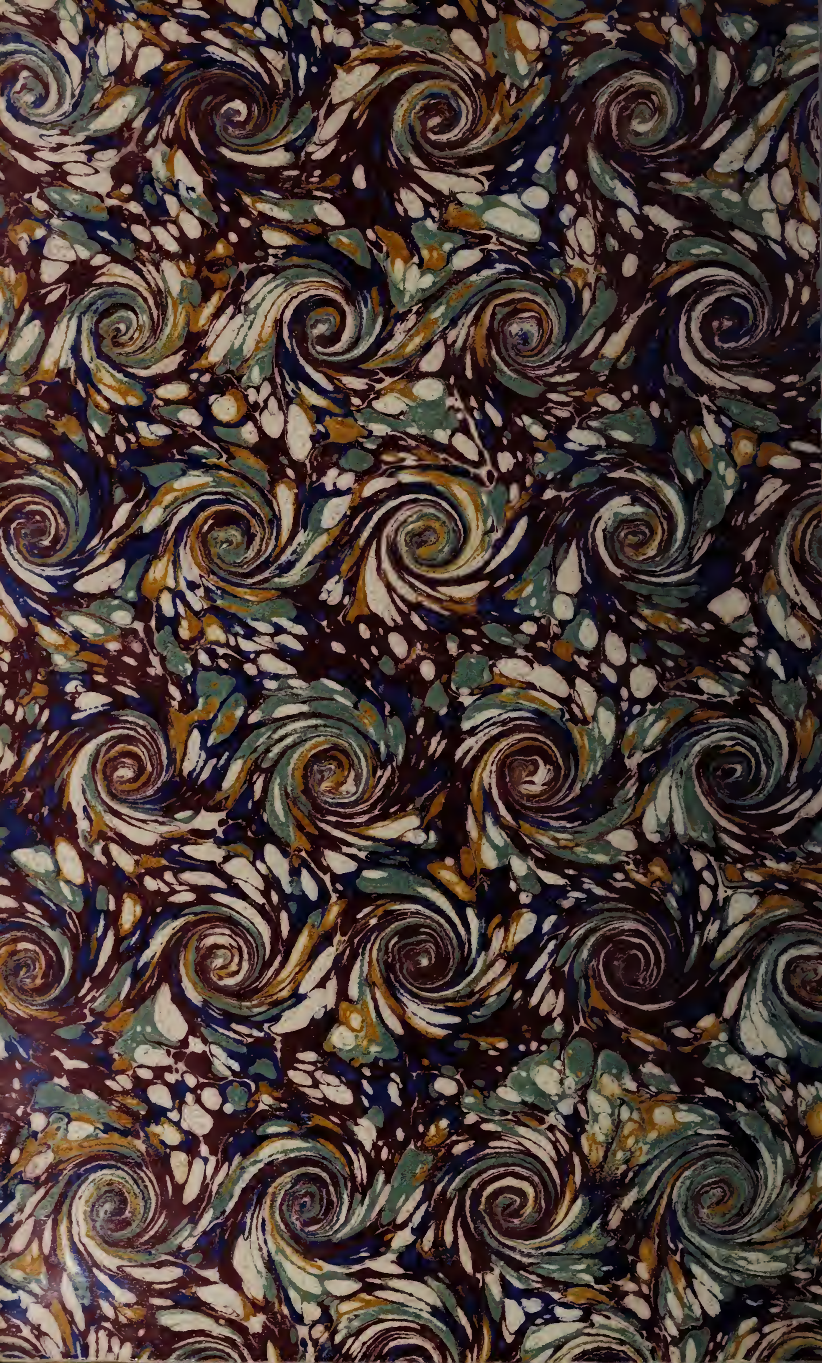
XIV. — Sur le lac Lindemann. — En bateau 86
XV. — Jusqu'au lac Labarge 96
XVI. — Du Thirty Miles au Pelly 109
XVII. — Le fleuve Yukon 119
XVIII. — Dawson 129
XIX. — Sur le Klondike. — Exploration dans les montagnes Rocheuses. — Sur les bords du Leotta 136
XX. — Chasse dangereuse 150
XXI. — Au travail 153
XXII. — Dans le puits. — Une carcasse antédiluvienne. — L'or! 161
XXIII. — La vie de mineur 179
XXIV. — Une partie de chasse. — Mon départ de Leotta 187
XXV. — Une triste histoire 192
XXVI. — De retour à Dawson 201
XXVII. — Séjour à Dawson. — Le récit de l'incendie 206
XXVIII. — Sur le Bonanza. — La cabine de Joachim Miller 212
XXIX. — L'Eldorado 217
XXX. — La reconnaissance de Tooley 222
XXXI. — Les Indiens et les Esquimaux du nord de l'Alaska 228

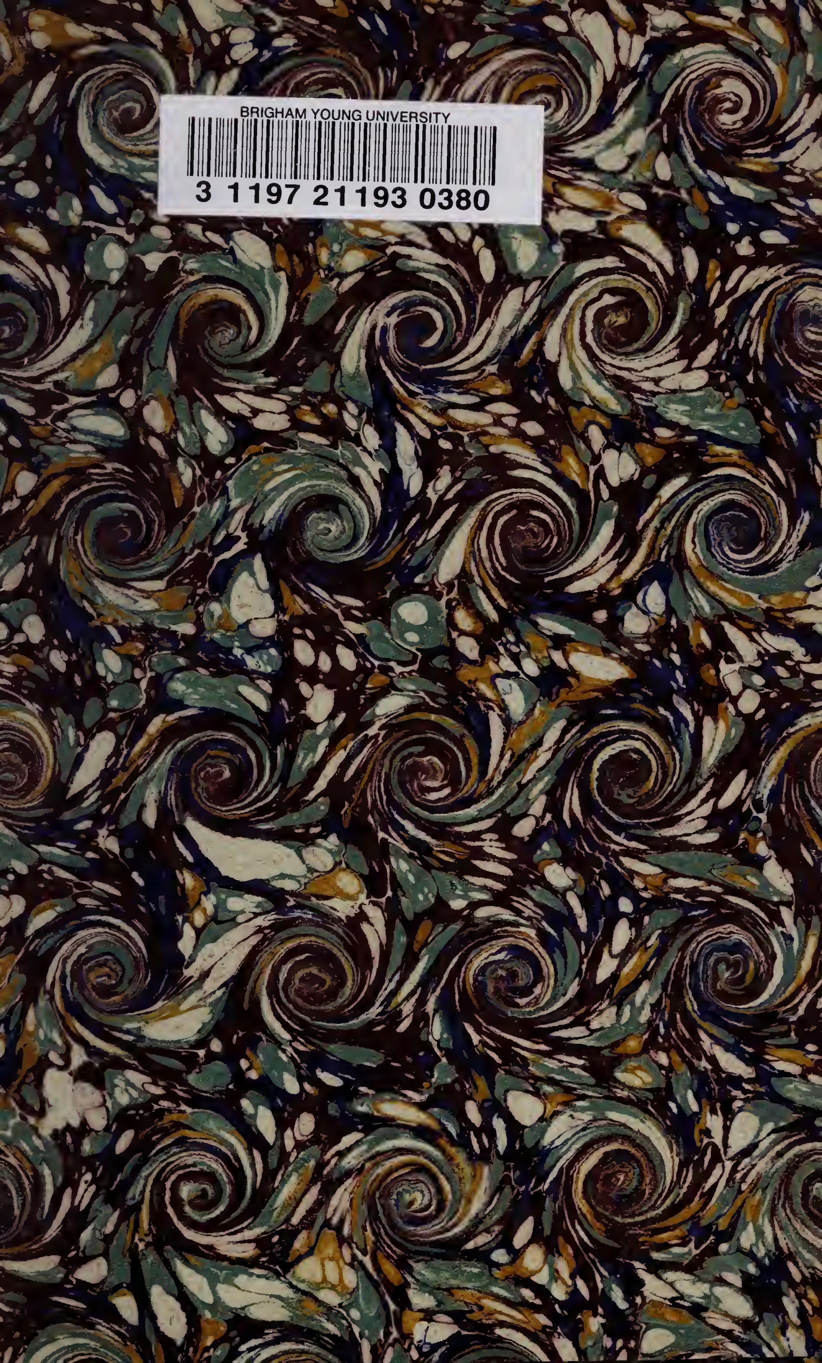
XXXII. — A Saint-Michel 244
XXXIII. — Historique de l'Alaska.......... 252
XXXIV. — Flore de l'Alaska.............. 262
XXXV. — Animaux, oiseaux et insectes de l'Alaska.................... 265
XXXVI. — De Saint-Michel aux États-Unis.. 276
CONCLUSION.......................... 281
VOCABULAIRE esquimau.................. 283

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE. — 1690








BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21193 0380

